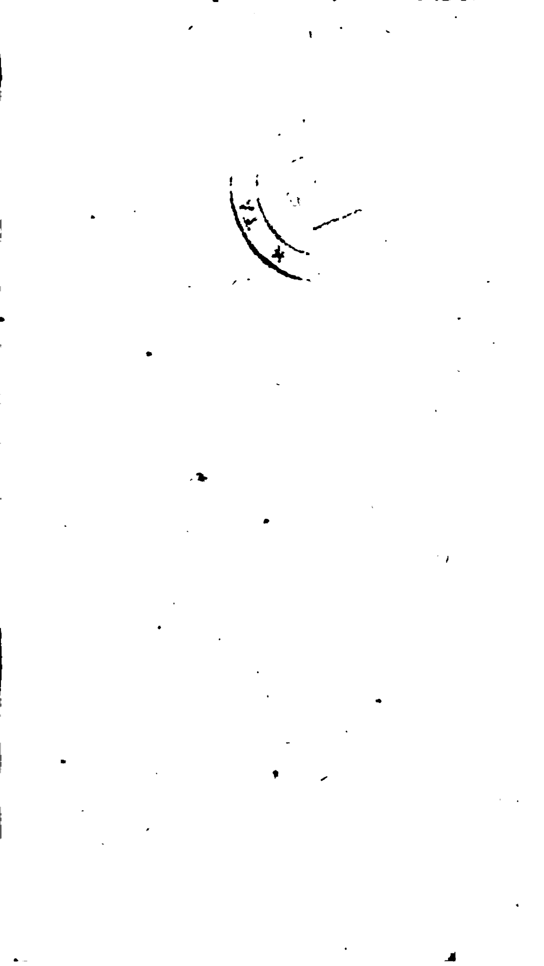
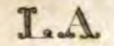



V4. H. 1765 (1)
TAYLOR INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
K G
T 40 Finch


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA







LA HENRIADE

Avec les variantes,

NOUVELLE EDITION.



Premiere Partie.

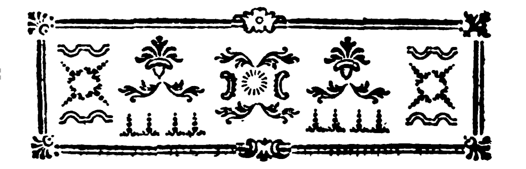
M DCC LXV

AVIS
DU LIBRAIRE.

VOICI une nouvelle Édition de la HENRIADE & des Pièces qui accompagnent ce célèbre Poème. On a pris tous les ſoins poſſibles pour la rendre plus correcte que toutes les précédentes ; l'Éditeur chargé de ce ſoin a cru qu'il y réuſſiroit parfaitement, en ſuivant le propre texte du Poème qui eſt dans la célèbre Édition *in*-4°. faite à Genève.

Cette Édition eſt augmentée du Poème de Fontenoi & de celui ſur le déſaſtre de Lisbonne, ainſi que d'autres Pièces qui ne ſe trouvent point dans les Éditions précédentes.





AVANT-PROPOS.

LE Poème de la HENRIADE eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites, l'ont répandu chez toutes les Nations qui ont des livres & qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les Lettres.

Monſieur *de Voltaire*, peut-être l'unique Auteur qui préfere la perfection de ſon Art aux intérêts de ſon amour-propre, ne s'eſt point laſſé de corriger ſes fautes, & depuis la premiere édition où la *Henriade* parut ſous le titre de *Poème de la Ligue*, juſqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au Public, l'Auteur s'eſt toujours élevé d'efforts en efforts, juſqu'à ce point de perfection que les grands

Cet *Avant-Propos* eſt de la main d'un des plus auguſtes & des plus reſpectables Protecteurs que les Lettres aient eus dans ce ſiècle ; & dont on n'avait vû qu'un fragment cité dans la Préface de M. MARMONTEL.

génies & les Maîtres de l'Art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à préſent au Public eſt conſidérablement augmentée par l'Auteur ; c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, & qu'on peut toujours s'attendre, ſans ſe tromper, à des beautés nouvelles, & à quelque choſe de parfait d'une auſſi excellente plume que l'eſt celle de M. *de Voltaire*.

Les difficultés que ce Prince de la Poéſie Françaiſe a trouvées à ſurmonter lorſqu'il compoſa ce Poème épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, & ceux de ſa propre Nation, qui étaient du ſentiment que l'Épopée ne réuſſirait jamais en Français ; il avait devant lui le triſte exemple de ſes précurſeurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière ; il avait encore à combattre ce reſpect ſuperſtitieux du Peuple ſavant pour *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout cela une ſanté faible & delicate qui aurait mis tout autre homme, moins ſenſible que lui à la gloire de ſa Nation, hors d'état de travailler. C'eſt cependant indépendamment de ces obſtacles que M. *de Voltaire* eſt venu à bout d'exécuter ſon

dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune, & souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est M. *de Voltaire*, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt & l'ambition des hommes ont coutume d'appeller de solides occupations: mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces Arts & pour ces Sciences, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder; aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux Sciences que les Sciences lui en font: on ne le connaît dans la *Henriade* qu'en qualité de Poète; mais il est Philosophe profond, & sage Historien en même tems.

Les Sciences & les Arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguer tous, qu'il l'a été à *César* ou bien à *Alexandre* de conquérir le monde entier: il faut beaucoup de talens, & beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrein; aussi la plûpart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été

cependant des Sciences comme des Empires du monde, qu'une infinité de petits Souverains se sont partagés; & ces petits Souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des Académies; & comme, dans ces Gouvernemens Aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure qui se sont élevés au-dessus des autres; de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les Sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les *Leibnitz*, ce que les *Fontenelle* ont été de leur tems, M. *de Voltaire* l'est aujourd'hui; il n'y a aucune Science qui n'entre dans la sphère de son activité, & depuis la Géométrie la plus sublime jusqu'à la Poésie, tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de Sciences qui partagent M. *de Voltaire*, malgré ses fréquentes infirmités, & malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa *Henriade* à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun Poème soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de la *Henriade*. L'Auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à *Homère*: ses Chants & l'action ont peu ou

point de liaison les uns avec les autres ; ce qui leur a mérité le nom de rapsodies. Dans la *Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les Chants : ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des tems en dix actions principales : le dénouement de la *Henriade* est naturel ; c'est la conversion de HENRI IV, & son entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des Ligueurs qui troublaient la France, & en cela le Poète Français est infiniment supérieur au Poète Latin, qui ne termine pas son *Énéide* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée ; ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le Lecteur admirait dans le commencement de ce Poème ; on dirait que *Virgile* en a composé le premier Chant dans la fleur de sa jeunesse, & qu'il a composé les derniers, dans cet âge où l'imagination mourante, & le feu de l'esprit à moitié éteint, ne permettent plus aux guerriers d'être héros, ni aux Poètes d'écrire.

Si le Poète Français imite en quelques endroits *Homère* & *Virgile*, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, & dans laquelle on voit que le jugement du Poète Français est infiniment supérieur au Poète Grec. Comparez la descente d'*Ulysse* aux Enfers avec le septième

Chant de la *Henriade*, vous verrez que ce dernier eſt enrichi d'une infinité de beautés que M. *de Voltaire* ne doit qu'à lui-même.

La ſeule idée d'attribuer au rêve de HENRI IV ce qu'il voit dans le Ciel, dans les Enfers, & ce qui lui eſt pronoſtiqué au Temple du Deſtin, vaut ſeule toute l'*Iliade*; car le rêve de HENRI IV ramène aux règles de la vraiſemblance tout ce qui lui arrive, au lieu que le voyage d'*Ulyſſe* aux Enfers eſt dépourvu de tous les agrémens qui auraient pû donner l'air de vérité à l'ingénieuſe fiction d'*Homère*.

De plus, tous les épiſodes de la *Henriade* ſont placés dans leur lieu; l'Art eſt ſi bien caché par l'Auteur, qu'il eſt difficile de l'appercevoir; tout y paraît naturel; & l'on dirait que ces fruits qu'a produit la fécondité de ſon imagination, & qui embelliſſent tous les endroits de ce Poème, n'y ſont que par néceſſité. Vous n'y trouvez point de ces petits détails où ſe noient tant d'Auteurs à qui la ſéchereſſe & l'enflure tiennent lieu de génie. M. *de Voltaire* s'applique à décrire d'une manière touchante les ſujets pathétiques; il ſait le grand art d'émouvoir le cœur: tels ſont ces endroits touchans, comme la mort de *Coligni*, l'aſſaſſinat de *Valois*, le combat du

jeune *Dailly*, le congé de HENRI de la belle *Gabrielle d'Estrées*, & l du brave d'*Aumale*; on se sent ému que fois qu'on en fait la lecture : mot, l'Auteur ne s'arrète qu'aux e intéressans, il passe légèrement su qui ne feraient que grossir son Poè n'y a ni du trop ni du trop peu d *Henriade*.

Le merveilleux que l'Auteur a er ne peut choquer aucun Lecteur sens y est ramené au vraisemblable par tême de la Religion; tant la Poésie & quence savent l'art de rendre respe des objets qui ne le sont guères pa mêmes, & de fournir des preuves de bilité capables de séduire.

Toutes les allégories qu'on trouv ce Poème sont nouvelles : il y a la que qui habite au Vatican, le Tem l'Amour, la vraie Religion, les V la Discorde, les Vices; tout est ani le pinceau de M. *de Voltaire* : ce sont de tableaux qui surpassent, au jug des connaisseurs, tout ce qu'a pro crayon habile du *Caracke* & du *Poussi*

Il me reste à présent à parler Poésie du style, de cette partie qui térise proprement le Poète. Jamais l

gue Françaife n'eut autant de force que dans la *Henriade* : on y trouve par-tout de la nobleffe ; l'Auteur s'élève avec un feu infini jufqu'au fublime, & il ne s'abbaiffe qu'avec grace & dignité ; quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères & dans les defcriptions, & quelle nobleffe dans les détails! Le combat du jeune *Turenne* doit faire en tout tems l'admiration des Lecteurs ; c'eft dans cette peinture de coups portés, parés, rendus & reçus, que M. *de Voltaire* a trouvé principalement des obftacles dans le génie de fa Langue ; il s'en eft cependant tiré avec toute la gloire poffible. Il tranfporte le Lecteur fur le champ de bataille, & il vous femble plutôt voir un combat qu'en lire la defcription en vers.

Quant à la faine morale, quant à la beauté des fentimens, on trouve dans ce Poème tout ce qu'on peut defirer. La valeur prudente de HENRI IV, jointe à fa générofité & à fon humanité, devrait fervir d'exemple à tous les Rois & à tous les Héros qui fe piquent quelquefois mal-à-propos de dureté & de brutalité envers ceux que le deftin des États ou le fort de la guerre a foumis fous leur puiffance. Qu'il leur foit dit, en paffant, que ce n'eft point dans

l'infléxibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur; mais bien dans ces sentimens que l'Auteur exprime avec tant de noblesse :

> Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames;
> Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
> Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de *Philippe de Mornay* peut aussi être compté parmi les chef-d'œuvres de la *Henriade*; ce caractère est tout nouveau. Un Philosophe guerrier, un Soldat humain, un Courtisan vrai & sans flatterie; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages: aussi l'Auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir *Philippe de Mornay*, ce fidèle & stoïque ami, à côté de son jeune & vaillant Maître, repousser partout la mort & ne la donner jamais! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle, & il est à déplorer pour le bien de l'Humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs, la *Henriade* ne respire que l'humanité: cette vertu si nécessaire aux Princes, ou plutôt leur unique vertu, est-re-

levée par M. *de Voltaire*; il montre un Roi victorieux qui pardonne aux vaincus ; il conduit ce Héros aux murs de Paris, où, au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés par la famine la plus cruelle : mais, d'un autre côté, il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la *Saint-Barthelemi*, & la cruauté inouie avec laquelle *Charles IX* hâtait luimême la mort de ses malheureux sujets Calvinistes.

La sombre politique de *Philippe II*, les artifices & les intrigues de *Sixte-Quint*, l'indolence léthargique de *Valois*, & les faiblesses que l'amour fit commettre à HENRI IV ; sont estimés à leur juste valeur. M. *de Voltaire* accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la Jeunesse ; & donner, des vertus & des vices, les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toutes parts dans ce Poème, que l'Auteur recommande aux Peuples la fidélité pour leurs loix & pour leurs Souverains. Il a immortalisé le nom du Président *du Harlay*, dont la fidélité inviolable pour son Maître méritait une pareille récompense ; il en fait autant pour les Conseillers *Brisson*,

l'Archet, *Tardif*, qui furent mis à mort par les factieux ; ce qui fournit la réflexion suivante de l'Auteur :

Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.

Le discours de *Potier* aux factieux est aussi beau pour la justesse des sentimens que par la force de l'éloquence : l'Auteur fait parler un grave Magistrat dans l'assemblée de la Ligue, il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux ; il les renvoie à la domination légitime de leur Souverain, à laquelle ils voulaient se soustraire. Il condamne toutes les vertus des *Guises*, en tant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles, dès-là qu'ils en faisaient usage contre leur Roi & leur Patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours, ne saurait en approcher ; il faut le lire avec attention. Je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des Lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je passe à la guerre de Religion qui fait le sujet de la *Henriade*. L'Auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux & les fanatiques ont coutume de faire de la Religion ; car on a remarqué que par je

ne sais quelle fatalité ces sortes de guerres ont été plus sanguinaires que celles que l'ambition des Princes ou l'indocilité des Sujets ont suscitées ; & comme le fanatisme & la superstition ont été de tout tems les ressorts de la politique déteſtable des Grands & des Eccléſiaſtiques, il fallait nécessairement y oppoſer une digue. L'Auteur a employé tout le feu de son imagination, & tout ce qu'ont pu l'Éloquence & la Poésie, pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préſerver à jamais. Il voudrait purifier *les Camps & les Soldats* des argumens pointilleux & ſubtils de l'école, pour les renvoyer au Peuple pédant des Scholaſtiques. Il voudrait déſarmer à perpétuité les hommes du glaive ſaint qu'ils prennent ſur l'Autel, & dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien & le repos de la Société fait le principal but de ce Poème ; & c'eſt pourquoi l'Auteur avertit ſi ſouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatiſme & du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'Humanité, que la mode des guerres de Religion eſt finie, & ce ſerait aſſûrément une folie de moins dans le monde ; mais j'oſe dire que nous en ſommes en partie

redevables à l'Esprit Philosophique qui, depuis quelques années, prend beaucoup le dessus en Europe. Plus on est éclairé, moins on est superstitieux. Le siècle où vivait HENRI IV était bien différent; l'ignorance Monacale qui surpassait toute imagination, & la barbarie des hommes, qui ne connaissait pour toute occupation que d'aller à la chasse & de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. *Marie de Médicis*, & les Princes factieux pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puisque ces peuples étaient grossiers, aveugles & ignorans.

Les siècles polis qui ont vu fleurir les Sciences, n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de Religion, ni de guerres séditieuses. Dans les beaux tems de l'Empire Romain, je veux dire vers la fin du règne d'*Auguste*, tout l'Empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille & sans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la Religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, & ils préféraient le repos, les plaisirs & l'étude, à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siècle de *Louis-le-Grand*, qui peut être égalé sans flatterie à celui d'*Auguste*, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux & tranquille pour l'intérieur du Royaume, mais qui malheureusement fut troublé vers sa fin par l'ascendant que le Pere *le Tellier* prenait sur l'esprit de *Louis XIV*, qui commençait à baisser; mais c'est la faute proprement d'un particulier, & l'on n'en saurait charger ce siècle, d'ailleurs si fécond en grands hommes, que par une injustice manifeste.

Les Sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes & moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les loix au bien de la Société & au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable & douce se communique insensiblement, de ceux qui cultivent les Arts & les Sciences, au Public & au Vulgaire; elle passe de la Cour à la Ville, & de la Ville à la Province: on voit alors avec évidence que la Nature ne nous forma point assûrément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins; que le malheur, les infirmités & la mort nous poursuivent sans cesse, & que c'est une démence extrême

de multiplier les cauſes de nos miſeres & de notre deſtruction. On reconnait, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la Nature a miſe entre nous ; la néceſſité qu'il y a de vivre unis & en paix, de quelque Nation & de quelque opinion que nous ſoyons; que l'amitié & la compaſſion ſont des devoirs univerſels. En un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eſt le véritable uſage des Sciences, & voilà par conſéquent la règle, & l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent & qui tâchent d'en fixer l'uſage parmi nous. M. *de Voltaire*, qui embraſſe toutes ces Sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du Public, & d'autant plus qu'il ne vit & ne travaille que pour le bien de l'Humanité : cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé à procurer cette édition au Public, que j'ai rendu auſſi digne qu'il me l'a été poſſible de M. *de Voltaire* & de ſes Lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable Auteur, était en quelque façon honorer notre ſiècle, & que du moins la poſtérité ſe redirait, d'âge

en âge, que, si notre siècle a porté de grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, & que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite & leurs talens distinguaient du Vulgaire, & même des grands hommes.



PRÉFACE

De l'Édition de 1737.

PAR M. L....

ON donne cette nouvelle édition à laquelle l'Auteur n'a d'autre part & d'autre intérêt, que celui d'avoir beaucoup corrigé la *Henriade*, & d'avoir travaillé à rendre de plus en plus cet ouvrage digne du Public & du ſiècle éclairé où nous vivons : c'eſt ainſi qu'en uſait M. *Deſpréaux*, le premier des Français qui mit de la correction & de l'élégance dans la compoſition de nos vers de ſix pieds, qui ſont de tous les vers les plus difficiles à faire ; il corrigeait ſes ouvrages à chaque édition. Cette attention ſi louable eſt bien plus néceſſaire encore dans un Poème épique, que dans des ouvrages détachés ; car il eſt bien plus naturel de faire quelques faux pas dans une longue carrière que dans une petite.

L'Auteur de la *Henriade* s'eſt attaché ſurtout à peindre des détails que l'on n'avait jamais exprimés noblement en Français & qui avaient été l'écueil de tous nos Poèmes épiques. Cela fait voir que notre Langue

peut exprimer les mêmes choſes que la Grecque & la Latine, & que les idées les plus communes peuvent être annoblies à Paris comme à Athènes & à Rome, par le charme de la Poéſie. C'eſt-là ſans doute la meilleure manière de confondre ceux qui, n'ayant lû *Homère* que dans des traductions, trouvent les deſcriptions & les comparaiſons qui ſont dans l'*Iliade* baſſes & puériles. M. *Perrault* & M. *de la Motte* condamnaient *Homère* d'avoir comparé des Héros à des chiens.

Qu'on liſe ce nouveau morceau de la *Henriade*, au huitième Chant, on verra qu'une telle comparaiſon peut être très-digne de la majeſté de l'Épopée.

De Ligueurs en tumulte une foule s'avance :
Tels, au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en raniment la rage ;
Ignorant le danger, aveuglés, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux ;
Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent.
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent ;
Il eſt ſeul contre tous, abondonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.

On trouve pluſieurs nouveaux traits pa-

[...]s dans cette édition, & beaucoup de vers changés.

L'Auteur a eu ſoin de ne rimer que pour les oreilles & non pour les yeux. L'harmonie de la rime réſulte uniquement du retour des mêmes ſons. C'eſt de la prononciation des paroles, & non de la manière dont on les écrit, que doit dépendre la rime. C'eſt auſſi pour cette raiſon qu'on ne fait plus rimer *fier* avec *foyer*, parce qu'on prononce *foyé* & qu'on ne prononce pas *fié*. C'eſt être exact que de rimer ſelon la prononciation des ſyllabes; & c'eſt pécher contre l'exactitude, que de ne rimer richement qu'aux yeux.

On a imprimé *Français* par un *a* comme dans l'édition de *Zaïre*, pour ſe conformer à l'uſage très-raiſonnable, & qui ſe confirme tous les jours, de prononcer *Français*, & non pas *François*. Cette ortographe était d'autant plus néceſſaire dans la *Henriade*, qu'il y eſt parlé de *Saint-François*, Fondateur des Cordeliers.

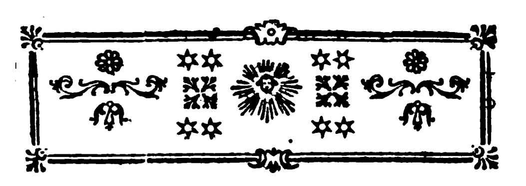
Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François.

Il ſerait fort ridicule d'écrire & de prononcer un *François* comme on prononce *Saint-François*, par un *o*.

On trouve dans une Lettre du savant M. *Cocchi* une idée neuve & hardie ; c'est que le merveilleux n'est pas ce qui plaît le plus dans les Poèmes épiques. Cela paraît très-vrai ; & sûrement *Armide* & *Renaud*, *Didon* & *Énée* sont plus intéressans que les *Messages de Mercure* & que la haîne de *Junon*. S'il n'y avait que ce qu'on appelle du merveilleux dans les Poèmes anciens, ils ne seraient que des recueils des miracles du Paganisme.

Mais je ne crois pas, comme M. *Cocchi*, qu'on doive bannir ce merveilleux ; il doit seulement être employé avec sobriété dans une Religion aussi sévère que la nôtre, & dans un siècle où la raison est devenue aussi sévère que la Religion.

C'est au Lecteur équitable à juger si l'Auteur de la *Henriade* a su garder ce juste tempérament. Tant d'éditions n'ont pu encore le rendre content de son propre ouvrage ; mais je dirais que le Public doit l'être, si la reconnaissance & tous les sentimens que je dois à M. *de Voltaire* ne rendaient mon témoignage suspect de trop de zèle ; d'ailleurs je crois que la *Henriade* le loue mieux que tout ce qu'on en pourrait dire.



PRÉFACE

PAR M. MARMONTEL.

ON ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le Public ne se lasse point de relire ; & le Public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme la *Henriade*, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs Auteurs.

Ce Poème, si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723, imprimé à Londres, sous le titre de *la Ligue*. M. *de Voltaire* ne put donner ses soins à cette édition : aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions & de lacunes considérables.

L'Abbé *Desfontaines* en donna peu de tems après une édition à Évreux, aussi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il glissa dans les vuides quelques

vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel écrivain :

Et malgré les Perraults, & malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.

Chant VI. de son édition.

En 1726, on en fit une édition à Londres, sous le titre de *la Henriade, in-4°.* avec des figures. Elle est dédiée à la Reine d'Angleterre; &, pour ne rien laisser à desirer dans cette édition, j'ai cru devoir insérer dans ma Préface cette Épître dédicatoire. On sait que, dans ce genre d'écrire, M. *de Voltaire* a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges, que même nos plus grands Auteurs n'ont su se dispenser de prodiguer à leurs Mécènes, lisent avidement & avec fruit les Épîtres dédicatoires d'*Alzire*, de *Zaïre*, *&c.* Celle-ci est dans le même goût, & on y reconnaît un Philosophe judicieux & poli, qui sait louer les Rois mêmes, sans les flatter. Il n'écrivit cette Épître qu'en Anglais.

TO

TO THE QUEEN.

MADAM,

IT is the fate of Henri *the fourth to be protected by an* English QUEEN. *He was assisted by that great* Elizabeth, *who was in her age the glory of her Sex. By whom can his memory be so well protected, as by her who resembles so much* Elizabeth *in her personal virtues?*

YOUR MAJESTY wilfind in this Book bold impartial truths, morality unstained with superstition, a spirit of liberty, equally abhorrent of rebellion and of tyranny, the rights of Kings always asserted, and those of mankind never laid aside.

The same Spirit, in which it is written, gave me the confidence to offer it to the virtuous Consort of a King who, among so many crowned Heads, enjoys almost alone the inestimable honour of ruling a free nation, a King who makes his power consist in being beloved, and his glory in being just.

Our Descartes, *who was the greatest philosopher in* Europe, *before Sir* Isaac Newton *appeared, dedicated his principles*

to the celebrated Princeſs Palatine Elizabeth *: not, ſaid he, becauſe she was a Princeſs; for true Philoſophers reſpect Princes, and never flatter them : but becauſe of all his readers she underſtood him the beſt, and loved truth the moſt.*

I beg leave, MADAM, *(without comparing my ſelf to* Deſcartes*) to dedicate the* Henriade *to* YOUR MAJESTY, *upon the like account, not only as the* Protectreſs *of all Arts and Sciences, but as the beſt Judge of them.*

I am with that profound reſpect, which is due to the greateſt virtue, as wel as to the higheſt rank,

May it pleaſe YOUR MAJESTY,

YOUR MAJESTY'S,

Moſt humble, moſt dutiful,
moſt obliged ſervant,
VOLTAIRE.

Mʳ l'Abbé *Lenglet du Freſnoy* nous en a donné la traduction ſuivante.

A LA REINE.

MADAME,

C'EST le ſort de *Henri IV* d'être protégé par une Reine d'Angleterre ; il a été appuyé par *Eliſabeth*, cette grande Princeſſe qui était dans ſon tems la gloire de ſon ſexe. A qui ſa mémoire pourrait-elle être auſſi bien confiée, qu'à une Princeſſe dont les vertus perſonnelles reſſemblent tant à celles d'*Eliſabeth ?*

VOTRE MAJESTÉ trouvera dans ce livre des vérités bien grandes & bien importantes, la morale à l'abri de la ſuperſtition, l'eſprit de liberté également éloigné de la révolte & de l'oppreſſion, les droits des Rois toujours aſſûrés, & ceux du peuple toujours défendus.

Le même eſprit dans lequel il eſt écrit, me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuſe épouſe d'un Roi qui, parmi tant de têtes couronnées, jouit preſque ſeul de l'honneur ſans prix de gouverner une Nation libre, & d'un Roi qui fait conſiſter ſon pouvoir à être aimé, & ſa gloire à être juſte.

Notre *Descartes*, le plus grand Philosophe de l'Europe, avant que le Chevalier *Newton* parût, a dédié ses principes à la célèbre Princesse Palatine *Elisabeth* : non pas, dit-il, parce qu'elle était Princesse ; car les vrais Philosophes respectent les Princes & ne les flattent point : mais parce que, de tous ses Lecteurs, il la regardait comme la plus capable de sentir & d'aimer le vrai.

Permettez-moi, MADAME, (sans me comparer à *Descartes*) de dédier de même la *Henriade* à VOTRE MAJESTÉ, non-seulement parce qu'elle protège les Sciences & les Arts, mais encore parce qu'elle en est un excellent juge.

Je suis, avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu & au plus haut rang,

Si VOTRE MAJESTÉ veut bien me le permettre,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-respectueux & très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

Cette édition, qui fut faite par souscription, a servi de prétexte à mille calomnies contre l'Auteur. Il a dédaigné d'y répondre; mais il a remis dans la Bibliothèque du Roi, c'est-à-dire sous les yeux du Public & de la postérité, des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion. Je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il serait long & inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des *Variantes*.

En 1736, le Roi de Prusse, alors Prince Royal, avait chargé M. Algarotti, qui était à Londres, d'y faire graver ce Poème avec des vignettes à chaque page. Ce Prince, ami des Arts qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les Lettres, & particulièrement pour la *Henriade*, daigna en composer la Préface (a), & se mettant ainsi au rang des Auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un Héros. Récompenser les Beaux-Arts est un mérite commun à un grand nombre

(a) Elle est à la tête de ce Volume sous le titre d'*Avant-Propos*.

de Princes; mais les encourager par l'exemple, & les éclairer par d'excellens écrits, en est un d'autant plus recommandable dans le Roi de Prusse, qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du Roi son père, les guerres survenues, & le départ de M. Algarotti de Londres, interrompirent ce projet si digne de celui qui l'avait conçu. Comme la Préface qu'il avait composée n'a pas vu le jour, j'en ai pris deux fragmens qui peuvent en donner une idée, & qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la Littérature.

» Les difficultés, dit-il en un endroit, » qu'eut à surmonter M. *de Voltaire* lorsqu'il » composa son Poème épique, sont innom» brables. Il voyait contre lui les préjugés » de toute l'Europe, & celui de sa propre » Nation, qui étaient du sentiment que » l'Épopée ne réussirait jamais en Français; » il avait devant lui le triste exemple de » ses précurseurs, qui avaient tous bron» ché dans cette pénible carrière; il avait » encore à combattre le respect supersti» tieux & exclusif du Peuple savant pour » *Virgile* & pour *Homère*, & plus que tout » cela une santé faible qui aurait mis tout » autre homme, moins sensible que lui à la » gloire de sa Nation, hors d'état de tra» vailler. C'est, cependant, indépendam-

» ment de tous ces obstacles, que M.
» *de Voltaire* est venu à bout de son des-
» sein, &c.

» Quant à la saine morale, dit-il, quant
» à la beauté des sentimens, on trouve dans
» ce Poëme tout ce qu'on peut desirer. La
» valeur prudente de HENRI IV, jointe à sa
» générosité & à son humanité, devrait
» servir d'exemple à tous les Rois & à tous
» les Héros qui se piquent quelquefois
» mal-à-propos de dureté envers ceux que
» le destin des États ou le sort de la guerre
» ont soumis à leur puissance. Qu'il leur
» soit dit, en passant, que ce n'est point dans
» l'infléxibilité ni dans la tyrannie que con-
» siste la véritable grandeur; mais bien dans
» ce sentiment que l'Auteur exprime avec
» tant de noblesse «:

Amitié, don du Ciel, plaisir des grandes ames;
Amitié que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Ainsi pensait ce grand Prince avant que de monter sur le trône. Il ne pouvait alors instruire les Rois que par des maximes; aujourd'hui il les instruit par des exemples.

La *Henriade* a été traduite en plusieurs Langues; en vers Anglais par M. *Lokman*: une partie l'a été en vers Italiens, par M.

Querini, noble Vénitien ; & une autre en vers Latins, par le Cardinal de ce nom ; Bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande Littérature. Ce sont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le Poème de Fontenoy. Messieurs *Ortolani* & *Nency* ont aussi traduit plusieurs Chants de la *Henriade*. Elle l'a été entièrement en vers Hollandais & Allemands.

Cette justice rendue par tant d'étrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce Poème, & puisqu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeller celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siècles à venir. On pourrait donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait M. *Cocchi*, Lecteur de Pise, dans sa Lettre qui a paru en son tems, où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux & des principales beautés de ce Poème, en homme de goût & de beaucoup de Littérature ; bien différent d'un Français, Auteur de Feuilles Périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à la *Pharsale*. Une telle comparaison suppose dans son Auteur, ou bien peu de lumières, ou bien peu d'équité ; car en quoi se ressemblent ces deux Poèmes ?

Le ſujet de l'un & de l'autre eſt une guerre civile ; mais dans la *Pharſale l'audace eſt triomphante & le crime adoré* ; dans la *Henriade*, au contraire, tout l'avantage eſt du côté de la juſtice. *Lucain* a ſuivi ſcrupuleuſement l'Hiſtoire, ſans mélange de fiction, au lieu que M. *de Voltaire* a changé l'ordre des tems, tranſporté les faits & employé le merveilleux. Le ſtyle du premier eſt ſouvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un ſeul exemple dans le ſecond. *Lucain* a peint ſes Héros avec de grands traits, il eſt vrai ; & il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans *Virgile* & dans *Homère*. C'eſt peut-être en cela que lui reſſemble notre Poète. On convient aſſez que perſonne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui ſuffit quelquefois pour cela, témoin les ſuivans :

Médicis la (*a*) reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance.
Sans remords, ſans plaiſirs, &c.

Connaiſſant les périls & ne redoutant rien ;
Heureux (*b*) guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.

(*a*) La tête de Coligni. *Chant II.*
(*b*) Guiſe. *Chant III.*

Il (*a*) se présente aux Seize & demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il (*b*) marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître & le suit.

Mais si M. *de Voltaire* annonce avec tant d'art ses personnages, il les soutient avec beaucoup de sagesse; & je ne crois pas que dans le cours de son Poème on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. *Lucain*, au contraire, est plein d'inégalités; &, s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne souvent dans l'enflure. Enfin ce Poète Latin, qui a porté à un si haut point la noblesse des sentimens, n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre ou décrire; & j'ose assûrer qu'en cette partie notre Langue n'a jamais été si loin que dans la *Henriade*.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer la *Henriade* avec l'*Énéide*. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux Poèmes; les personnages, comme HENRI IV & *Énée*, *Achates* & *Mornay*, *Sinon* & *Clé*-

(*a*) Harlay, *Chant VI.*
(*b*) Mornay, *Chant VI.*

ment, *Turnus* & d'*Aumale*, *&c.* les épiſodes qui ſe répondent, comme le repas des Troyens ſur la côte de Carthage, & celui de HENRI chez le ſolitaire de *Jerſey*; le maſſacre de la *Saint-Barthélemi*, & l'incendie de *Troye*; le quatrième Chant de l'*Énéide*, & le neuvième de la *Henriade*; la deſcente d'*Énée* aux Enfers, & le ſonge de HENRI IV; l'antre de la *Sibylle*, & le ſacrifice des *Seize*; les guerres qu'ont à ſoutenir les deux Héros, & l'intérêt qu'on prend à l'un & à l'autre; la mort d'*Euriale*, & celle du jeune d'*Ailly*; les combats ſinguliers de *Turenne* contre d'*Aumale*, & d'*Énée* contre *Turnus*; enfin le ſtyle des deux Poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, & leur goût dans le choix des épiſodes; leurs comparaiſons, leurs deſcriptions. Et, après un tel examen, on pourrait décider d'après le ſentiment.

Les bornes que je ſuis obligé de me preſcrire dans cette Préface ne me permettent pas d'appuyer ſur ce parallèle; mais je crois qu'il me ſuffit de l'indiquer à des Lecteurs éclairés & ſans prévention.

Les rapports vagues & généraux dont je viens de parler ont fait dire à quelques critiques que la *Henriade* manquait du côté de l'invention. Que ne fait-on le même

reproche à *Virgile*, au *Taſſe*, *&c.*? Dans l'*Énéide* ſont réunis le plan de l'*Odyſſée* & celui de l'*Iliade*. Dans la *Jéruſalem délivrée*, on trouve le plan de l'*Iliade* exactement ſuivi, & orné de quelques épiſodes tirés de l'*Énéide*.

Avant *Homère*, *Virgile* & *le Taſſe*, on avait décrit des ſièges, des incendies, des tempêtes. On avait peint toutes les paſſions. On connaiſſait les Enfers & les Champs Élyſées. On diſait qu'*Orphée*, *Hercule*, *Pirithoüs*, *Ulyſſe* y étaient deſcendus pendant leur vie. Enfin ces Poètes n'ont rien dont l'idée ne ſoit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles. Ils les ont modifiés & embellis, ſuivant le caractère de leur génie & les mœurs de leur tems. Ils les ont mis dans leur jour & à leur place. Si ce n'eſt pas là c[illegible] c'eſt du moins donner aux choſes une nouvelle vie, & on ne ſaurait diſputer à M. de *Voltaire* la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'eſt-là, dit-on, que de l'invention de détail, & quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faiſait un jour remarquer à un homme de Lettres ce beau vers où M. *de Voltaire* exprime le myſtère de l'*Euchariſtie* :

Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.

Oui, dit-il, ce vers est beau; mais je ne sais, l'idée n'en est pas neuve. Malheur, dit M. de *Fénelon* (a), à qui n'est ému en lisant ces vers :

(b) *Fortunate senex, hic inter flumina nota,*
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espèce d'anathème au critique dont je viens de parler? J'ose prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf; c'est-à-dire, de l'inouï, qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. *Milton* lui-même n'a pas inventé les idées générales de son Poème, quelqu'extraodinaires qu'elles soient. Il les a puisées dans les Poètes, dans l'*Écriture-Sainte*, &c. L'idée de son *Pont*, toute gigantesque qu'elle est, n'est pas neuve. *Saadi* s'en était servi avant lui, & l'avait tirée de la Théologie des Turcs. Si donc un Poète qui a franchi les limites du monde & peint des objets hors de la Nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails &

(a) Lettres de l'Académie Françaife.
(b) Virgile, Eglogue I.

dans l'ordonnance, sur-tout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la Poésie pour avancer qu'il peut y avoir des vers en prose. Ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût & de bon sens. M. de *Fénelon*, qui avait beaucoup de l'un & de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, & jamais sous celui de Poème. C'est, sans contredit, le premier de tous les Romans; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers Poèmes; je ne dis pas seulement parce que les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, & parce que le style, tout fleuri & tendre qu'il est, serait trop uniforme; je dis parcequ'il n'a pas le nombre, le rhythme, la mesure, la rime, les inversions; en un mot, rien de ce qui constitue cet Art si difficile de la Poésie, Art qui n'a pas plus de rapport avec la prose, que la musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot sur l'orthographe qu'on a suivie dans cette édition; c'est celle de l'Auteur, il l'a justifiée

ui-même ; &, puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux mêmes qui le suivent, il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter ; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre Poésie, de citer quelques endroits de nos meilleurs Poètes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi.

(a) Attaquons dans leurs murs ces conquérans si fiers ;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.

Ma colère revient & je me reconnois,
Immolons en partant trois ingrats à la fois.

(b) Je ne fais que recueillir les voix,
Et dirois vos défauts si je vous en savois.

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, & que ces deux Poètes, si exacts & si heureux dans leurs rimes, ne se sont contentés de celles-ci que parce qu'elles satisfaisaient les yeux. Ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer

(a) Mithridate.
(b) Le Flatteur.

Beauvais qu'on prononce comme *ſavais* ; avec *voix*, qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *ſavois*.

Dans ces deux vers de *Boileau* :

(a) La Diſcorde en ces lieux menace de *s'accroître*,
Demain avant l'Aurore un Lutrin va *paroître*.

L'on prononce *s'accraître* pour la rime, & cela eſt aſſez uſité. Madame *Deshoulières* dit :

(b) Puiſſe durer, puiſſe *croître*
L'ardeur de mon jeune Amant ;
Comme feront ſur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment.

Mais ce qui paraît ſingulier, c'eſt que *paraître*, en faveur de quoi on prononce *s'accraître*, change lui-même ſa prononciation en faveur de *Cloître*.

(c) L'honneur & la vertu n'oſèrent plus *paroître*,
La piété chercha les déſerts & le *cloître*.

Une biſarrerie ſi marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation,

---

(a) Lutrin, *Chant II*.
(b) Célimène. *Eglogue*.
(c) Boileau, *Epître IV*.

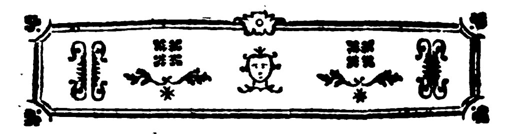
ſans changer l'orthographe qui la repréſente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. *de Voltaire* n'a porté que les premiers coups ; il a cru judicieuſement qu'on devait rimer pour l'oreille, & non pour les yeux : en conſéquence il a fait rimer *François* avec *ſuccès*, &c. Et, pour ſatisfaire en même tems les oreilles & les yeux ; il a écrit *Français*, ſubſtituant à la diphtongue *oi*, la diphtongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots le ſon de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *ſouhaits*, &c. M. *de Voltaire* a été d'autant plus autoriſé à ce changement d'orthographe, qu'il lui fallait diſtinguer dans ſon Poème certains mots, qui, écrits partout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation & une ſignification différentes : ſous le froc de *François*, & des courtiſans *Français*, &c.

C'eſt-là ce que j'avais à dire ſur cette nouvelle édition de la *Henriade*. Le grand nombre de vers qu'on y trouve nouvellement ajoûtés, & l'attention avec laquelle elle a été faite, font préſumer favorablement du ſuccès.

Quant à ce que j'ai dit ſur le mérite de ce Poème, je déclare qu'il ne m'a été

permis que de laisser entrevoir mon sentiment ; & que, si je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques, ce n'est pas que je ne leur sois entièrement opposé. Peut-être un jour pourrai-je sans contrainte parler comme pensera la postérité.





HISTOIRE
ABRÉGÉE
Des événemens sur lesquels est fondée la Fable du Poème de la HENRIADE.

LE feu des guerres civiles, dont *François II* vit les premières étincelles, avait embrâsé la France sous la minorité de *Charles IX*. La Religion en était le sujet parmi les Peuples, & le prétexte parmi les Grands. La Reine mère, *Catherine de Médicis*, avait plus d'une fois hasardé le salut du Royaume pour conserver son autorité, armant le Parti Catholique contre le Protestant & les *Guises* contre les *Bourbons*, pour les accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour son malheur, beaucoup de Seigneurs trop puissans, & par conséquent factieux ; des peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle ; des Rois enfans, au nom desquels on ravageait l'État. Les batailles de *Dreux*, de *Saint-Denis*, de *Jarnac*, de *Moncontour*, avaient signalé le

malheureux règne de *Charles IX.* Les plus grandes villes étaient prises, reprises, saccagées tour-à-tour par les Partis opposés. On faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les Églises étaient mises en cendres par les Réformés, les Temples par les Catholiques; les empoisonnemens & les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de la *Saint-Barthelemi.* HENRI *le Grand,* alors Roi de Navarre, & dans une extrême jeunesse, chef du Parti réformé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la Cour avec les plus puissans Seigneurs du Parti. On le maria à la Princesse *Marguerite,* sœur de *Charles IX.* Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les sermens les plus solemnels, que *Catherine de Médicis* ordonna ces massacres, dont il faut perpétuer la mémoire toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français, afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de Religion, voyent à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc, dans une Cour qui se piquait de politesse, une femme célèbre par les agrémens de l'esprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner, de sang-froid, la

mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même Nation, qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport & avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes; &, sans les sages précautions de quelques personnages vertueux, comme le Président *Jeannin*, le Marquis de *Saint-Hérem*, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas longtems après la *Saint-Barthelemi*. Son frère *Henri III* quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par HENRI IV, si justement surnommé LE GRAND par la postérité, qui seule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des Réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, & ayant à sa tête le même HENRI *le Grand*, alors Roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puissante, formée peu-à-peu par les Princes *de Guise*, encouragée par les Papes, fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des Moines, consacrée en apparence par le zèle de la Religion Catholique; mais ne tendant qu'à la rébellion. Son chef était le Duc de *Guise*, surnommé *le Balafré*, Prince d'une réputation éclatante, & qui,

ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'État dans ce tems de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux Partis sous le poids de l'autorité Royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la Ligue ; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de *Guise*, qui le voulait détrôner, contre le Roi de Navarre, son beau-frère, son héritier présomptif, qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité Royale, d'autant plus qu'en agissant pour *Henri III*, à qui il devait succéder, il agissait pour lui-même.

L'armée que *Henri III* envoya contre le Roi son beau-frère, fut battue à Coutras ; son favori *Joyeuse* y fut tué. Le Navarrois ne voulut point d'autre fruit de sa victoire, que de se réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, & le Roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le Duc de *Guise* & la Ligue. *Guise*, dans ce tems-là même, venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du *Balafré* humilièrent encore davantage le Roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de *Guise*, enflé de sa gloire & fort de la faiblesse de son Souverain, vint à Paris

malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des *Barricades*, où le peuple chassa les gardes du Roi, & où le Monarque fut obligé de fuir de sa capitale. *Guise* fit plus, il obligea le Roi de tenir les États-généraux du Royaume à *Blois*; & il prit si bien ses mesures, qu'il était prêt de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentaient la Nation, & sous l'apparence des formalités les plus respectables. *Henri III*, réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au château de *Blois* cet ennemi si dangereux, aussi bien que son frère le Cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de *Guise*.

Ce qui était arrivé au parti Protestant, après la *Saint-Barthelemi*, arriva alors à la Ligue. La mort des chefs ranima le Parti; les Ligueurs levèrent le masque, Paris ferma ses portes, on ne songea qu'à la vengeance. On regarda *Henri III* comme l'assassin des défenseurs de la Religion, & non comme un Roi qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que *Henri III*, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris, & c'est là que commence la HENRIADE.

Le Duc de *Guise* laissait encore un frère: c'était le Duc de *Mayenne*, homme intrépide; mais plus habile qu'agissant, qui se

vit tout-d'un-coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, & animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre *Elisabeth*, Reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le Roi de Navarre, & qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux; & ce fut *Duplessis-Mornay* qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours.

D'un autre côté la branche d'Autriche, qui régnait en Espagne, favorisait la Ligue dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre civile. Les Papes combattaient le Roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant *Henri III* allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à Dieu, & qu'il courait au martyre; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce Moine fanatique, ce fut le crime de tout le Parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, était qu'il fallait tuer son Roi s'il était mal avec la Cour de Rome. Les

Prédicateurs

Prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons ; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un siècle également barbare, & pour les Lettres, & pour les mœurs.

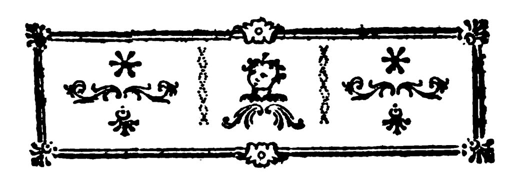
Après la mort de *Henri III*, le Roi de Navarre, HENRI *le Grand*, reconnu Roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Espagne, & son Royaume à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelque usage dans ce Poème, on compte les Maréchaux d'*Aumont* & *de Biron*, le Duc *de Bouillon*, &c. *Duplessis-Mornay* fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de Religion de ce Prince; il le servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des Papes, & de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les Princes Protestans.

Le principal chef de la Ligue était le Duc de *Mayenne* : celui qui avait le plus de réputation après lui, était le Chevalier d'*Aumale*, jeune Prince connu par cette fierté & ce courage brillant, qui distinguaient particulièrement la maison de *Guise*. Ils obtinrent plu-

ſieurs ſecours de l'Eſpagne; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux Comte d'*Egmont*, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au Duc de *Mayenne*. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif & le plus glorieux pour HENRI IV, fut la bataille d'*Ivry*, où le Duc de *Mayenne* fut vaincu, & le Comte d'*Egmont* fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le Roi était devenu amoureux de la belle *Gabrielle d'Eſtrées*; mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la Bibliothèque du Roi, dans laquelle il dit à ſa Maitreſſe: » Si je ſuis vaincu, » vous me connaiſſez aſſez pour croire que » je ne fuirai pas; mais ma dernière penſée » ſera à Dieu, & l'avant-dernière à vous «.

Au reſte, on omet pluſieurs faits conſidérables, qui, n'ayant pas de place dans le Poème, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de *Parme* en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la Ligue, ni de ce Cardinal de *Bourbon*, qui fut quelque tems un fantôme de Roi ſous le nom de *Charles X*. Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs & de déſolation, HENRI IV ſe fit Catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa Religion & révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur Roi.



IDÉE DE LA HENRIADE.

Le Sujet de la HENRIADE est le Siège de Paris, commencé par *Henri de Valois* & HENRI *le Grand*, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille qui décida du sort de la France & de la Maison Royale.

Le Poème est fondé sur une Histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événemens principaux. Les autres moins respectables ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige

personnifiés ; le temple de l'Amour ; enfin, les passions & les vices,

> Prenant un corps, une ame, un esprit, un visage.

Que si l'on a donné, dans quelques endroits, à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les payens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'*Amphitrite*, dans notre Poésie, ne signifie que la *Mer*, & non l'*Épouse* de Neptune. *Les Champs de Mars* ne veulent dire que la *Guerre*, &c. S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand Maître M. *Despréaux*, qui dit :

> C'est d'un scrupule vain s'allarmer sottement ;
> C'est vouloir, au Lecteur, plaire sans agrément.
> Bien-tôt ils défendront de peindre la Prudence,
> De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
> Ou le Tems qui s'enfuit une horloge à la main ;
> De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
> Et par-tout des discours, comme une idolâtrie,
> Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie.

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres, n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les ayeux y sont nommés avec éloge, ne doivent aucune reconnaissance à l'Auteur, qui n'a eu en vue que la vérité; & le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a, dans cette nouvelle édition, retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les Papes qui ont autrefois déshonoré le Saint-Siège par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la Cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais Pontifes. Les Français, qui condamnent les méchancetés de *Louis XI* & de *Catherine de Médicis*, peuvent parler sans doute avec horreur d'*Alexandre VI*. Mais l'Auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, & qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui

ſe trouvent dans les premières éditions, ſelon qu'il les a trouvé plus convenables à ſon ſujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus ſonores. La ſeule politique dans un Poème doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune *Boufflers*, qu'on ſuppoſait tué par HENRI IV, parce que dans cette circonſtance la mort de ce jeune homme ſemblait rendre HENRI IV un peu odieux, ſans le rendre plus grand. On a fait paſſer *Dupleſſis-Mornay* en Angleterre auprès de la Reine *Eliſabeth*, parce qu'effectivement il y fut envoyé, & qu'on s'y reſſouvient encore de ſa négociarion. On s'eſt ſervi de ce même *Dupleſſis-Mornay* dans le reſte du Poème, parce qu'ayant joué le rôle de confident du Roi dans le premier Chant, il eût été ridicule qu'un autre prît ſa place dans les Chants ſuivans : de même qu'il ſerait impertinent dans une Tragédie (dans *Bérénice*, par exemple) que *Titus* ſe confiât à *Paulin* au premier Acte, & à un autre au cinquième. Si quelques perſonnes veulent donner des interprétations malignes à ces changemens, l'Auteur ne doit point s'en inquiéter. Il ſait que quiconque écrit, eſt fait pour eſſuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la Religion, qui fait en grande partie le sujet du Poème, & qui en est le seul dénouement.

L'Auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure ; tel est, par exemple, ce morceau sur la Trinité :

> La Puissance, l'Amour avec l'Intelligence,
> Unis & divisés, composent son essence.

Et celui-ci :

> Il reconnaît l'Eglise ici bas combattue,
> L'Eglise toujours une & partout étendue ;
> Libre, mais sous un Chef, adorant en tout lieu
> Dans le bonheur des Saints la grandeur de son Dieu.
> Le *Christ*, de nos péchés victime renaissante,
> De ses élus chéris nourriture vivante,
> Descend sur les Autels à ses yeux éperdus,
> Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.

Si l'on n'a pu s'exprimer partout avec cette exactitude théologique, le Lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage comme une thèse de Théologie. Ce Poème

C v

ne respire que l'amour de la Religion & des Loix. On y déteste également la rébellion & la persécution : il ne faut pas juger, sur un mot, un Livre écrit dans un tel esprit.

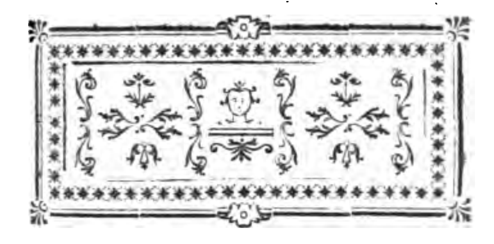


LA HENRIADE,

CHANT PREMIER.

ARGUMENT
DU
CHANT PREMIER.

Henri III, réuni avec Henri de Bourbon, Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie ſecrettement Henri de Bourbon demander du ſecours à Éliſabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros eſſuie une tempête. Il relâche dans une Iſle, où un vieillard Catholique lui prédit ſon changement de Religion, & ſon avénement au trône. Deſcription de l'Angleterre & de ſon gouvernement.



LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

JE chante ce Héros qui régna sur la France (1),
Et par droit de conquête, & par droit de naissance,
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre & pardonner,
Confondit & Mayenne, & la Ligue, & l'Ibère,
Et fut, de ses Sujets, le vainqueur & le père.

Descends du haut des Cieux, auguste Vérité,
Répands sur mes écrits ta force & ta clarté;
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;

C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du Peuple, & les fautes des Princes;
Viens, parle; &, s'il est vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altière,
Si son ombre embellit les traits de ta lumière;
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, & non pour les cacher.
a) Valois régnait encore, & ses mains incertaines
De l'Etat ébranlé laissaient flotter les rênes:
Les loix étaient sans force, & les droits confondus;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince environné de gloire,
b) Aux combats, dès l'enfance, instruit par la Victoire,
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche Roi, d'intrépide guerrier:
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
c) Quélus & Saint-Maigrin, Joyeuse & d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un Maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevait leur grandeur ;
Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale (2).
Les peuples déchaînés, vils esclaves des Grands,
Persécutaient leur Prince, & servaient des Tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut ;
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon [d]) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerriere,
A son Prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force, il conduisit ses pas,
De la honte à la gloire, & des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux Rois s'avancèrent ;
Rome s'en allarma, les Espagnols tremblèrent.
L'Europe, intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats, & la Ligue & Mayenne,
Et le peuple & l'église ; & du haut de ses tours (3),
Des soldats de l'Espagne appellant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins :
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable & pure,
Où triomphent les arts, où se plaît la Nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces Héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.
( ) Le père des Bourbons, du sein des Immortels,
Louis fixait sur lui ses regards paternels ;
Il présageait en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace ;
De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers la grandeur suprême,
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louis du haut des Cieux lui prêtait son appui ;
Mais il cachait le bras qu'il etendait pour lui,
De peur que ce Héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger, n'eût acquis moins de gloire.
Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hasards ;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,

Quand Valois à Bourbon tint ce triſte diſcours,
Dont ſouvent ſes ſoupirs interrompaient le cours :
Vous voyez à quel point le deſtin m'humilie ;
Mon injure eſt la vôtre ; & la Ligue ennemie,
Levant contre ſon Prince un front ſéditieux,
Nous confond dans ſa rage, & nous pourſuit tous deux :
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui ſuis ſon Roi, ni vous qui devez l'être ;
Ils ſavent que les loix, le mérite & le ſang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang ;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la Religion (f) terrible en ſon courroux,
Le fatal anathême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi ;
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi ;
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
Contre tant d'ennemis, ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appellons l'étranger :
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre Reine (4).
Je ſais qu'entr'eux & nous une immortelle haîne
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre eſt de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affronts dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.

Je hais, je veux punir des peuples odieux ;
Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrets agens la lenteur ordinaire :
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée (5)
Y parle en ma défenſe, & m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis ;
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.

Il dit ; & le Héros, qui, jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit en l'écoutant une juſte douleur.
Il regrettait ces tems ſi chers à ſon grand cœur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui ſeul avec Condé faiſait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins :
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours preſent, prêt à fondre ſur elle ;
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, & combattait pour lui.

Déjà des Neuſtriens il franchit la campagne (6) :
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne,

Mornay *b*) ſon confident, mais jamais ſon flatteur,
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur ;
Qui, ſignalant toujours ſon zèle & ſa prudence,
Servit également ſon égliſe & la France ;
Cenſeur des courtiſans, mais à la Cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, & de Rome eſtimé.

A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du Héros offre ſon heureux port :
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord ;
Les vaiſſeaux ſous leurs mains, fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes :
L'impétueux Borée enchaîné dans les airs,
Au ſouffle du Zéphyr abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre (7) ;
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre ;
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit :
L'air ſiffle, le Ciel gronde, & l'onde au loin mugit ;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues :
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, & l'abîme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le Héros qu'aſſiégeait une mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, &, dans ſes grands deſſeins
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, & moins généreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,

Confiant sur les flots aux Aquilons mutins
Le destin de la terre, & celui des Romains,
Défiant à la fois & Pompée & Neptune,
César [i]) à la tempête opposait sa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable & profonde,
Forme, élève & détruit les Empires du monde,
De son trône enflammé qui luit du haut des Cieux,
Sur le Héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots :
Là, conduit par le Ciel, aborda le Héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre & tranquile
Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux Aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la Nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est-là que de lui-même il faisait son étude;
C'est-là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines :

Tranquile, il attendait qu'au gré de ſes ſouhaits,
La mort vînt à ſon Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit ſoin de ſa vieilleſſe :
Il fit dans ſon déſert deſcendre la ſageſſe ;
Et prodigue envers lui de ſes tréſors divins,
Il ouvrit à ſes yeux le livre des deſtins.
Ce vieillard au Héros que Dieu lui fit connaître ;
Au bord d'une onde pure offre un feſtin champêtre.
Le Prince à ces repas était accoutumé :
Souvent ſous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours & ſe cherchant lui-méme,
Il avait depoſé l'orgueil du diadéme.
Le trouble répandu dans l'Empire Chrétien
Fut pour eux le ſujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans ſa ſecte était inébranlable,
Prétait au Calviniſme un appui redoutable ;
Henri doutait encore & demandait aux Cieux,
Qu'un rayon de clarté vînt deſſiller ſes yeux.
De tout tems, diſait-il, la vérité ſacrée,
Chez les faibles humains, fut d'erreurs entourée :
Faut-il que de Dieu ſeul attendant mon appui,
J'ignore les ſentiers qui mènent juſqu'à lui !
Hélas ! un Dieu ſi bon qui de l'homme eſt le maître,
En eût été ſervi, s'il avait voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard adorons les deſſeins,
Et ne l'accuſons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le Calviniſme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans ſa naiſſance ;

Je l'ai vu, sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs.
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
Loin de la cour alors, en cette grotte obscure,
De ma Religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours:
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être:
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître.
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux.
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable; & tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La Vérité repose aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître (8).
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main, dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la Victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la Vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Sur-tout des plus grands cœurs évitez la faiblesse,
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse;

Craignez vos passions, & sachez quelque jour
Résister aux plaisirs, & combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des Ligueurs, & sur-tout de vous-même;
Lorsqu'en un siége horrible, & célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces tems de vos Etats finiront les misères;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères,
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.
Chaque mot qu'il disait était un trait de flâme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son âme.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des Rois, & rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux;
Des pleurs en l'embrassant coulèrent de ses yeux:
Et, dès ce moment même, il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, & ne fut point touché:
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le Prince & parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'appaisèrent
Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.

Bien-tôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
Le Héros part & vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix
Fit long-tems le malheur & du Peuple & des Rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent Héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent Rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont Rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'Univers appelle la fortune.
Londres jadis barbare est le centre des arts,
Le magasin du monde & le temple de Mars.
Aux murs de Vestminster (k) on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les Députés du peuple, & les Grands, & le Roi,
Divisés d'intérêts, réunis par la Loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

Heureux,

Heureux, lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte, autant qu'il doit, le souverain pouvoir!
Plus heureux, lorsqu'un Roi, doux, juste & politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir comme vous la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et renvoyant chez vous la Discorde & l'Horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.

Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du vainqueur [l]) des Anglais il apperçoit la tour.
Plus loin, d'Elisabeth est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine
Dont les Grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris
Mais que le vrai Héros regarde avec mépris (9).
Il parle, sa franchise est sa seule éloquence:
Il expose en secret les besoins de la France,
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi! vous servez Valois? dit la Reine surprise:
C'est lui qui vous envoye au bord de la Tamise?
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur!
Des rives du couchant, aux portes de l'Aurore;
De vos longs différends l'Univers parle encore:

Et je vous vois armer en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haînes;
Valois étoit esclave, il brise enfin ses chaînes:
Plus heureux, si toujours assûré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage & moi!
Mais il employa trop l'artifice & la feinte (10);
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte.
J'oublie enfin sa faute en voyant son danger;
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des Rois (11).
Elisabeth alors avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quel ressort, & quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
Déjà, dit-elle au Roi, la prompte Renommée
De ces revers sanglans m'a souvent informée;
Mais sa bouche indiscrette en sa légéreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité.
J'ai rejetté toujours ses récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême:
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.

Peignez-moi vos malheurs & vos heureux exploits.
Songez que votre vie est la leçon des Rois.
  Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuse histoire !
Plût au Ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des Princes de mon sang les fureurs & la honte ?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir ;
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse (12)
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse ;
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
Et je parle en soldat plus qu'en Ambassadeur.



VARIANTES

RECUEILLIES

PAR M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT PREMIER.

(1) LA première édition, donnée *in*-8°. en 1723, commence tout autrement que les autres. En voici les vers :

Je chante les combats & ce Roi généreux
Qui força les Français à devenir heureux,
Qui dissipa la Ligue & fit trembler l'Ibère,
Qui fut de ses sujets le vainqueur & le père,
Dans Paris subjugué fit adorer ses loix,
Et fut l'amour du monde & l'exemple des Rois.
Muse raconte-moi quelle haine obstinée
Arma contre Henri la France mutinée,
Et comment nos ayeux, à leur perte courans,
Au plus juste des Rois préféraient des Tyrans.
Valois régnait encore, & ses mains incertaines
De l'État ébranlé laissaient flotter les rênes ;
Les loix étaient sans force, & les droits confondus,
Ou, pour en mieux parler, Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce Prince, &c.

Ce commencement ne me paraît ni moins beau, ni moins exact ; il est même plus court & plus nerveux que ce qui a été mis depuis *.

(2) L'édition de 1723 met :

De son faible pouvoir insolente rivale.
Cent partis opposés du même orgueil épris,
De son trône à ses yeux disputaient les débris.

(3) *Et le peuple, & l'église, &c.* Ce vers & les quinze suivans ne sont pas ainsi dans les éditions, soit de 1723, soit de 1727, ou de 1732, soit des suivantes. Voici ce qu'on trouve dans la première :

Troublant tout dans Paris, &, du haut de ses tours,
De Rome & de l'Espagne appellant les secours ;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.

---

* Voici, à propos de la réflexion de M. l'Abbé Lenglet, une anecdote singulière :

M. de Voltaire faisait imprimer à Londres en 1726, une édition de la Henriade. Il y avait à Londres un Grec natif de Smyrne, nommé Dadiki, Interprète du Roi d'Angleterre : il vit par hasard la première feuille du Poëme où était ce vers :

Qui força les Français à devenir heureux.

Il alla trouver l'Auteur & lui dit : *Monsieur, je suis du pays d'Homère, il ne commençait point ses poëmes par un trait d'esprit, par une énigme.* L'Auteur le crut, & corrigea ce commencement de la manière qu'on le voit aujourd'hui.

Au reste l'édition de 1723, que cite M. l'Abbé Lenglet, fut faite par l'Abbé des Fontaines sur un manuscrit informe dont il s'était emparé ; & le même des Fontaines en fit une autre à Evreux qui est extrêmement rare, & dans laquelle il inséra des vers de sa façon.

Henri de leurs desseins était l'ame & l'appui;
Leurs cœurs impatiens volaient tous après lui.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, & n'avait qu'une église.
Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins
Par de secrets ressorts inconnus aux humains,
Confondant des Ligués la superbe espérance,
Destinaient aux Bourbons l'empire de la France.
Déjà les deux partis, &c.

(4) L'édition de 1723 avait mis :

Des Anglais en secret allez fléchir la Reine.

Mais l'édition de Londres a parlé plus exactement : il s'agissait de gagner Elisabeth en faveur des deux Rois, & non pas de la *fléchir*, parce qu'elle n'avait aucun sujet de mécontentement de la part de ces Princes.

(5) On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers supprimés dans les autres éditions.

Les momens nous sont chers, & le vent nous seconde :
Allez, qu'à mes desseins votre zèle réponde ;
Partez, je vous attends pour signaler mes coups ;
Qui veut vaincre & régner ne combat point sans vous.
Il dit, & le Héros, &c.

Mais ces vers, quoique beaux, faisaient languir l'action, & l'Auteur a bien fait de les supprimer, même pour d'autres raisons.

(6) *Déjà des Neustriens, &c.* Voici de quelle manière ce vers & les sept qui suivent, sont mis dans l'édition de 1723 :

Déjà des Neustriens il franchit la campagne ;
De tous ses favoris Sully seul l'accompagne,
Sully, qui dans la guerre & dans la paix fameux,
Intrépide soldat, courtisan vertueux,
Dans les plus grands emplois signalant sa prudence,
Servit également & son Maître & la France.
Heureux si, mieux instruit de la divine Loi,
Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son Roi !
A travers deux rochers, &c.

Comme le nom de M. de Sully se trouve dans l'édition de 1723, M. de Voltaire y avait joint une remarque fort curieuse sur ce Seigneur, que je mets dans les notes historiques, pour ne rien omettre de ce qui se trouve dans les éditions différentes de ce beau Poème. L'Auteur a substitué Mornay à Sully, parce qu'en effet Mornay dans ce tems-là alla en Angleterre de la part de Henri-le-Grand.

(7) L'édition de 1723 met ainsi ces vers & les suivans.

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre :
Henri court au rivage, & d'un œil curieux,
Contemple ces climats, alors aimés des Cieux.
Sous de rustiques toits les laboureurs tranquiles,
Amassent les trésors des campagnes fertiles,

Sans craindre qu'à leurs yeux des soldats inhumains
Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux, comblant leur espérance,
Amène les plaisirs, enfans de l'abondance.
Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne aussi doux fleurir les justes loix !
Quel exemple pour vous, Monarques de la terre !
Une femme a fermé les portes de la guerre ;
Et, renvoyant chez vous la discorde & l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur.
En achevant ces mots il découvre un bocage,
Dont un léger zéphir agitait le feuillage :
Flore étalait au loin ses plus vives couleurs ;
Une onde transparente y fuit entre les fleurs ;
Une grotte est auprès, dont la simple structure, &c.

Il y a plusieurs observations à faire sur cet endroit. La première, que le Poète, dans l'édition de 1723, met en Angleterre une scène, que dans les autres éditions il place dans l'isle de Jersey : la seconde, que, pour donner lieu de mettre la rencontre du vieillard, il feint que son Héros est battu par la tempête, qui est ici très-bien décrite ; ce qui, après être parti de Dieppe, le fait relâcher dans l'isle de Jersey : la troisième remarque est, qu'après six beaux vers au sujet de l'Angleterre & d'Elisabeth, il place celui-ci :

Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français.

& les cinq qui suivent. Il écrit *Français* par un *a*, & a grande raison, parce qu'il écrit comme on parle.

(8) Il y avait dans toutes les autres éditions :

Lui seul est toujours stable : en vain notre malice
De sa sainte cité veut sapper l'édifice ;
Lui-même en affermit les sacrés fondemens,
Ces fondemens vainqueurs de l'enfer & du tems.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître.

Cette tirade parut à l'Auteur plus faite pour la chaire que pour la poésie, & peu digne de cette philosophie tolérante qu'il a toujours annoncée. Il faut d'ailleurs remarquer, qu'étant né parmi les Catholiques, il s'est toujours exprimé en Catholique.

(9) *Suivi de Mornay seul, &c.* L'édition de 1723 met ainsi ce vers & les suivans.

Le Héros en secret est conduit chez la Reine ;
Il la voit, il lui dit le sujet qui l'amène ;
Et jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
Quoi ! vous servez Valois, &c.

(10) Ce vers & les trois qui suivent, se trouvent ainsi dans l'édition de 1723.

Mais n'employant jamais que la ruse & la feinte,
Il fut mon ennemi par faiblesse & par crainte :
Je l'ai vaincu, Madame, & je vais le venger ;
Le bras qui l'a puni saura le protéger.

(11) *La querelle des Rois, &c.* Après ce vers, on trouve dans l'édition de 1723, les huit vers suivans,

dont les quatre premiers sont assez peu épiques. Les quatre derniers ont été transportés au troisième *Chant*.

La Reine accorda tout à sa noble prière ;
De Mars à ses sujets elle ouvre la barrière.
Mille jeunes Héros vont bien-tôt sur ses pas
Fendre le sein des mers & chercher les combats.
Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
Vingt fois de l'Espagnol confondit la prudence ;
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueilli sa main.

(12) Il y avait auparavant :

Sur-tout en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez, grande Reine, à des vérités dures, &c.

L'Auteur apparemment a changé ces vers, parce que ces vérités qui pouvaient être dures pour les Rois de France, ne l'étaient pas pour la Reine Elisabeth.



NOTES
DE
L'ÉDITEUR.

a) HENRI III, Roi de France, l'un des principaux personnages de ce Poème, y est toujours nommé VALOIS, nom de la branche royale dont il était.

b) Henri III (*Valois*), étant Duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX, son frère, contre les Protestans, & avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac & de Moncontour.

c) C'étaient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de superstition. Quélus fut tué en duel : Saint-Magrin fut assassiné près du Louvre. *Voyez* les Remarques sur Joyeuse au troisième Chant.

d) Henri IV, le Héros de ce Poème, y est appellé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il naquit à Pau en Béarn le 13 Décembre 1553.

e) Saint Louis, neuvième du nom, Roi de France, est la tige de la branche des Bourbons.

f) Henri IV, Roi de Navarre, avait été solemnellement excommunié par le Pape Sixte V, dès l'an

1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le Pape dans sa bulle l'appelle *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon*; le prive, lui & toute la maison de Condé, à jamais de tous leurs domaines & fiefs, & les déclare surtout incapables de succéder à la Couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre & le Prince de Condé fussent en armes à la tête des Protestans, le Parlement, toujours attentif à conserver l'honneur & les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; & Henri IV fit afficher dans Rome, à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, soi-disant Pape, en avait menti, & que c'était lui-même qui était hérétique, &c.

g) C'était Henri, Prince de Condé, fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti Protestant. Il mourut à Saint-Jean-d'Angély à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, Charlotte de la Trémoille, fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, & accoucha six mois après de Henri de Condé second du nom, qu'une tradition populaire & ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV, histoire où le style, la vérité & le bon-sens sont également négligés.

h) Duplessis Mornay, le plus vertueux & le plus grand-homme du parti Protestant, naquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il savait le latin & le grec parfaitement, & l'hébreu autant qu'on peut le savoir; ce qui était un prodige alors dans un Gentilhomme. Il servit sa Religion & son Maître de sa plume &

de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant Roi de Navarre, envoya à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son Maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, & non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force & de sagesse.

Lorsque Henri IV eut changé de Religion, Duplessis-Mornay lui fit de sanglans reproches, & se retira de sa Cour. On l'appellait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le Poème est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'Auteur à choisir le personnage de Mornay, c'est ce caractère de Philosophe qui n'appartient qu'à lui, & qu'on trouve développé au Chant huitième.

Et son rare courage, au milieu des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.

Et au Chant sixième:

Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître & le suit.

i) Jules César étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrettement & s'embarqua sur la petite riviere de Bolina, qui s'appellait alors l'Anius. Il se jetta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. *Voyez* Plutarque.

k) C'est à Westminster que s'assemble le Parlement d'Angleterre; il faut le concours de la chambre des Communes, de celle des Pairs, & le consentement du Roi, pour faire des loix.

l) La tour de Londres est un vieux château bâti près de la Tamise par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie.



LA HENRIADE,

CHANT SECOND.

ARGUMENT

DU

CHANT SECOND.

Henri-le-Grand raconte à la Reine Élisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, & entre dans le détail du massacre de la Saint-Barthélemi.



LA HENRIADE.



CHANT SECOND.

REINE, l'excès des maux où la France est livrée (1),
Est d'autant plus affreux, que leur source est sacrée.
C'est la Religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(a) Je ne décide point entre Genève & Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe & la fureur;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge;
L'un & l'autre Parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime, est dans l'aveuglement.

Pour moi qui, de l'Etat embrassant la défense,
Laissai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrette main profaner l'encensoir;
Et périsse à jamais l'affreuse politique,
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et suivant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puissant dont je cherche la loi,
Que la Cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un & l'autre Guise [b], ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des Cieux,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et la flamme à la main courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple & savez ce qu'il ose,
Quand, du Ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la Religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, & votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos Etats à peine était formé;
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé:

Vous régnez, Londre [c]) est libre, & vos loix florissantes;
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que, sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis.
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue;
Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître.
Son époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle [d]),
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône avec confusion
Semaient la jalousie & la division :
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises [e]) aux Condés, & la France à la France;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêts, de rivaux & d'amis;
Esclave [f]) des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse:
Infidelle [g]) à sa secte, & superstitieuse [h]),
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, & peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise:
L'auguste Elisabeth n'en a que les appas:
Le Ciel qui vous forma pour régir des Etats,

Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déjà François Second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu ;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus & les vices.
Charles plus jeune encor avait le nom de Roi :
Médicis régnait seule, on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique, assûrant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance :
Sa main, de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux sectes rivales :
Dreux *i*), qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci *k*), près du tombeau des Rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise *l*) auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon père *m*) malheureux, à la Cour enchaîné,
Trop faible, & malgré lui servant toujours la Reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine ;
Et, toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit & mourut pour ses persécuteurs.
Condé *n*), qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit & de maître & de père ;
Son camp fut mon berceau ; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,

De la Cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé, déjà mourant, tomba sous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher sa vie :
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger son trépas.
Le Ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des Héros confia ma jeunesse.
Coligny (o), de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur;
Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue;
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, & mon jeune courage
Fit longtems de la guerre un dur apprentissage.
Il m'instruisait d'exemple au grand art des Héros;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune,
Et contre Médicis, & contre la fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites,
Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

Après dix ans entiers de succès & de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre & de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles,
La Cour de ses faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste,
Que de sang arrosa son olive funeste!
Ciel! faut-il voir ainsi les maîtres des humains,
Du crime à leurs sujets applanir les chemins!
Coligny, dans son cœur à son Prince fidele,
Aimait toujours la France en combattant contre elle:
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion
Qui semblait de l'État assûrer l'union.
Rarement un Héros connaît la défiance:
Parmi ses ennemis il vint plein d'assûrance;
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua long-tems des tendresses de mère,
Assura Coligny d'une amitié sincère,
Voulait par ses avis se regler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
Des faveurs de son fils la flatteuse apparence,
Hélas! nous espérions en jouir plus long-tems.
Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présens:

Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre,
Plus ils ſe défiaient, plus le Roi ſavait feindre :
Dans l'ombre du ſecret depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune & facile,
Et le malheureux Prince à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa ſœur p), il m'appella ſon frère.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fus le premier ſignal !
Tes flambeaux, que du Ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je q) ne ſuis point injuſte & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer ſon trépas :
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout ſ'apprête, & l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte & ſans bruit :
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
r) De ce mois malheureux l'inégale courière
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumière.
Coligny languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots.

Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités :
Il voit briller partout les flambeaux & les armes,
Son palais embrâsé, tout un peuple en allarmes,
Ses serviteurs sanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : » Qu'on n'épargne personne ;
» C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le Roi qui l'ordonne ».
Il entend retentir le nom de Coligny :
Il apperçoit de loin le jeune Téligny (s),
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance & lui tendait les bras.
Le Héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, & périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire & toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du sallon qui l'enferme allait briser la porte ;
Il leur ouvre lui-même & se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquile il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;

Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne;
Ma vie eſt peu de choſe, & je vous l'abandonne.
J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous...
Ces tigres, à ces mots, tombent à ſes genoux;
L'un ſaiſi d'épouvante abandonne ſes armes,
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes,
Et de ſes aſſaſſins ce grand-homme entouré,
Semblait un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.
t) Beſme, qui dans la cour attendait ſa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère ſon crime;
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible;
Lui ſeul, à la pitié toujours inacceſſible,
Aurait cru faire un crime & trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentait ſurpris.
A travers les ſoldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un viſage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras, & glaçât ſon courage.
Du plus grand des Français tel fut le triſte ſort:
On l'inſulte x), on l'outrage encore après ſa mort.

Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, & digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maitresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir & par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères sanglans.
Guise [x] était à leur tête, &, bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers [y], Gondi [z], Tavanne [a], un poignard à la main
Echauffaient les transports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, & marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte & les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans sous leurs toits embrasés,
Les enfans au berceau sur la pierre écrasés :

Des fureurs des humains, c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprende,
Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des Prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et, le bras tout ſouillé du ſang des innocens,
Oſaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de Héros indignement périrent!
Renel *b*) & Pardaillan chez les morts deſcendirent;
Et *c*) vous, brave Guerchy, vous, ſage Lavardin,
Digne de plus de vie & d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac *d*) & Soubiſe *e*) au trépas condamnés,
Défendent quelque tems leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, & reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre, on les pouſſe, on les traîne:
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loiſir contemplait cette fête;
Ses cruels Favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruïnes fatales
Etaient de ces Héros les pompes triomphales.
Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le *f*) Roi, le Roi lui-même au milieu des bourreaux,

Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouillait ſes mains ſacrées:
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitait ſa colère.
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.

Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
De Caumont g), jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans;
Un lit ſeul enfermait & les fils & le père.
Les meurtriers ardens, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au haſard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées:
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années,
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé;
Un inviſible bras, armé pour ſa défenſe,
Aux mains des meurtriers dérobait ſon enfance;
Son père à ſon côté ſous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de ſon corps expirant;

Et du peuple & du Roi trompant la barbarie,
Une ſeconde fois il lui donna la vie.
Cependant, que faiſais-je en ces affreux momens ?
Hélas ! trop aſſûré ſur la foi des ſermens,
Tranquile au fond du Louvre, & loin du bruit des armes,
Mes ſens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroyable ! ô funeſte ſommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait maſſacré mes plus chers domeſtiques,
Le ſang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour enviſager
Les miens que ſur le marbre on venait d'égorger.
Les aſſaſſins ſanglans vers mon lit s'avancèrent,
Leurs parricides mains devant moi ſe levèrent ;
Je touchais au moment qui terminait mon ſort ;
Je préſentai ma tête, & j'attendis la mort.
Mais ſoit qu'un vieux reſpect pour le ſang de leurs Maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un ſupplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'aſſûrant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réſerva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de ſa part on m'apporta des fers.
Coligny, plus heureux & plus digne d'envie,
Du moins en ſuccombant ne perdit que la vie ;
Sa liberté, ſa gloire au tombeau le ſuivit....
Vous frémiſſez, Madame, à cet affreux récit :

Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que, du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal.
Tout imita Paris; la mort, sans résistance,
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi:
Par cent mille assassins son courroux fut servi,
Et des fleuves Français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

Il n'y a que ce seul Chant dans lequel l'Auteur n'ait jamais rien changé.



NOTES DE L'ÉDITEUR.

a) PLUSIEURS Historiens ont peint Henri IV flottant entre les deux Religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne-foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, & détestant le crime partout où il se trouve.

b) François, Duc de Guise, appellé communément alors le grand Duc de Guise, était père du Balafré. Ce fut lui qui, avec le Cardinal son frère, jetta les fondemens de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Président de Thou, ce grand Historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, père de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit foible. Il fut informé du complot, & ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. « S'ils me tuent, » dit-il à Reinsy, Gentilhomme à lui, prenez ma » chemise toute sanglante, portez-la à mon fils & à » ma femme : ils liront dans mon sang ce qu'ils » doivent faire pour me venger ». François II n'osa

pas, dit M. de Thou, se souiller de ce crime, & le Duc de Guise en sortant de la chambre, s'écria : « Le pauvre Roi que nous avons »!

c) M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la Reine Elisabeth, parle ainsi d'elle :

« Cette Princesse avait toutes les grandes qualités » qui sont requises pour régner heureusement. On » pourrait dire de son règne ce qui advint au tems » d'Auguste lorsque le temple de Janus fut fermé, &c. »

d) Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX sur la fin de la vie de ce Prince, & ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

e) Dans les mémoires de la Ligue on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la Cour.

f) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres, mort à la bastille, & avec un gentilhomme Breton, nommé Moscouet.

g) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, & les Protestans vainqueurs : « Eh bien ! dit-elle, nous » prierons Dieu en Français ».

h) Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

i) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti Catholique, & le parti Protestant : ce fut en 1562.

k) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre & inflexible, le plus malheureux Général de son tems, fait prisonnier à Pavie & à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denis, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

l) C'est ce même François de Guise cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les Protestans dans Orléans en 1563, lorsque Poltrot-de-Meré, Gentilhomme Angoumois, le tua par derriere d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire & regretté des Catholiques.

m) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père de Henri IV, était un esprit faible & indécis. Il quitta la Religion Protestante où il était né, dans le tems que sa femme renonça à la Religion Catholique. Il ne sçut jamais bien de quel parti ni de quelle Religion il était. Il fut tué au siège de Rouen, où il servait le parti des Guises qui l'opprimaient, contre les Protestans qu'il aimait. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guise.

n) Le Prince de Condé dont il est ici question, était frère du Roi de Navarre, & oncle de Henri IV. Il fut longtems le chef des Protestans, & le grand ennemi des Guises. Il fut tué, après la bataille de Jarnac, par Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou (depuis Henri III). Le Comte de Soissons, fils du mort, chercha partout Montesquiou & ses parens, pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, & il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

o) Gaspard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaspard de Coligny Maréchal de France, & de Louise de Montmorency, sœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516. *Voyez les notes qui sont placées à la fin du Poème.*

p) Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les massacres.

q) Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils & la Saint-Barthelemi; mais Caillart son Médecin, & Desnoeuds son Chirurgien, Protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouvèrent aucune marque de poison.

r) Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de S. Barthelemi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'Amiral était logé dans la rue Betizi, dans une maison qui est à présent une auberge appellée l'Hôtel Saint-Pierre, où l'on voit encore sa chambre.

s) Le Comte de Téligny avait épousé, il y avait dix mois, la fille de l'Amiral. Il avait un visage si agréable & si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laissés attendrir à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

t) Besme était un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les Protestans, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Brétanville.

u) On pendit l'Amiral de Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, au gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec sa cour jouir de ce spectacle horrible. Un des courtisans disant que le corps de Coligny sentait mauvais, le Roi répondit comme Vitellius : « Le corps » d'un ennemi mort sent toujours bon ».

Les Protestans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'est point assuré : mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du tems écrite de la main de Coligny.

x) C'était Henri Duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, & qui fut tué à Blois: il étoit fils du Duc François, assassiné par Poltrot.

y) Frédéric de Gonzague, de la maison de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la S. Barthélemi.

z) Albert de Gondi, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

a) Gaspard de Tavanne, élevé Page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la S. Barthélemi, criant : « Saignez, saignez ; la saignée est » aussi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai ». Son fils, qui a écrit des mémoires, rapporte que son père étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, & que le Confesseur lui ayant dit d'un air étonné : « Quoi ! vous ne me parlez point de la Saint-» Barthélemi ! Je la regarde, répondit le Maréchal, » comme une action méritoire qui doit effacer mes » autres péchés ».

b) Antoine de Clermont-Renel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du Baron des Adrets, & par son propre cousin, Bussy d'Amboise.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

c) Guerchy se défendit longtems dans la rue, & tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre ; mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

d) Marsillac, Comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX, & avait passé une partie de la nuit avec le Roi. Ce Prince avait eu quelque envie de le sauver, & lui avait même dit de coucher dans le Louvre ; mais enfin il le laissa aller, en disant : « Je vois bien » que Dieu veut qu'il périsse ».

e) Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'appellait Dupont-Quellenec. Il se défendit très-longtems, & tomba percé de coups sous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la Cour allèrent voir son corps nud & tout sanglant, par une curiosité barbare, digne de cette Cour abominable.

f) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Teſſé, qu'il avait connu dans ſa jeuneſſe un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été Page de Charles IX, & lui avait dit pluſieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avait tiré ſur ſes ſujets Proteſtans la nuit de la Saint-Barthélemi.

g) De Caumont, qui échappa à la Saint-Barthélemi, eſt le fameux Maréchal de la Force, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, & qui vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des mémoires qui n'ont point été imprimés, & qui doivent être encore dans la maiſon de la Force. Il dit dans ces mémoires que ſon père & ſon frère furent maſſacrés dans la rue des Petits-Champs : mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.



LA

HENRIADE,

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT

DU

CHANT TROISIEME.

Le Héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux Duc de Guise, connu sous le nom de Balafré. *Bataille de Coutras. Meurtre du Duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le Chef de la Ligue. D'Aumale en est le Héros. Réconciliation de Henri III & de Henri, Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.*



LA HENRIADE.

CHANT TROISIEME.

QUAND l'arrêt des destins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquèrent de victimes;
Le peuple, dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, & vit ses attentats.
Aisément sa pitié succède à sa furie;
Il entendit gémir la voix de sa patrie.
Bien-tôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur;
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.

Des premiers ans du Roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui juſques ſur le trône épouvante les Rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'etait point comme elle endurci dans les crimes:
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu déployant ſur lui ſa vengeance ſévère,
Marqua ce Roi mourant au ſceau de ſa colère,
Et par ſon châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oſerait l'imiter.
Je le vis a) expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris ſemble être encor préſente.
Son ſang à gros bouillons de ſon corps élancé,
Vengeait le ſang Français par ſes ordres verſé ;
Il ſe ſentait frappé d'une main inviſible ;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit ce Roi ſi jeune & ſi-tôt moiſſonné,
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible eſpérance.
Soudain du fond du Nord, au bruit de ſon trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint ſaiſir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le ſanglant héritage.
La Pologne b) en ce tems avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;

Son nom, plus redouté que les plus puiſſans Princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent Provinces.
C'eſt un poids bien peſant qu'un nom trop tôt fameux;
Valois ne ſoutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le juſtifie;
Je lui peux immoler mon repos & ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui;
Je le plains, je le blâme, & je ſuis ſon appui.
Sa gloire avait paſſé comme une ombre légère:
Ce changement eſt grand, mais il eſt ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triſte retour,
Vainqueur dans les combats, eſclave dans ſa cour.
Reine, c'eſt dans l'eſprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des Cieux des vertus en partage.
Il eſt vaillant, mais faible; &, moins Roi que ſoldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris flattant ſon indolence,
De ſon cœur à leur gré gouvernaient l'inconſtance;
Au fond de ſon palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par ſa voix leurs volontés funeſtes;
Des tréſors de la France ils diſſipaient les reſtes;
Et le peuple accablé, pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe, & payait leurs plaiſirs.
Tandis que ſous le joug de ſes Maîtres avides,
Valois preſſait l'Etat du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe c), & le peuple inconſtant
Tourna bien-tôt ſes yeux vers cet aſtre éclatant.

Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu ſait régner ſur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs:
Altier, impérieux, mais ſouple & populaire,
Des peuples en public il plaignait la miſère,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir & revenait heureux:
Il ſavait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence:
Il ſe faiſait aimer des grands qu'il haïſſait,
Terrible & ſans retour alors qu'il offenſait;
Téméraire en ſes vœux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, & même par ſes vices,
Connaiſſant le péril, & ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand Prince, & mauvais Citoyen.
Quand il eut quelque tems eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, & vint ouvertement
Du trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples & les Grands,
Engraiſſé de carnage & fertile en tyrans.

La France dans son sein vit alors deux
L'un n'en possédait plus que les frivoles
L'autre inspirant par-tout l'espérance o
A peine avait besoin du vain titre de R
Valois se réveilla du sein de son iv
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le
Ouvrirent un moment ses yeux appesa
Mais du jour importun ses regards ébl
Ne distinguèrent point, au fort de la t
Les foudres menaçans qui grondaient su
Et bientôt fatigué d'un moment de rév
Las, & se rejettant dans les bras du som
Entre ses favoris, & parmi les délices
Tranquile il s'endormit au bord des pré
Je lui restais encore, & tout près de
Il n'avait plus que moi, qui pût le secc
Héritier après lui du trône de la Fran
Mon bras sans balancer s'armait pour
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire app
Je courais le sauver, ou me perdre ave
Mais Guise trop habile, & trop savan
L'un par l'autre en secret songeait à no
Que dis-je? il obligea Valois à se priv
De l'unique soutien qui le pouvait sau
De la Religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux my
Par sa feinte vertu tout le peuple écha
Ranima son courroux encor mal étou

Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Egliſe & de Dieu :
« Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu;
» Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples ;
» Sur vos Temples détruits il va fonder ſes Temples;
» Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels *d*) ».
Tout le peuple à ces mots trembla pour ſes Autels.
Juſqu'au palais du Roi l'allarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le Roi trop faible obéit ſans murmure :
Et lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait, pour me perdre, avec ſes ennemis ;
De ſoldats malgré lui couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, & ſans rien ménager,
Je courus le combattre au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes allarmées,
Contre moi dans la France enfantaient des armées:
Joyeuſe avec ardeur venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi.
Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes & d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, & tentai les haſards.

Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe (1).
Vous ſavez ſa défaite, & ſa fin malheureuſe :
Je dois vous épargner des récits ſuperflus.
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, & ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le Héros, à ce diſcours flatteur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur ;
Et réduit à regret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois (e) ;
Qui flattaient ſa molleſſe, & lui donnaient des loix ;
Joyeuſe, né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne :
Il avait des vertus, & ſi de ſes beaux jours
La Parque en ce combat n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée
Aurait de Guiſe un jour atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la Cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les courtiſans en foule attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.

Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçaient ſur leurs habits les noms de leurs maitreſſ
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens.
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur ſuperbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, & fiers d'un camp nombreu
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.
D'un éclat différent mon camp frappait leur vue :
Mon armée en ſilence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches ſoldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au ſang & couverts de bleſſures ;
Leur fer & leurs mouſquets compoſaient leurs parures.
Comme eux vétu ſans pompe, armé de fer comme eu
Je conduiſais aux coups leurs eſcadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais diſtingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus & renverſés,
Sous nos coups expirans, devant nous diſperſés :
A regret dans leur ſein j'enfonçais cette épée,
Qui du ſang Eſpagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtiſans,
Que moiſſonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poſte & tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, ſans reculer d'un pas.

Des courtisans Français tel est le caractère :
La paix n'amollit point la valeur ordinaire ;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la Cour, Héros aux champs de Mars.
Pour moi dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnai, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;
Je l'apperçus bien-tôt porté par des soldats
Pâle & déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyr & des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, & tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeller cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès (2) !
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait enfin sortir.
Il fut plus méprisé, quand on vit sa disgrace ;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace ;
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts, redoubla ses malheurs.
Guise 5) dans Vimori, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et couvert de lauriers se montra dans Paris.

Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage ;
Il voulut, d'un ſujet réprimant la fierté,
Eſſayer dans Paris ſa faible autorité.
Il n'en était plus tems ; la tendreſſe, & la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les allarmes ;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes :
Mille remparts naiſſans, qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guiſe *g)*, tranquile & fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la ſédition gouvernait les reſſorts,
Et faiſait à ſon gré mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie ;
Si Guiſe eût dit un mot, Valois était ſans vie :
Mais lorſque d'un coup-d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler,
Et, des mutins lui-même arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.

Quiconque

Quiconque a pu forcer son Monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise, en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
Enfin, maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance & de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce sujet *b*) orgueilleux crut ramener ces tems
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presqu'en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadéme,
Et dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
Abandonnaient l'Empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les États de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces États:
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas;
De mille Députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.
Au milieu des États Guise avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, & sûr de ses projets,
Crut dans ses Députés voir autant de sujets.

Déjà leur troupe indigne à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue;
Lorsque, las de le craindre & las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger & régner.
Son rival chaque jour soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colere;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue;
De cent coups de poignard indignement percé (i),
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé;
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle & tout sanglant semblait braver son Maîtr
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le Roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, & s'en vengea de même.
Bien-tôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'Eglise à soutenir, & son père à venger.
De Guise au milieu d'eux le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère,
Et plus par interêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrâsement.

Mayenne *l*) dès longtems nourri dans les alarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avait porté les armes (3);
Il ſuccède à ſa gloire ainſi qu'à ſes deſſeins;
Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère;
Il ſervait à regret, & Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait par une heureuſe & ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur Maître, eſclaves des tyrans:
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage (4);
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſait les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne & quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altière eſpere en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale *l*), au cœur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible:
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'ame de la Ligue, & l'autre en eſt le bras.
Cependant des Flamands l'oppreſſeur politique (5),
Ce voiſin dangereux, ce tyran Catholique,
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,

Philippe m), de Mayenne embrassant la querelle
Soutient de nos rivaux la cause criminelle ;
Et Rome n) qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux.
Celui qui des Chrétiens se dit encor le père,
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin Roi sans sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, & ne s'est point trompé :
Des malheurs de l'État mon cœur s'est occupé ;
Un danger si pressant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus dans Valois regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi ;
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans ôtage o) :
Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage :
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu dans son âme
Verser par mon exemple une si belle flâme ;
Sa disgrace a sans doute éveillé sa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait besoin d'un destin si contraire :
Et souvent l'infortune aux Rois est nécessaire.
Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours ;

Déjà du haut des murs de la ville reb
La voix de la Victoire en son camp l
Mille jeunes Anglais vont bientôt, su
Fendre le sein des mers & chercher le
p) Essex est à leur tête, Essex dont l
A des fiers Castillans confondu la pru
Et qui ne croyait pas qu'un indigne d
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueill
Henri ne l'attend point ; ce Chef q
Impatient de vaincre, à son départ s
Allez, lui dit la Reine, allez, dign
Mes guerriers sur vos pas traverseroi
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'i
A vos soins généreux mon amitié se
Au milieu des combats vous les ver
Plus pour vous imiter que pour vou
Formés par votre exemple au grand
Ils apprendront sous vous à servir l'A
Puisse bientôt la Ligue expirer sous
L'Espagne sert Mayenne, & Rome e
Allez vaincre l'Espagne, & songez qu
Ne doit point redouter les vains fouc
Allez des Nations venger la liber
De Sixte & de Philippe abaissez l
Philippe, de son père héritier tyr
Moins grand, moins courageux, & no
Divisant ses voisins pour leur donn
Du fond de son palais croit dompter

Sixte *q*) au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance a l'ame encor plus fière.
Le Pâtre de Montalte eſt le rival des Rois ;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix:
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des faibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma cour il a formé des brigues,
Et l'Univers qu'il trompe eſt plein de ſes intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un & l'autre oſèrent s'élever.
L'un, combattant en vain l'Anglais & les orages,
Fit voir à l'Océan *r*) ſa fuite & ſes naufrages:
Du ſang de ſes guerriers ce bord eſt encor teint:
L'autre ſe tait dans Rome, & m'eſtime & me craint.
Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entrepriſe:
Si Mayenne eſt dompté, Rome ſera ſoumiſe;
Vous ſeul pouvez regler ſa haîne ou ſes faveurs.
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.



VARIANTES

RECUEILLIES

PAR M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT TROISIÈME.

(1) IL y avait dans les anciennes éditions :

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause en ce jour protégea la justice ;
Je combattis Joyeuse, il fut vaincu ; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras ;
Et ma brave Noblesse, à vaincre accoutumée,
Dissipa devant moi cette innombrable armée.

Mais ce récit trop court n'avait rien ni de l'intérêt, ni de la majesté que demande un poëme épique : aussi faut-il avouer, qu'il n'y a aucune comparaison à faire de la première édition aux dernières.

(2) On voit bien que l'Auteur a changé ces vers à cause de la prononciation de *François*, qui ne se prononce plus comme on faisait autrefois. Il y avait auparavant :

Des succès trop heureux déplorés tant de fois,
Mon bras n'est encor teint que du sang des François.

Mais l'Auteur a pris le parti d'écrire toujours *Français*, pour les raisons déjà alléguées.

F iv

(3) On trouve quatre vers dans l'édition de 1723, qui manquent dans les autres ; les voici :

Mais Paris, occupé d'un nom si glorieux,
Sur un Chef moins connu n'arrêtait point ses yeux,
Et ce guerrier si craint, que tout un peuple adore,
Si Guise était vivant, ne serait rien encore.
Il succède, &c.

Il est évident que l'Auteur n'a retranché ces vers que parce qu'ils semblaient avilir Mayenne, qui doit être un des Héros du poème.

(4) *Il connait leurs talens, &c.* Au lieu de ce vers & des trois suivans, l'édition de 1723 met ceux-ci :

Mais souvent il se trompe à force de prudence;
Il est irrésolu par trop de prévoyance,
Moins agissant qu'habile ; & souvent la lenteur
Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.

(5) L'édition de 1723, moins ample que les autres, met ainsi ces vers :

Voilà quel est Mayenne, & quelle est sa puissance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, & le vôtre & le mien,
Ce Roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Philippe avec ardeur embrassant sa querelle,
Soutient des révoltés la cause criminelle ;
Et Rome qui devait, &c.

NOTES

DE

L'ÉDITEUR.

a) IL fut toujours malade depuis la Saint-Barthélemi, & mourut environ deux ans après, le 30 Mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

) La réputation qu'il avait acquise à Jarnac & à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier Prince de la race des Jagellons.

c) Henri de Guise, le Balafré, né en 1550 de François de Guise & d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine son oncle, du tems du Concile de Trente, & entamé par François son père.

d) On reprit l'Auteur d'avoir mis le mot de *prêches* dans un poème épique. Il répondit que tout y peut entrer, & que l'épithete de *criminels* relève l'expression de *prêches*.

e) Anne, Duc de Joyeuse, avait épousé la sœur de la femme de Henri III. Dans son ambassade à Rome, il fut traité comme frère du Roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop longtems les deux Secrétaires d'État dans l'antichambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venait

F v

de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, & l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux Capitaines d'infanterie, nommés Bordeaux & Descentiers.

f) Dans le même tems que l'armée du Roi était battue à Coutras, le Duc de Guise faisait des actions d'un très-habile Général, contre une armée nombreuse de Reîtres venus au secours de Henri IV; & après les avoir harcelés & fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

g) Le Duc de Guise, à cette journée des Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir désarmés.

h) Le Cardinal de Guise, l'un des frères du Duc de Guise, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpensier, sœur des Guises, voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connait la devise de Henri III; c'étaient trois couronnes avec ces mots : *Manet ultima cœlo*; auxquels les Ligueurs substituèrent ceux-ci : *Manet ultima claustro*. On connait aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre :

Qui dedit antè duas, unam abstulit; altera nutat:
Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une traduction que l'Auteur a lue dans les manuscrits de feu M. le Président de Mesmes :

Valois qui les Dames n'aime,
Deux couronnes posséda;
Bien-tôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.

L'autre va tombant de même,
Grace à ses heureux travaux :
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

i) Il fut assassiné dans l'anti-chambre du Roi au château de Blois, un Vendredi 23 Décembre 1588, par Lognac, gentilhomme Gascon, & par quelques uns des gardes de Henri III, qu'on nommait les Quarante-cinq. Le Roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac leur Capitaine.

k) Le Duc de Mayenne, frère puîné du Balafré tué à Blois, avait été longtems jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

l) *Voyez* la remarque *b*) au quatrième Chant.

m) Philippe II, Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appellait le Démon du Midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au Midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de sa famille.

n) La Cour de Rome, gagnée par les Guises, & soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la Ligue d'hommes & d'argent, & Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands, & heureusement les plus inutiles contre la Maison royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

o) Henri IV, alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suivi d'un Page seulement; malgré les défiances & les prières de ses

vieux Officiers, qui craignaient pour lui une seconde Saint-Barthélemi.

p) Robert d'Évreux, Comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, & par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols, & les avait battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1590, au secours de Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

q) Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron, nommé Peretti), homme dont la turbulence égala la dissimulation. Étant Cordelier il assomma de coups le neveu de son Provincial, & se brouilla avec tout l'Ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, & fut obligé de s'enfuir. Étant Cardinal il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V, contre la Reine Elisabeth; cependant il estimait cette Reine, & l'appellait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

r) Cet événement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrettement Elisabeth en 1589, & c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, & dispersée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la Reine Elisabeth de croire que Rome est complaisante pour les Puissances, puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas que le Pape n'avait excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII, que parce qu'il craignait davantage l'Empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux; dont l'Auteur, désavoué & condamné par la plupart de ses confrères, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.

LA

HENRIADE,

CHANT QUATRIEME.

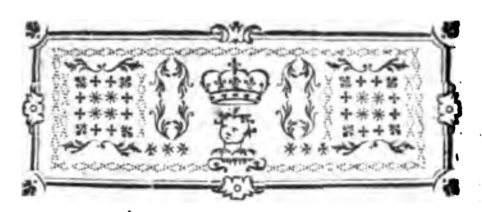
ARGUMENT

DU

CHANT QUATRIEME.

D'AUMALE était près de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le Héros revenant d'Angleterre, combat les Ligueurs, & fait changer la fortune.

LA Discorde console Mayenne & vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, & arme les Moines. On livre à la main du bourreau des Magistrats qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles & confusion horrible dans Paris.



LA HENRIADE.

CHANT QUATRIEME.

TANDIS que, poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, & de régir le monde,
La Seine avec effroi voit sur ses bords sanglans
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottans il fallait un appui;
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions sortirent:

Le ſuperbe d'Aumale, & Nemours, & Briſſac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenſeurs intrépides,
Épouvantaient Valois de leurs ſuccès rapides;
Et ce Roi, trop ſouvent ſujet au repentir,
Regrettait le Héros qu'il avait fait périr.
Parmi ces combattans, ennemis de leur Maître,
Un frère [a] de Joyeuſe oſa longtems paraître.
Ce fut lui que Paris vit paſſer tour-à-tour
Du ſiècle au fond d'un cloître, & du cloître à la cour;
Vicieux, pénitent, courtiſan, ſolitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuiraſſe & la haire.
Du pied des ſaints autels arroſés de ſes pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le ſang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait conſacrée.
Mais de tant de guerriers celui dont la valeur
Inſpira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier & la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale [b],
Vous né du ſang Lorrain, ſi fécond en Héros,
Vous ennemi des Rois, des loix & du repos.
La fleur de la jeuneſſe en tout têms l'accompagne,
Avec eux ſans relâche il fond dans la campagne;
Tantôt dans le ſilence, & tantôt à grand bruit,
A la clarté des Cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi ſurpris portant par-tout la guerre,
Du ſang des aſſiégeans ſon bras couvrait la terre.

Tels du front de Caucaſe, ou du ſommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre & les flots,
Les aigles, les vautours aux aîles étendues,
D'un vol précipité fendant les vaſtes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiſeaux;
Dans les bois, ſur les prés déchirent les troupeaux;
Et dans les flancs affreux de leurs roches ſanglantes,
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Déjà plein d'eſpérance, & de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit & la ſurpriſe augmentaient les alarmes:
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ſes armes.
Cet orageux torrent, prompt à ſe dérober,
Dans ſon choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître;
Mornay qui précédait le retour de ſon Maître,
Voyait déjà les tours du ſuperbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il eſt ſoudain ſurpris:
Il court, il apperçoit dans un déſordre extrême,
Les ſoldats de Valois, & ceux de Bourbon même:
« Juſte Ciel! eſt-ce ainſi que vous nous attendiez?
» Henri va vous défendre; il vient, & vous fuyez!
» Vous fuyez, compagnons »! Au ſon de ſa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ſes Romains,
Au ſeul nom de Henri les Français ſe rallient:
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient:

Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons ſous ſes yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête (1).
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le ſuit, il change les deſtins;
La foudre eſt dans ſes yeux, la mort eſt dans ſes mains.
Tous les Chefs ranimés autour de lui s'empreſſent;
La victoire revient, les Ligueurs diſparaiſſent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance & qui luit,
S'eſt diſſipé l'éclat des aſtres de la nuit.
C'eſt en vain que d'Aumale arrête ſur ces rives,
Des ſiens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un momenr les rappelle aux combats:
La voix du grand Henri précipite leurs pas:
De ſon front menaçant la terreur les renverſe;
Leur Chef les réunit, la crainte les diſperſe.
D'Aumale eſt avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons & des neiges fondues,
Tombe & roule un rocher qui menaçait les nues.
Mais qu dis-je? il s'arrête, il montre aux aſſiégeans,
Il montre encor ce front redouté ſi longtems.
Des ſiens qui l'entraînaient fougueux il ſe dégage,
Honteux de vivre encore il revole au carnage,
Il arrête un moment ſon vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bien-tôt il eſt environné.
La mort allait punir ſon audace fatale.
La Diſcorde le vit & trembla pour d'Aumale.

La barbare qu'elle est a besoin de ses jours ;
Elle s'éleve en l'air, & vole à son secours.
Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la premiere fois tu parus secourable.
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire ;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle ;
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.
Henri sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage.
Des momens de la guerre il connait tout le prix ;
Il presse au même instant ses ennemis surpris :
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.

Valois plein d'eſpérance, & fort d'un tel appui,
Donne aux ſoldats l'exemple, & le reçoit de lui;
Il ſoutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ſes plaiſirs, le péril a ſes charmes.
Tous les Chefs ſont unis, tout ſuccède à leurs vœux;
Et bientôt la terreur qui marche devant eux,
Des aſſiégés tremblans diſſipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allaient briſer leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril preſſant?
Mayenne a pour ſoldats un peuple gémiſſant:
Ici, la fille en pleurs lui redemande un père;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère:
Chacun plaint le préſent & craint pour l'avenir;
Ce grand corps alarmé ne peut ſe réunir.
On s'aſſemble, on conſulte, on veut fuir ou ſe rendre;
Tous ſont irréſolus, nul ne veut ſe défendre (2).
Tant le faible vulgaire, avec légéreté,
Fait ſuccéder la peur à la témérité!

Mayenne en frémiſſant voit leur troupe éperdue.
Cent deſſeins partageaient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la Diſcorde aborde ce Héros,
Fait ſiffler ſes ſerpens & lui parle en ces mots:

Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le fruit de ta vengeance,
Toi nourri ſous mes yeux, & formé ſous mes loix,
Entends ta protectrice, & reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécile & volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;

Leurs eſprits ſont à moi, leurs cœurs ſont dans mes mains;
Tu les verras bientôt ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace & mourir avec joie.
La Diſcorde auſſi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſûré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble & les alarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes :
Son haleine en cent lieux répand l'aridité,
Le fruit meurt en naiſſant dans ſon germe infecté :
Les épis renverſés ſur la terre languiſſent ;
Le Ciel s'en obſcurcit, les aſtres en pâliſſent ;
Et la foudre en éclats qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.
Rome enfin ſe découve à ſes regards cruels,
Rome jadis ſon Temple & l'effroi des mortels,
Rome dont le deſtin dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maitreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les Rois :
L'Univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paiſible :
On la voit (3) ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, & commander aux cœurs ;
Ses avis ſont ſes loix, ſes decrets ſont ſes armes.
Près de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes,

Sur les pompeux débris de Bellone & de Mars,
Un Pontife est assis au trône des Césars;
Des Prêtres fortunés foulent d'un pied tranquile
Les tombeaux des Caton & la cendre d'Emile.
Le trône est sur l'autel, & l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre & l'encensoir (4
Là, Dieu même a fondé son Eglise naissante,
Tantôt persécutée, & tantôt triomphante:
Là, son premier Apôtre avec la vérité
Conduisit la candeur & la simplicité.
Ses successeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu,
La pauvreté soutint leur austère vertu,
Et jaloux des seuls biens qu'un vrai Chrétien desire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs:
Le Ciel pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome depuis ce tems puissante & profanée,
Aux conseils des méchans se vit abandonnée;
La trahison, le meurtre & l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ au fond du Sanctuaire
Placèrent, sans rougir, l'inceste & l'adultère;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux Dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes,
On sut ou s'épargner, ou mieux voiler ses crimes:

c) De l'Eglise & du peuple on regla mieux les droits;
Rome devint l'arbître & non l'effroi des Rois (5);
Sous l'orgueil imposant du triple diadême
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains,
Est, sur-tout aujourd'hui, la vertu des Romains.
Sixte d) alors était Roi de l'Eglise & de Rome.
Si, pour être honoré du titre de grand-homme,
Il suffit d'être faux, austère & redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices:
Il sut cacher quinze ans ses vertus & ses vices.
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne, afin d'y parvenir.
Sous le puissant abri de son bras despotique
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt & de l'ambition,
Dont naquirent la fraude & la séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple & tranquile;
Ses yeux creux & perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse:
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le Ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux :
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux ;
Avec un ris malin la flatte, la caresse ;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse :
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux
Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes loix, les loix de son Eglise.
Je parlais, & soudain les Rois humiliés
Du trône en frémissant descendaient à mes pieds ;
Sur la terre à mon gré ma voix soufflait les guerres ;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres ;
Je tenais dans mes mains la vie & le trépas ;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les Etats.
Cet heureux tems n'est plus. Le Sénat *e*) de la France
Eteint presqu'en mes mains les foudres que je lance ;
Plein d'amour pour l'Eglise, & pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux Nations le bandeau de l'erreur.
C'est lui qui le premier, démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir !
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre ;
Commençons par la France à ravager la terre ;
Que le Prince & l'Etat retombent dans nos fers.
Elle dit, & soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome, & des pompes mondaines (*f*),
Des temples consacrés aux vanités humaines,

Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'Univers,
L'humble Religion ſe cache en des déſerts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire & le mépris des Grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court à ſes autels adorer la fortune.
Son ame pour Henri brûlait d'un ſaint amour ;
Cette fille des Cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime :
Elle l'en croyait digne, & ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ſes deſirs.
Soudain la Politique & la Diſcorde impie (7)
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle lève à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs :
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres, dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ſes voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique ;

C'est-là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du Ciel interprètes sacrés,
Qui des peuples chrétiens arbitres & modèles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertus qui résistent sans cesse!
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ebranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une mître elle éblouit leur vue:
De l'avare en secret la voix lui fut vendue;
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens, trahit la vérité.
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.
On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute & le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit (8).
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie:
« L'Eglise fait les Rois, les absout, les châtie;
» En nous est cette Eglise, en nous seuls est sa loi,
» Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre Roi.
» Sermens f) jadis sacrés, nous brisons votre chaîne »
A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, & signe sous ses yeux.
Soudain elle s'envole, & d'église en église
Annonce aux factieux cette grande entreprise;

Sous l'habit d'AUGUSTIN, ſous le froc de FRANÇOIS,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;
Elle appelle à grands cris tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires.
De la Religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, & du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle :
Ce fer qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis.
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos Temples :
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples ;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu, que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille ſacrée,
Du miniſtère ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je ? où ſont ces tems, où ſont ces jours proſpères,
Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs frères ?
C'était vous, Prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras ;
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang ; que le ſang coule encore :
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Le monſtre au même inſtant donne à tous le ſignal ;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle ;
L'étendard g) de la croix flottait au milieu d'elle.

Ils chantent, & leurs cris dévots & furieux
Semblent à leur révolte aſſocier les Cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prieres publiques.
Prêtres audacieux, imbéciles ſoldats,
Du ſabre & de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuiraſſe a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entrepriſe,
La mépriſe en ſecret & tout haut l'autoriſe;
Il ſait combien le peuple, avec ſoumiſſion,
Confond le fanatiſme & la Religion;
Il connaît ce grand art, aux Princes néceſſaire,
De nourrir la faibleſſe & l'erreur du vulgaire.
A ce pieux ſcandale enfin il applaudit;
Le ſage s'en indigne, & le ſoldat en rit:
Mais le peuple excité, juſques aux Cieux envoie
Des cris d'emportement, d'eſpérance & de joie:
Et comme à ſon audace a ſuccédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainſi l'Ange des mers, ſur le ſein d'Amphitrite,
Calme à ſon gré les flots, à ſon gré les irrite.
La Diſcorde *b*) a choiſi ſeize ſéditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Miniſtres inſolens de leur Reine nouvelle,
Sur ſon char tout ſanglant ils montent avec elle;

L'orgueil, la trahiſon, la fureur, le trépas,
Dans des ruiſſeaux de ſang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obſcurité, nourris dans la baſſeſſe,
Leur haîne pour les Rois leur tient lieu de nobleſſe;
Et juſques ſous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémiſſant les voit à ſes côtés;
Des jeux de la Diſcorde ordinaires caprices,
Qui ſouvent rend égaux ceux qu'elle rend complices i).
Ainſi lorſque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont ſoulevé les flots,
Le limon croupiſſant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant ſur la face des ondes;
Ainſi dans les fureurs de ces embrâſemens,
Qui changent les cités en de funeſtes champs,
Le fer, l'airain, le plomb que les feux amolliſſent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obſcurciſſent.
Dans ces jours de tumulte & de ſédition,
Thémis réſiſtait ſeule à la contagion;
La ſoif de s'aggrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pencher la balance;
Son Temple était ſans tache & la ſimple Equité
Auprès d'elle en fuyant cherchait ſa ſûreté.
Il était dans ce Temple un Sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des loix de ſon Prince & l'organe & l'appui,
Marchait d'un pas égal entre ſon peuple & lui;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France:

Le seul bien de l'Etat fait son ambition,
Il hait la tyrannie & la rébellion ;
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage ;
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, & la sait réprimer.
Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte,
Du Temple de Thémis environne la porte :
Bussi les conduisait ; ce vil gladiateur k) (9),
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, & parle en ces mots à l'auguste assemblée,
Par qui des citoyens la fortune est reglée :
« Mercénaires appuis d'un dédale de loix,
» Plébéiens, qui pensez être tuteurs des Rois,
» Lâches, qui dans le trouble & parmi les cabales
» Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
» Timides dans la guerre, & tyrans dans la paix,
» Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.
» Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
» Nous rentrons dans les droits qu'ont perdu nos ancêtres.
» Ce peuple fut longtems par vous-même abusé ;
» Il s'est lassé du sceptre, & le sceptre est brisé.
» Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute.
» Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait & qu'on redoute.
» Jugez au nom du peuple, & tenez, au Sénat,
» Non la place du Roi, mais celle de l'Etat.
» Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance ».
Le Sénat répondit par un noble silence.

Tels dans les murs de Rome abattus & brûlans,
Ces Sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fièrement, sur leur siège immobiles,
Les Gaulois & la mort avec des yeux tranquiles.
Bussi plein de fureur & non pas sans effroi :
Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi...
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un Parlement, juste autant qu'intrépide;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les Chefs de la Justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux Souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.
  Muse, redites-moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou (l), Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, & vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit & la vertu devançaient les années;
Tout le Sénat enfin par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux (m) château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime & l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'Etat;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de Sénat.
Mais pourquoi ce concours & ces cris lamentables ?
Pourquoi ces instrumens de la mort des coupables ?

Qui ſont ces Magiſtrats que la main d'un bourreau
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le deſtin des crimes.
Briſſon *n*), Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux, vous n'en rougiſſez pas;
Vos noms, toujours fameux, vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour ſon Roi meurt toujours avec gloire.
Cependant la Diſcorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du ſuccès de ſes affreux deſſeins;
D'un air fier & content ſa cruauté tranquile
Contemple les effets de la guerre civile;
Dans ces murs tout ſanglans, des peuples malheureux
Unis contre leur Prince, & diviſés entr'eux,
Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruines;
Le tumulte au-dedans, le péril au-dehors,
Et partout le débris, le carnage & les morts.



VARIANTES

RECUEILLIES

PAR M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT QUATRIEME.

(1) ON trouve dans les premières éditions ces vers-ci :

Soudain, pareil aux feux dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une course imprévue;
Il arrive, il combat, il change les destins;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Vers son indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuse;
Au milieu des mourans on voit tomber Saveuse.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux?
Ne cherchez point la mort, qui s'avance à vos yeux;
Respectez de Henri la valeur invincible:
Mais il tombe déjà sous cette main terrible;
Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas,
Et son sang qui le couvre efface ses appas, &c.

Il y a encore beaucoup de choses corrigées dans ce Chant, & sur-tout la plûpart des comparaisons.

(2) *Nul ne veut se défendre.* Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre suivans, qui sont beaux, & qui méritaient de rester :

Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des loix,
Ces Ligueurs redoutés, qui font trembler les Rois?
Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des supplices,
Tant le faible vulgaire, &c.

Il est à croire que l'Auteur les a retranchés, parce qu'il a craint qu'ils ne sentissent trop la déclamation.

(3) Il y avait,

Elle sent sous son joug.

L'Auteur s'apperçut que cela formait une cacophonie désagréable.

(4) *Et l'encensoir*, &c. Il y a dans l'édition de 1723, cinq vers que l'Auteur a sagement supprimés; les voici cependant:

C'est de-là que le Dieu qui pour nous voulut naître,
S'explique aux Nations, par la voix du grand-Prêtre:
Là son premier disciple, avec la vérité,
Conduisit la candeur & la simplicité;
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au Vatican régnait la Politique, &c.

(5) Voici les vers curieux qui étaient dans l'édition de Londres:

Sous des dehors plus doux la Cour cacha ses crimes;
La décence y régna, le Conclave eut ses loix;
La vertu la plus pure y régna quelquefois:
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples:
Mais d'un tel Souverain la terre a peu d'exemples,
Et l'Eglise a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de Pasteurs sans tache, & beaucoup de tyrans.

Mais comme la piété de ce Pape des Urſins fut accompagnée de peu de prudence, l'Auteur a retranché avec raiſon cet éloge dans un Poëme qui ne reſpire que la vérité.

(6) Dans les premières éditions de Londres:

Ces monſtres à l'inſtant pénètrent un aſyle
Où la Religion ſolitaire, tranquille,
Sans pompe, ſans éclat, belle de ſa beauté,
Paſſait, dans la prière & dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune, &c.

Les dernières éditions ſont bien ſupérieures.

(7) Les premières éditions de Londres portent:

Soudain la Politique, & la Diſcorde impie,
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Sur ſon modeſte front, ſur ſes charmes divins,
Ils portent, ſans frémir, leurs ſacrilèges mains,
Prennent ſes vêtemens, & fiers de cette injure,
De ſes voiles ſacrés ornent leur tête impure.
C'en eſt fait, & déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Pénètre au vaſte ſein de la Sorbonne antique:
Elle y voit à grands flots accourir ces Docteurs,
De leurs faux argumens obſtinés défenſeurs, &c.

(8) Il y avait dans les premières éditions:

On briſe les liens de cette obéiſſance
Qu'aux enfans des Capets avait juré la France.
La Diſcorde auſſi-tôt, de ſa cruelle main,
Trace en lettres de ſang ce décret inhumain, &c.

(9) Il y avait dans l'édition de Londres :

On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur ;
Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée,
Par qui des Citoyens la fortune est reglée :
Magistrats, leur dit-il, qui tenez, au Sénat,
Non la place du Roi, mais celle de l'Etat,
Le peuple assez longtemps opprimé par vous-mêmes,
Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé :
Je vous défends ici d'oser les reconnaître ;
Songez que désormais le peuple est votre Maître :
Obéissez... Ces mots, prononcés fierement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le Sénat, indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un noble silence.



NOTES

DE

L'ÉDITEUR.

a) HENRI, Comte du Bouchage, frère puîné du Duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin près du couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les Anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de Frère Ange. Depuis il quitta son froc, & prit les armes contre Henri IV. Le Duc de Mayenne le fit Gouverneur du Languedoc, Duc & Pair & Maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi : mais un jour ce Prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé. *Mon cousin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat & un renégat.* Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où il mourut.

b) Le Chevalier d'Aumale, frère du Duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, était toujours à la tête des sorties pendant le siège de Paris, & inspirait aux habitans sa valeur & sa confiance.

c) *Voyez* l'histoire des Papes.

d) Sixte-Quint étant Cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécile près de quinze années, qu'on

l'appellait communément l'*âne d'Ancône*. On sait avec quel artifice il obtint la Papauté, & avec quelle hauteur il régna.

e) On sait que pendant les guerres du treizieme siècle entre les Empereurs & les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse, non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II, mais encore d'offrir la Couronne Impériale à Robert, frère de Saint-Louis. Le Parlement de France assemblé répondit, au nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à déposséder un Souverain, ni au frère d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape une couronne sur laquelle ni lui, ni le Saint-Pere n'avaient aucun droit. En 1570 le Parlement sédentaire donna un fameux arrêt contre la bulle IN CŒNA DOMINI.

On connait ses remontrances célèbres sous Louis XI, au sujet de la Pragmatique-Sanction; celles qu'il fit à Henri III contre la bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appellait la maison régnante, *génération bâtarde*, *&c.* & sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la Cour de Rome.

f) Le 17 Janvier de l'an 1589, la Faculté de Théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut declaré que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, & pouvaient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fevre, doyen, & quelques-uns des plus sages refuserent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les Ordres Religieux qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la maison Royale, se rétracterent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté?

g) Dès que Henri III & le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plûpart des Moines endosserent la cuirasse, & firent la garde avec les Bour-

geois. Cependant cet endroit du Poème désigne la procession de la Ligue, où douze cents Moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de Henri III.

h) Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'Abbé le Gendre dans sa petite Histoire de France; mais on les nomma les Seize à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences & leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussy-le-Clerc, gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait d'armes; la Bruyere, Lieutenant particulier; le Commissaire Louchard; Emmonot & Morin, procureurs; Oudinet, Passart, & sur-tout Senaut, commis au greffe du Parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure & dangereuse du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son Roi. Je dirai en passant que Senaut était pere du Pere Senaut, cet homme éloquent, qui est mort Général des Prêtres de l'Oratoire en France.

i) Les Seize furent longtems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc : *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

k) Le 16 Janvier 1589, Bussy-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu Gouverneur de la Bastille & chef de cette faction, entra dans la grand'Chambre du Parlement, suivi de cinquante satellites : il présenta au Parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette Compagnie à ne plus reconnaître la maison royale.

Sur le refus de la Compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti; il les fit jeûner au pain & à l'eau, pour les obliger à se

racheter plutôt de ses mains : voilà pourquoi on l'appellait le grand Penitencier du Parlement.

l) Augustin de Thou, second du nom, oncle du célèbre historien. Il eut la charge de Président du fameux Pibrac, en 1585.

Mole ne peut être qu'Edouard Molé, Conseiller au Parlement, mort en 1634.

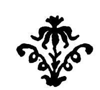
Scarron était le bisayeul du fameux Scarron, si connu par ses poésies, & par l'enjouement de son esprit.

Bayeul était oncle du Surintendant des Finances.

Nicolas Potier de Novion, surnommé *de Blancménil*, parce qu'il possédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Bastille avec les autres, mais emprisonné au Louvre, & près d'être condamné à être pendu par les Seize.

m) La Bastille.

n) En 1591, un vendredi 15 Novembre, Barnabé Brisson, homme très-savant, & qui faisait les fonctions de premier Président en l'absence d'Achilles de Harlay ; Claude Larcher, Conseiller aux Enquêtes, & Jean Tardif, Conseiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit Châtelet par l'ordre des Seize. Il est à remarquer, que Hamilton, Curé de Saint-Côme, furieux Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des Prêtres, qui servaient d'archers.



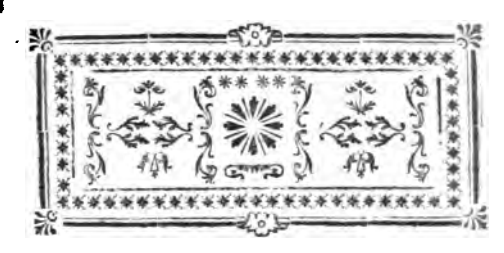
LA
HENRIADE,
CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT

DU

CHANT CINQUIEME.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des Enfers le Démon du Fanatisme qui conduit ce Parricide. Sacrifices des Ligueurs aux Esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'Armée.



L'A HENRIADE.

CHANT CINQUIEME.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles (1)
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles;
Et le fer, & le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient les remparts.
Les Seize & leur courroux, Mayenne & sa prudence
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des Docteurs de la Loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours;
La Victoire à grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;

Mais Rome n'était plus terrible à l'Univers :
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs ;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses soldats dans la France errant de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée :
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître au lieu d'un allié ;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque tems changer la destinée.
Vous, des murs de Paris tranquiles habitans,
Que le Ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, si ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.

L'Eglise a de tout tems produit des solitaires,
Qui rassemblés entr'eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solemnels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde ;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu servir.
Les autres à l'Etat rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Eglise, ont monté dans les chaires ;

Mais souvent, enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs.
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues:
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.
Ceux qui de Dominique ont embrassé la vie,
Ont vu longtems leur secte en Espagne établie;
Et de l'obscurité des plus humbles emplois,
Ont passé tout-à-coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zèle & bien moins de puissance,
Cet Ordre respecté fleurissait dans la France,
Protégé par les Rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.
Clément (a) dans la retraite avait, dès son jeune âge
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.
Esprit faible & crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels,
Il fatiguait les Cieux de ses vœux criminels.
On dit que, tout souillé de cendre & de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière:
Dieu qui venges l'Eglise & punis les tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans?
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures
Favoriser le meurtre, & bénir les parjures?

Grand Dieu ! par tes fléaux c'eſt trop nous éprouver,
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever ;
Détourne loin de nous la mort & la miſère ;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.
Viens, des Cieux enflammés abaiſſe la hauteur,
Fais marcher devant toi l'Ange exterminateur ;
Viens, deſcends, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écraſe à nos yeux leur ſacrilège armée ;
Que les chefs, les ſoldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feuille éparſe au gré des vents ;
Et que, ſauvés par toi, nos Ligueurs Catholiques
Sur leurs corps tout ſanglans t'adreſſent leurs cantiques.
La Diſcorde attentive en traverſant les airs,
Entend ces cris affreux, & les porte aux Enfers (2).
Elle amène à l'inſtant de ces Royaumes ſombres,
Le plus cruel tyran de l'Empire des ombres.
Il vient : le FANATISME eſt ſon horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans ſon ſein, l'embraſſe & le déchire.
C'eſt lui qui dans Raba, ſur les bords de l'Arnon *b*),
Guidait les deſcendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des mères gémiſſantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le ferment inhumain :
Dans le cœur de ſa fille il conduiſit ſa main.
C'eſt lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par ſa voix la mort d'Iphigénie.

France, dans tes forêts il habita longtems.
A l'affreux Teutatès c) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces ſacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux préſentaient tes Druïdes.
Du haut du Capitole il criait aux Païens :
Frappez, exterminez, déchirez les Chrétiens.
Mais lorſqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut ſoumiſe,
Du Capitole en cendre il paſſa dans l'Egliſe ;
Et dans les cœurs Chrétiens inſpirant ſes fureurs,
De Martyrs qu'ils étaient les fit perſécuteurs.
Dans Londre il a formé la ſecte d) turbulente (3),
Qui ſur un Roi trop faible a mis ſa main ſanglante.
Dans Madrid, dans Liſbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers ſolemnels où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des Prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait, dans ces déguiſemens,
Des Miniſtres des Cieux les ſacrés ornemens :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle.
L'audace & l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunta de Guiſe & la taille & les traits,
De ce ſuperbe Guiſe en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'Etat, & le Roi de ſon Maître,
Et qui toujours puiſſant, même après ſon trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un caſque redoutable il a chargé ſa tête :
Un glaive eſt dans ſa main au meurtre toujours prête ;

Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois ;
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, & demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible & lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La Superstition, la Cabale inquiète,
Le faux Zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, & l'ouvrent à l'instant.
Il *e*) entre, & d'une voix majestueuse & fière,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux & ta prière :
Mais n'aura-t-il de toi pour culte & pour encens,
Qu'une plainte éternelle, & des vœux impuissans ?
Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes,
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith *f*) autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs & des cris ;
Si, craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir differée....
Cours, vole, & que ta main dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris & Rome, & l'Univers, & moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie ;

Mais du nom d'aſſaſſin ne prends aucun effroi :
Ce qui fut crime en lui, ſera vertu dans toi,
Tout devient légitime à qui venge l'Egliſe.
Le meurtre eſt juſte alors, & le Ciel l'autoriſe.
Que dis-je ? il le commande ; il t'inſtruit par ma voix,
Qu'il a choiſi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux ſi tu pouvais, conſommant ſa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France ;
Et ſi de ces deux Rois tes citoyens ſauvés
Te pouvaient !... mais les tems ne ſont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il perſécute
Réſerve à d'autres mains la gloire de ſa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands deſſeins,
Et reçois ce préſent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée,
Qu'aux infernales eaux la Haîne avait trempée ;
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, & ſe replonge au ſéjour infernal.
Trop aiſément trompé, le jeune ſolitaire
Des intérêts des Cieux ſe crut dépoſitaire.
Il baiſe avec reſpect ce funeſte preſent,
Il implore à genoux le bras du Tout puiſſant ;
Et plein du monſtre affreux dont la fureur le guide,
D'un air ſanctifié s'apprête au parricide.
Combien le cœur de l'homme eſt ſoumis à l'erreur !
Clément goûtait alors un paiſible bonheur :
Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des Saints affermit l'innocence ;

Sa tranquile fureur marche les yeux baissés ;
Ses (g) sacriléges vœux au Ciel sont adressés ;
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche ; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déja son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et l'encens à la main l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers Chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient en pleurant les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, & le Chrétien sincère,
Ont porté trop souvent le même caractère ;
Ils ont même courage, ils ont mêmes désirs.
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs (4) :
Du vrai zèle & du faux vains juges que nous sommes,
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.
Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, & feint de l'ignorer.
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice :

Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des Seize en même tems le sacrilège effort
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis (h) l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit long-tems cet art surnaturel,
Si souvent chimérique, & toujours criminel.
Tout suivit son exemple, & le peuple imbécile,
Des vices de la Cour imitateur servile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau:
C'est-là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacrilèges mains ont mêlé sur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées (5);
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées;
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux
Qui proscrits sur la terre, & citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,

Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
D'abord autour de lui les Ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang ;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc ;
Avec plus de terreur, & plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image ;
Et pensent *i*) que la mort, fidelle à leur courroux,
Va transmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu *k*) joint cependant la prière au blasphême :
Il invoque l'abîme, & les Cieux, & Dieu même ;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, & celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses dieux infernaux offrit la Pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un Roi cruel
Le simulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des Prophètes menteurs tonnait la bouche impie ;
Ou tel chez les Romains l'inflexible Atéius *l*),
Maudit au nom des dieux les armes de Crassus.
Aux magiques accens que sa bouche prononce,
Les Seize osent du Ciel attendre la réponse ;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer :
Le Ciel pour les punir voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature ;
De ces antres muets sort un triste murmure ;

Les éclairs redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît & qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux ſur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient ſon front noble & ſerein,
Et le ſceptre des Rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre;
L'autel couvert de feux tombe, & fuit ſous la terre,
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime & leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois ſa perte inévitable.
Dieu, du haut de ſon trône, avait compté ſes jours,
Il avait loin de lui retiré ſon ſecours;
La Mort impatiente attendait ſa victime,
Et pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément, au camp royal, a marché ſans effroi.
Il arrive, il demande à parler à ſon Roi;
Il dit, que dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au Roi des ſecrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'obſerve long-tems;
On craint ſous cet habit un funeſte myſtère.
Il ſubit ſans alarme un examen ſévère;
Il ſatisfait à tout avec ſimplicité;
Chacun dans ſes diſcours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.

L'aſpect du Souverain n'étonna point ce traître.

D'un air humble & tranquille il fléchit les genoux:
Il obſerve à loiſir la place de ſes coups,
Et le menſonge adroit, qui conduiſait ſa langue,
Lui dicta cependant ſa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adreſſe au Dieu puiſſant qui fait régner les Rois;
Permettez avant tout, que mon cœur le béniſſe
Des biens que va ſur vous répandre ſa juſtice.
Le vertueux Potier *m*), le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay *n*), le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de ſa priſon réunit tous les cœurs.
Raſſemble vos ſujets, & confond les Ligueurs.
Dieu qui, bravant toujours les puiſſans & les ſages,
Par la main la plus faible accomplit ſes ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de ſa lumière, & par ſa bouche inſtruit,
J'ai volé vers mon Prince, & vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidelles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empreſſement.
Il béniſſait les Cieux d'un ſi prompt changement.
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma juſtice,
Récompenſer ton zèle & payer ton ſervice?
En lui diſant ces mots, il lui tendait les bras:
Le monſtre au même inſtant tire ſon coutelas,
L'en frappe, & dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le ſang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie:

Mille bras sont levés pour punir l'assassin :
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain ;
Fier de son parricide, & quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense :
De la France & de Rome il croit être l'appui ;
Il pense voir les Cieux qui s'entrouvrent pour lui ;
Et demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion,
Digne à la fois d'horreur & de compassion,
Et de la mort du Roi moins coupable peut-être
Que ces lâches Docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison !
Déja Valois touchait à son heure dernière,
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière ;
Ses courtisans en pleurs autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en sécret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou sincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement ;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient, au-lieu du Roi, leur fortune passée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi, mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles.

Henri ne ſe ſouvint que de ſon amitié,
En vain ſon intérêt combattait ſa pitié;
Ce Héros vertueux ſe cachait à lui-même,
Que la mort de ſon Roi lui donne un diadême.
Valois tourna ſur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appeſantis qu'allait fermer la mort;
Et touchant de ſa main ſes mains victorieuſes:
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuſes;
L'univers indigné doit plaindre votre Roi:
Vous, Bourbon, combattez, régnez, & vengez-moi;
Je meurs, & je vous laiſſe au milieu des orages,
Aſſis ſur un écueil couvert de mes naufrages;
Mon trône vous attend, mon trône vous eſt dû,
Jouiſſez de ce bien par vos mains défendu:
Mais ſongez que la foudre en tout tems l'environne:
Craignez, en y montant, ce Dieu qui vous le donne.
Puiſſiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains ſon culte & ſon autel!
Adieu, régnez heureux, qu'un plus puiſſant Génie
Du fer des aſſaſſins défende votre vie.
Vous connaiſſez la Ligue, & vous voyez ſes coups:
Ils ont paſſé par moi pour aller juſqu'à vous.
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juſte Ciel! épargnez une vertu ſi rare.
Permettez! .... A ces mots l'impitoyable Mort
Vient (o) fondre ſur ſa tête, & termine ſon ſort.
Au bruit de ſon trépas Paris ſe livre en proie
Aux transports odieux de ſa coupable joie.

De cent cris de victoire ils remplissent les airs :
Les travaux sont cessés, les Temples sont ouve
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes ;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes (6).
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un Héros sans a
Qui n'a plus que sa gloire & sa valeur pour lui
Pourra-t-il résister à la Ligue affermie,
A l'Église en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican si craints, si dangereux
A l'or du nouveau monde encor plus puissant
Déja quelques guerriers, funestes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés Catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvi
Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidell
Pour la cause des Rois redouble encor son zèle
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
Que long-tems la victoire a conduits sur ses p
De la France incertaine ont reconnu le Maître
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves Chevaliers, les Givris, les d'Aum
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Cri
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la te
Moins faits pour disputer, que formés pour la
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'est l'honneur qui leur parle, ils marchent à s
Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le cou
Des Héros de mon sang me rendra l'héritage

Les Pairs, & l'huile ſainte, & le ſacre des Rois,
Font les pompes du trône, & ne ſont pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers Maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux Nations donner leurs Souverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique ; & bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône en marchant à leur tête.



VARIANTES
RECUEILLIES
PAR M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT CINQUIÈME.

(1) CEPENDANT *s'avançaient, &c.* Ce vers dans l'édition de 1723 est précédé des huit vers suivans retranchés dans les autres éditions :

De la Noblesse Anglaise une nombreuse élite,
Par le vaillant Essex, en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la première fois,
S'étonnait, en marchant, de servir sous nos Rois ;
Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie ;
C'est-là qu'ils soutenaient l'honneur de leur patrie ;
Orgueilleux de combattre & de vaincre en des lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux,
Cependant s'avançaient, &c.

(2) Après ce vers on lit dans l'édition de 1723 les dix vers suivans :

Les Enfers sont émus de ces accens funèbres ;
Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres
Monstre, qui de l'abîme & de ses noirs Démons
Réunit dans son sein la rage & les poisons ;

Cet enfant de la Nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, sait embellir les vices,
Sait donner par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands les plus nobles couleurs.
C'est lui qui, sous la cendre & couvert du cilice,
Saintement aux mortels enseigne l'injustice.

(3) Il y avait dans la première édition de Londres :

Dans Londre il inspira ce peuple de Sectaires,
Trembleurs, Indépendans, Puritains, Unitaires.

(4) Il y a dans la première édition de Londres :

On ne distingue point le vrai zèle & le faux ;
Comme la vérité, l'erreur a ses Héros.

(5) L'édition de 1723 met ainsi ce vers & les suivans :

Là sont les instrumens de ces sombres mystères,
Des métaux constellés, d'inconnus caractères,
Des vases pleins de sang & de serpens affreux.
Le Prêtre de ce Temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre, & citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur misère profonde, &c.

Mais il est aisé de voir, que les vers de l'édition de Londres & de celle-ci sont beaucoup plus parfaits.

(6) Il y avait dans toutes les éditions, & même dans celle de 1751 les vers suivans, qui terminaient le chant.

Insensés qu'ils étaient ! ils ne découvraient pas
Les abîmes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas :

Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce Vainqueur, ce Héros qu'ils osaient défier,
Henri du haut du Trône allait les foudroyer.
Le Sceptre, dans sa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les Chefs ont fléchi les genoux;
Pour leur Roi légitime ils l'ont reconnu tous;
Et certains désormais du destin de la guerre,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

Mais il n'y a pas de comparaison entre ce morceau & celui de la présente édition.



NOTES

DE

L'ÉDITEUR.

a) JACQUES Clément, de l'ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans & demi, & venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

b) Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours & des trompettes, en l'honneur de la Divinité qu'ils adoraient sous le nom de Moloch.

c) Teutâtès était un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

d) Les Enthousiastes, qui étaient appellés INDEPENDANS, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, Roi d'Angleterre.

e) On imprima à Paris, & l'on débita publiquement en 1589, une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait qu'un Ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, & lui avait ordonné de tuer le Tyran.

Cet écrit se trouve dans la SATYRE MENIPPÉE.

f) Frère Jacques Clément étant déja à Saint-Cloud, quelques personnes qui se défiaient de lui, l'épièrent pendant la nuit; ils le trouvèrent dormant d'un pro-

fond sommeil, son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

g) Il jeûna, se confessa, & communia avant de partir pour aller assassiner le Roi.

h) Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Séchelles, qui fut brûlé en Grève sous Henri III pour *sorcellerie*, accusa douze cents personnes de ce prétendu crime. L'ignorance & la stupidité étaient poussées si loin dans ces temps-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes & de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes assez sots pour se croire magiciens, & des Juges superstitieux, qui les punissaient de bonne-foi comme tels.

i) Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui representaient Henri III & le Roi de Navarre : ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la Messe quarante jours consécutifs, & le quarantième jour les perçaient au cœur.

k) C'était pour l'ordinaire des Juifs que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, & beaucoup d'autres, employerent des Juifs à ces prétendus sortiléges.

l) Atéïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortait, y jetta certaines herbes, & maudit l'expédition de Crassus en invoquant des Divinités infernales.

m) Potier, Président du Parlement, dont il est parlé ci-devant,

Villeroi, qui avait été Secrétaire d'État sous Henri III, & qui avait pris le parti de la Ligue pour

avoir été insulté en présence du Roi par le Duc d'Epernon.

n) Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Bastille par Bussy-le-Clerc. Jacques Clément présenta au Roi une lettre de la part de ce Magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non: c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance; & c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, & qu'on l'aurait surprise au P. P. de Harlay: autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.

o) Henri III mourut de sa blessure le 3 d'Août à deux heures du matin, à S Cloud; mais non point dans la même maison, où il avait pris avec son frère la résolution de la Saint-Barthélemi, comme l'ont écrit plusieurs Historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du temps de la Saint-Barthélemi.



LA HENRIADE,

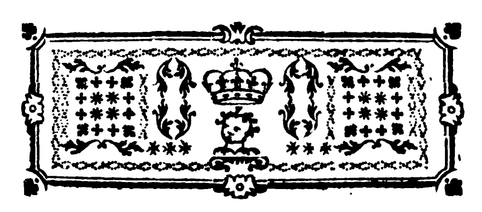
CHANT SIXIEME.

ARGUMENT

DU

CHANT SIXIEME.

APRÈS *la mort de Henri III, les États de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville ; l'Assemblée des États se sépare : ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : Description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV.*



LA HENRIADE.

CHANT SIXIEME.

C'EST un usage antique, & sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois si chers à la patrie
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie;
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un Maître, il peut changer ses loix.
Les Etats assemblés, organes de la France,
Nomment un Souverain, limitent sa puissance.
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces Etats ordonner l'assemblée a).

Et croit avoir acquis par un aſſaſſinat
Le droit d'élire un Maître, & de changer l'Etat.
Ils penſaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repouſſer Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs deſſeins;
Que ſous ce nom ſacré leurs droits ſeraient plus ſaints;
Qu'injuſtement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il ſoit, le Français veut un *Maître*.
Bientôt à ce Conſeil accourent à grand bruit
Tous ces Chefs obſtinés qu'un fol orgueil conduit,
Les Lorrains, les Nemours, des Prêtres en furie,
L'ambaſſadeur de Rome, & celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient inſulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe, toujours né des miſères publiques,
Prepare avec éclat ces États tyranniques.
Là ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs auguſtes ſucceſſeurs,
Qui près des Rois aſſis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence.
Là de nos Parlemens les ſages Députés
Ne defendirent point nos faibles libertés;
On n'y vit point des Lys l'appareil ordinaire,
Le Louvre eſt étonné de ſa pompe étrangère.
Là le Légat de Rome eſt d'un ſiége honoré,
Prés de lui pour Mayenne un dais eſt préparé.
Sous ce dais on liſait ces mots épouvantables:
» Rois qui jugez la terre, & dont les mains coupables

» Osent tout entreprendre & ne rien épargner,
» Que la mort de Valois vous apprenne à régner.
On s'assemble, & déja les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales:
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au Légat seul, & devant lui déclare
Qu'il est tems que les Lys rampent sous la Tiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument *b*) affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre
Qui venge les autels, & qui les déshonore,
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
Égorge les mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.
Celui-ci corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.
Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déja Mayenne au trône de nos Rois,
Ce rang manquait encore à sa vaste puissance;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de Roi le dangereux honneur.
Soudain Potier *b*) se leve, & demande audience
La rigide vertu faisait son éloquence.

Dans ce tems malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, & pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix; on murmure, on s'empresse (1),
On l'entoure, on l'écoute, & le tumulte cesse.
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la mer obéissante:
Tel paraissait Potier dictant ses justes loix,
Et la confusion se taisait à sa voix.
» Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême:
» Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
» Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
» Et je le choisirais, si je pouvais choisir.
» Mais nous avons nos loix, & ce Héros insigne,
» S'il prétend à l'empire, en est dès-lors indigne.
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain,
Avec tout l'appareil qui suit un Souverain.
Potier le voit entrer, sans changer de visage:
» Oui, Prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
» Je vous estime assez pour oser contre vous,
» Vous adresser ma voix pour la France & pour nous.
» En vain nous prétendons le droit d'élire un Maître.
» La France a des Bourbons, & Dieu vous a fait naître

» Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
» Pour ſoutenir leur trône, & non pour l'uſurper.
» Guiſe du ſein des morts n'a plus rien à prétendre;
» Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre;
» S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
» Changez avec l'État que le Ciel a changé:
» Périſſe avec Valois votre juſte colère;
» Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère.
» Le Ciel, ce juſte Ciel, qui vous chérit tous deux,
» Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.
» Mais j'entends le murmure, & la clameur publique;
» J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique;
» Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
» Qui le fer à la main... Malheureux, arrêtez:
» Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
» Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage?
» Le fils de Saint Louis, parjure à ſes ſermens,
» Vient-il de nos autels briſer les fondemens?
» Aux pieds de ces autels il demande à s'inſtruire;
» Il aime, il ſuit les loix dont vous bravez l'empire.
» Il fait dans toute ſecte honorer les vertus,
» Reſpecter votre culte, & même vos abus.
» Il laiſſe au Dieu vivant, qui voit ce que nous ſommes,
„ Le ſoin que vous prenez de condamner les hommes,
„ Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner;
„ Et plus Chrétien que vous, il vient vous pardonner.
„ Tout eſt libre avec lui; lui ſeul ne peut-il l'être?
„ Quel droit vous a rendu Juges de votre Maître?

„ Infidèles Paſteurs, indignes Citoyens,
„ Que vous reſſemblez mal à ces premiers Chrétiens,
„ Qui bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
„ Marchaient ſans mourmurer ſous un Maître idolâtre,
„ Expiraient ſans ſe plaindre, & ſur les échaffauds,
„ Sanglans, percés de coups, béniſſaient leurs bourreaux!
„ Eux ſeuls étaient Chrétiens, je n'en connais point d'autres:
„ Ils mouraient pour leurs Rois, vous maſſacrez les vôtres.
„ Et Dieu, que vous peignez implacable & jaloux,
„ S'il aime à ſe venger, barbares, c'eſt de vous.

A ce hardi diſcours aucun n'oſait répondre;
Par des traits trop puiſſants ils ſe ſentaient confondre:
Ils repouſſaient en vain de leur cœur irrité
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit & la crainte agitaient leurs penſées,
Quand ſoudain mille voix juſqu'au Ciel élancées,
Font par-tout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, Citoyens, ou nous ſommes perdus.

Les nuages épais que formait la pouſſière,
Du Soleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents & ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui laſſe du repos, & de ſang affamée,

Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, & marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires;
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans:
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure & des tems & du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des Etats conſternés le Conſeil ſe ſépare:
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendards:
Il inſulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, & tout pour la défenſe.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâti la fureur & la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.
Ces fauxbourgs aujourd'hui ſi pompeux & ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où nos palais dorés ſe perdent dans les nues,

Étaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, & la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts,
Des mains des assiégeans, & du haut des remparts.
Ces remparts menaçans, leurs tours, & leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus & renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les Cieux.
On entendait gronder ces *d*) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, & la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encore & plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,

On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont-là les dangers où Bourbon va s'offrir :
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courrir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la Gloire à leurs yeux vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, & marchent sans effroi.
Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, & non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte & de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur.
D'un œil ferme & stoïque il regarde la guerre (a)
Comme un fléau du Ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en Philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son Maître, & le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible :
C'est-là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts :
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité sur la brêche ils s'elancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, & monte le premier.
Il monte ; il a déja, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses Lys les enseignes flottantes.

Les Ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi ;
Ils ſemblaient reſpecter leur vainqueur & leur Roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'inſtant les ranime ;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat à ſon gré ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
  Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces brillans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains la Victoire incertaine
Tient encor près des Lys l'étendard de Lorraine.
Les aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, & cent fois terraſſés ;
Pareils à l'Océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, & qui fuit ſes rivages.
  Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal.
Chacun d'eux, au milieu du ſang & du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,

Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.
Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos Rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, & de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, & dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs ayeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égal
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-Dieu
Leurs amis tout sanglants sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensembl
Ange, qui conduisiez leur fureur & leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats,
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des Cieux la balance éternelle?
Long-temps Bourbon, Mayenne, Essex, & son rival
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus,
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent du haut dés Pyrénées,
Menacer des Vallons les Nymphes consternées;

Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque temps son choc impétueux?
Mais bientôt renversant sa barrière impuissance,
Il porte au loin le bruit, la mort, & l'épouvante;
Déracine en passant ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, & qui touchaient les Cieux:
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyants dans les campagnes.
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumants qu'il avait emportés:
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris, suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglants se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, & sa valeur l'emporte;
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez & le fer & les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue:

Son corps majestueux, maître des éléments,
Descendait vers Bourbon sur les aîles des ven
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient sur son front des beautés immortell
Ses yeux semblaient remplis de tendresse & d'h
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois tes ayeux l'immortel heritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Egorger tes sujets, & régner sur des morts :
Arrête .... A ces accents plus forts que le to
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage : Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœ
Semblable à l'Océan qui s'appaise & qui gron
O fatal habitant de l'invisible monde ! (3)
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horr
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
Je suis cet heureux Roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton pè
Ce Louis qui jadis combattit comme toi ;
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi ;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire & qui t'a
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-mê
Dans Paris, ô mon fils, tu rentreras vainqu
Pour prix de ta clémence, & non de ta valeur
C'est Dieu qui t'en instruit, & c'est Dieu qui
Le Héros à ces mots verse des pleurs de joie.

La paix a dans ſon cœur étouffé ſon courroux:
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée
Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers & Français, Chefs, Citoyens, Soldats,
Font pleuvoir ſur le Roi le fer & le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triſte & tranquile:
Français, s'écria-t il, & toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible & ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi?
Alors, ainſi que l'aſtre, auteur de la lumière,
Après avoir rempli ſa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et plus grand à nos yeux parait fuir loin de nous;
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,
Le cœur plein du ſaint Roi, plein du Dieu qui l'inſpire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois
Au pied d'un chêne aſſis dicta ſes juſtes loix.
Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable!
Vincennes, ô) tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,

Qu'une priſon d'Etat, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces Miniſtres, ces Grands, qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la Cour au milieu des tempêtes,
Oppreſſeurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, & tantôt ſon amour.
Bientôt de l'Occident où ſe forment les ombres,
La nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres,
Et cacher aux mortels en ce ſanglant ſéjour,
Ces morts & ces combats qu'avait vu l'œil du jour.



VARIANTES

RECUEILLIES

PAR M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT SIXIEME.

(1) On ne trouve pas ces vers dans les premières éditions.

(2) Il y avait dans les dernières éditions :

D'un œil ferme & stoïque il ne voit dans la guerre
Qu'un châtiment affreux des crimes de la Terre ;
Et son rare courage au milieu des combats,
Sait affronter la mort & ne la donner pas.

L'Auteur a préféré l'autre leçon : la rime est moins riche, mais le sens est plus fort ; & en ce cas, il n'y a pas à balancer. A l'égard des deux derniers vers, il est difficile de décider quelle leçon l'on doit préférer.

(3) Il y a dans l'édition de 1727.

O fatal habitant de l'invisible monde !
Répond-il, quel dessein te transporte en ces lieux ?
Sors-tu du noir abîme, ou descends-tu des Cieux ?
Faut-il que je t'encense, ou bien que je t'abhorre ?

NOTES

DE

L'ÉDITEUR.

a) COMME on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du dessein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III, les Etats de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

b) L'INQUISITION, que les Ducs de Guise voulurent établir en France.

c) Potier de Blanc-Ménil, Président du Parlement, dont il est question dans le quatrième & le cinquième chant.

Il demanda publiquement au Duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. (Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il; mais je ne puis vous regarder comme mon Maître.)

d) C'est dans les guerres de Flandres, sous Philippe II, qu'un Ingénieur Italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dûs aux Italiens.

e) On sait combien d'illustres prisonniers d'Etat les

Cardinaux de Richelieu & Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à la Henriade, le Secrétaire d'Etat *le Blanc* était prisonnier dans ce château, & il y fit ensuite enfermer ses ennemis.



LA HENRIADE,

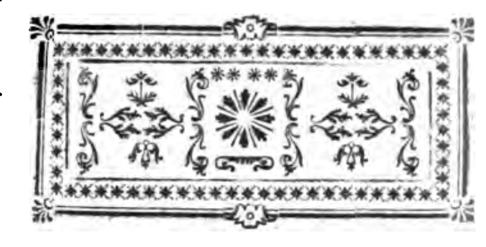
CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT

DU

CHANT SEPTIEME.

SAINT LOUIS transporte Henri IV en esprit au Ciel & aux Enfers, & lui fait voir, dans le Palais des Destins, sa Postérité, & les Grands Hommes que la France doit produire.



LA

HENRIADE.

CHANT SEPTIEME.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie (1),
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux Sommeil, & l'autre est l'Espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force & sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;

L'autre anime nos cœurs, enflamme nos deſirs,
Et même en nous trompant donne de vrais plaiſirs :
Mais aux mortels chéris à qui le Ciel l'envoie,
Elle n'inſpire point une infidèle joie ;
Elle apporte de Dieu la promeſſe & l'appui ;
Elle eſt inébranlable, & pure comme lui.
Louis près de Henri tous les deux les appelle ;
Approchez vers mon fils, venez, couple fidele.
Le Sommeil l'entendit de ſes antres ſecrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les Vents à ſon aſpect s'arrêtent en ſilence ;
Les Songes fortunés, enfants de l'Eſpérance,
Voltigent vers le Prince, & couvrent ce Héros
D'olive & de lauriers mêlés à leurs pavots.
Louis en ce moment prenant ſon diadême,
Sur le front du vainqueur il le poſa lui-même :
Règne, dit-il, triomphe, & ſois en tout mon fils ;
Tout l'eſpoir de ma race en toi ſeul eſt remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te ſuffire ;
Des préſents de Louis le moindre eſt ſon Empire.
C'eſt peu d'être un Héros, un Conquérant, un Roi,
Si le Ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi,
Tous ces honneurs mondains ne ſont qu'un bien ſtérile,
Des humaines vertus récompenſe fragile,
Un dangereux éclat qui paſſe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable Empire,
Pour te récompenſer, bien moins que pour t'inſtruire.

Viens, obéis, ſuis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au ſein de Dieu même, & remplis tes deſtins.
L'un & l'autre à ces mots dans un char de lumière,
Des Cieux en un moment traverſent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre & les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, & diviſer les airs,
Et telle s'éleva cette nue embraſée,
Qui dérobant aux yeux le maitre d'Eliſée,
Dans un céleſte char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné (2).
Dans le centre éclatant de ces orbes immenſes,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche & leurs diſtances,
Luit cet aſtre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de ſoi ſur ſon axe enflammé.
De lui partent ſans fin des torrents de lumière;
Il donne en ſe montrant la vie à la matière,
Et diſpenſe les jours, les ſaiſons & les ans,
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces aſtres aſſervis à la loi qui les preſſe,
S'attirent dans leur courſe a), & s'évitent ſans ceſſe,
Et ſervant l'un à l'autre & de régle & d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leurs cours, & loin dans cet eſpace,
Où la matière nage, & que Dieu ſeul embraſſe,
Sont des Soleils ſans nombre, & des mondes ſans fin.
Dans cet abîme immenſe il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces Cieux, le Dieu des Cieux réſide.
C'eſt-là que le Héros ſuit ſon céleſte guide;

C'est-là que sont formés tous ces esprits divers,
Qui remplissent les corps, & peuplent l'univers.
Là sont aprés la mort nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.
Un Juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son soufle a créés.
C'est cet Etre infini qu'on sert & qu'on ignore :
Sous des noms differents le monde entier l'adore :
Du haut de l'Empyrée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.
La Mort auprés de lui, fille affreuse du Temps,
De ce triste Univers conduit les habitants.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Bracmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre *b*) encore aveugles sectateurs;
Les pâles habitants de ces froides contrées,
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'Erreur invincible innombrables sujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son Prophète:
Le Bonze avec des yeux sombres & pénitents,
Y vient vanter en vain ses vœux & ses tourments (3).
Eclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.

Dieu qui voit à la fois, entend & connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le Trône invisible,
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
" Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,
" Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
" Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
" Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
" Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste Maître,
" Sur la Loi des Chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître ?
" Non, Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous.
" Par-tout il nous instruit, par-tout il parle à nous;
" Il grave en tous les cœurs la Loi de la nature,
" Seule à jamais la même, & seule toujours pure.
" Sur cette Loi, sans doute, il juge les Payens;
" Et si leur cœur fut juste, ils ont été Chrétiens".
Tandis que du Héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrette vue,
Au pied du Trône même une voix s'entendit;
Le Ciel s'en ébranla, l'Univers en frémit;
Ses accents ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la Terre.
Le chœur des immortels se tut pour l'écouter;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre;
Dieu t'a fait pour l'aimer & non pour le comprendre.

Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur ;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux quand son Soleil t'éclaire.
Henri dans ce moment d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique Chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces Soleils brillants,
Chef-d'œuvres du Très-Haut, comme lui bienfaisants
Sur cette terre horrible & des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La Mort, l'affreuse mort, & la Confusion,
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrents de fumée ! & quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme,
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi ; les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des Enfers c). (4)
Là git la sombre Envie, à l'œil timide & louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle apperçoit Henri, se détourne & soupire.
Auprès d elle est l'Orgueil, qui se plaît & s'admire ;

La Faibleſſe au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui céde au crime, & détruit les vertus.
L'Ambition ſanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'eſclaves entourée;
La tendre Hypocriſie aux yeux pleins de douceur,
(Le Ciel eſt dans ſes yeux, l'Enfer eſt dans ſon cœur;)
Le faux Zèle étalant ſes barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces Tyrans effrénés,
A l'aſpect de Henri paraiſſent conſternés;
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de ſon ame à la vertu nourrie:
Quel mortel, diſaient-ils, par ce Juſte conduit,
Vient nous perſécuter dans l'éternelle nuit?
Le Héros au milieu de ces Eſprits immondes,
S'avançait à pas lents ſous ces voûtes profondes.
Louis guidait ſes pas: Ciel! qu'eſt ce que je voi!
L'aſſaſſin de Valois! Ce monſtre devant moi!
Mon père: il tient encor ce couteau parricide,
Dont le Conſeil des Seize arma ſa main perfide:
Tandis que dans Paris tous ces prêtres cruels
Oſent de ſon portrait ſouiller les ſaints Autels;
Que la Ligue l'invoque, & que Rome le loue *d*),
Ici dans les tourments l'Enfer les déſavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus ſévères loix
Pourſuivent en ces lieux les Princes & les Rois.
Regardez ces Tyrans, adorés dans leur vie:
Plus ils étaient puiſſants, plus Dieu les humilie.

Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, & ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercénaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouïs cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces Conquérants,
Héros aux yeux du peuple, au yeux de Dieu Tyrans ;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéants,
Sur un Trône avili fantômes impuissants.
Henri voit près des Rois leurs insolents Ministres :
Il remarque sur-tout ces Conseillers sinistres,
Qui des mœurs & des loix avares corrupteurs,
De Thémis & de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles & tendres cœurs, (5)
Qui livrés aux plaisirs, & couchés sur les fleurs,
Sans fiel & sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisants, vous, amis des vertus ;
Qui par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?

Le généreux Henri ne put cacher ſes pleurs.
Ah ! s'il eſt vrai, dit-il, qu'en ce ſéjour d'horreurs,
La race des humains ſoit en foule engloutie,
Si les jours paſſagers d'une ſi triſte vie
D'un éternel tourment ſont ſuivis ſans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux s'ils expiraient dans le ſein de leur mère,
Ou ſi ce Dieu du moins, ce grand Dieu ſi ſévère,
A l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui déſobéir !
Ne crois point, dit Louis, que ces triſtes victimes
Souffrent des châtiments qui ſurpaſſent leurs crimes,
Ni que ce juſte Dieu, créateur des humains,
Se plaiſe à déchirer l'ouvrage de ſes mains :
Non, s'il eſt infini, c'eſt dans ſes récompenſes :
Prodigue de ſes dons, il borne ſes vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des Tyrans ;
Mais ici c'eſt un père, il punit ſes enfants ;
Il adoucit les traits de ſa main vengereſſe ;
Il ne ſait point punir des moments de faibleſſe,
Des plaiſirs paſſagers, pleins de trouble & d'ennui ;
Par des tourments affreux, éternels comme lui c).
Il dit, & dans l'inſtant l'un & l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'Innocence.
Ce n'eſt plus des Enfers l'affreuſe obſcurité,
C'eſt du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, & ſoudain à leur vue
Sent couler dans ſon ame une joie inconnue ;

Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs,
La volupté tranquile y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire:
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint & sacré,
Ce pur enfant des Cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;
Ils desirent sans cesse, & sans cesse ils jouissent,
Et goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges;
Là sont les vrais Héros, là vivent les vrais Sages;
Là, sur un trône d'or, Charlemagne & Clovis
Veillent du haut des Cieux sur l'Empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis (f) douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre, & leur donne des loix.
Ce Roi, qu'à nos ayeux donna le Ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la Justice,
Il pardonna souvent, il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise (g) est à ses pieds, ce Ministre fidèle,
Qui seul aima la France; & fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son Maître, & qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine & de sang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le Roi couvert de gloire:

De

De ses aimables loix chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis.
Plus loin sont ces gueriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, & non pas leur furie,
La Trimoille *b*), Cliffon, Montmorency, de Foix,
Guesclin *i*), le destructeur & le vengeur des Rois,
Le vertueux Bayard *k*); & vous, brave Amazone *l*),
La honte des Anglais, & le soutien du Trône. (6)
Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les Cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux :
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère ;
Mais enfants de l'Eglise ils ont chéri leur mère :
Leur cœur simple & docile aimait la vérité :
Leur culte étoit le mien; pourquoi l'as-tu quitté ?
Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des Destins devant lui se présente ;
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le Temps, d'une aîle prompte, & d'un vol insensible,
Fuit, & revient sans cesse à ce palais terrible :
Et de-là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens & les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos desirs,
Et nos chagrins cruels & nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière :

O toi, moins puiſſant qu'eux, moins vaſte en tes deſſein
Toi dans le ſecond rang le premier des humains,
Colbert, c'eſt ſur ſes pas que l'heureuſe abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, n)
En le rendant heureux tu ſauras t'en venger;
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blaſphême.
Ciel! quel pompeux amas d'eſclaves à genoux
Eſt aux pieds de ce Roi o) qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels reſpects! jamais Roi, dans la France
N'accoutuma ſon peuple à tant d'obéiſſance.
Je le vois, comme vous, par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes;
De vingt Peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie & plus grand dans ſa mort.
Siécle heureux de Louis, ſiécle que la Nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amènes les Beaux-Arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards;
Les Muſes à jamais y fixent leur empire;
La toile eſt animée & le marbre reſpire.
Quels Sages, p) raſſemblés dans ces auguſtes lieux
Meſurent l'Univers & liſent dans les Cieux,
Et dans la nuit obſcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la Nature entière?

L'Erreur préſomptueuſe à leur aſpect s'enfuit,
Et vers la Vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du Ciel, toi, puiſſante Harmonie,
Art charmant, qui polis la Grèce & l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille & du cœur.
Français, vous ſavez vaincre & chanter vos conquêtes :
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un Peuple de Héros va naitre en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé *q*) paraitre,
Tour-à-tour la terreur & l'appui de ſon Maitre ;
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, & du moins ſon égal.
Catinat *r*) réunit, par un rare aſſemblage,
Les talens du Guerrier & les vertus du Sage.
Vauban *s*) ſur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la Cour, invincible à la guerre,
Luxembourg *t*) fait trembler l'Empire & l'Angleterre.
Regardez dans Denain l'audacieux Villars *u*),
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars :
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugène.
Quel eſt ce jeune Prince *x*) en qui la majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le Trône.
Ciel ! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne !

La Mort autour de lui vole sans s'arrêter ;
Il tombe aux pieds du Trône, étant prêt d'y monter.
O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
Les Cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son règne eût été trop heureuse ;
Il eût entretenu l'abondance & la paix ;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits ;
Il eût aimé son Peuple. O jours remplis d'allarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux & la femme, & la mère & le fils !
Un faible rejetton (7) sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans les racines.
Les enfans de Louis, descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un Monarque au berceau,
De l'Etat ébranlé douce & frêle esperance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance, (8)
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout Souverain qu'il est, instruis-le à se connaître :
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est Maître :
Qu'aimé de ses Sujets, ils soient chers à ses yeux :
Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière ;

Que les Arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'Océan te demande en ſes grottes profondes,
Où ſont tes pavillons qui flottaient ſur ſes ondes?
Du Nil & de l'Euxin, de l'Inde & de ſes ports,
Le Commerce t'appelle & t'ouvre ſes tréſors.
Maintiens l'ordre & la paix, ſans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois, c'eſt aſſez pour ta gloire;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune Roi s'avance avec ſplendeur
z) Un Hèros que de loin pourſuit la calomnie,
Facile & non pas faible, ardent, plein de génie;
Trop ami de plaiſirs, & trop des nouveautés,
Remuant l'Univers du ſein des voluptés;
Par des reſſorts nouveaux, ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée & tranquile.
Les Arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans:
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un Chef, d'un Soldat, d'un Citoyen, d'un Maitre(9):
Il n'eſt pas Roi, mon fils; mais il enſeigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendart de la France apparut dans les airs:
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains briſait la tête altière.
O mon père, quel eſt ce ſpectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, & tout à ſon tombeau.
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée;
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.

L'Efpagne à nos genoux vient demander des Rois:
C'eft un de nos neveux qui leur donne des loix :
Philippe.... A cet objet Henri demeure en proie
A la douce furprife, aux tranfports de fa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement ;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du fein de Paris, Madrid reçoit un Maître :
Cet honneur à tous deux eft dangereux peut-être.
O Rois nés de mon fang ! ô Philippe ! ô mes fils !
France, Efpagne ; à jamais puiffiez-vous être unis !
Jufqu'à quand voulez-vous, malheureux Politiques (aa),
Allumer les flambeaux des difcordes publiques ?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un affemblage vain de mille objets confus :
Du Temple des Deftins les portes fe fermèrent,
Et les voûtes des Cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'Aurore cependant au vifage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le Palais du Soleil :
La nuit en d'autres lieux portait fes voiles fombres :
Les Songes voltigeans fuyaient avec les ombres.
Le Prince, en s'éveillant, fent au fond de fon cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur :
Ses regards infpiraient le refpect & la crainte :
Dieu rempliffait fon front de fa Majefté fainte.
Ainfi, quand le vengeur des Peuples d'Ifraël
Eut fur le Mont Sina confulté l'Eternel,
Les Hébreux, à fes pieds couchés dans la pouffière,
Ne purent de fes yeux foutenir la lumiere.

VARIANTES

RECUEILLIES PAR M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT SEPTIÈME.

(1) TOUT le commencement de ce Chant est entièrement différent dans l'édition de 1723. Le voici :

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs ;
Un silence profond régnait dans l'Univers.
Henri prêt d'affronter de nouvelles allarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes.
Un Héros descendu de la voûte des Cieux,
Ministre de Dieu même, apparut à ses yeux :
C'était ce saint Guerrier qui, loin du bord Celtique,
Alla vaincre & mourir sur les sables d'Afrique ;
Le généreux Louis, le pere des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons.
Sur sa tête éclatait un brillant diadême ;
Au front du nouveau Prince, il le posa lui-même :
Recevez-le ; dit-il, de la main de Louis.
Acceptez-moi pour pere, & devenez mon fils.
La Vertu qui toujours vous guida sur ma trace,
Du temps qui nous sépare a rapproché l'espace ;
Je reconnais mon sang, que Dieu vous a transmis ;
Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.

Mais ce Sceptre, mon fils, ne doit point vous suffire ;
Possédez ma sagesse, ainsi que mon Empire.
C'est peu qu'un vain éclat qui passe & qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, & que la mort détruit ;
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile.
D'un bien plus précieux osez être jaloux :
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
Comme sous son appui, marcher à sa lumière ?
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfans !
Que vous éprouverez de faiblesses honteuses !
Et que vous marcherez dans des routes trompeuses !
Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les destins.
Henri crut, à ces mots, dans un char de lumière,
Des Cieux en un moment pénétrer la carrière ;
Comme on voit dans la nuit la foudre & les éclairs
Courir d'un pole à l'autre & diviser les airs.

(2) On trouve immédiatement après dans l'édition de Londres de 1727 :

Parmi ces tourbillons que d'une main féconde
Disposa l'Eternel au premier jour du monde,
Est un globe élevé dans le faîte des Cieux,
Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux ;
C'est-là que le Très-Haut forme à sa ressemblance
Ces esprits immortels, enfans de son essence,
Qui soudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps & peuplent l'Univers.

Là sont, après la mort, nos ames replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées ;
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein,
D'une course rapide elles volent soudain.
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus tomber du haut des chênes,
Lorsque les Aquilons, messagers des hyvers,
Ramenent la froidure & sifflent dans les airs ;
Ainsi la Mort entraîne en ces lieux redoutables
Des Mortels passagers les troupes innombrables.

(3) Il y a dans l'édition de 1727, après ces vers :

Leurs tourmens & leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme sans châtiment restent sans récompense ;
Dieu ne les punit point d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux.
Il ne les juge point, tel qu'un injuste Maître,
Sur les Chrétiennes Loix qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zèle emporté de leurs saintes fureurs,
Mais sur la simple Loi qui parle à tous les cœurs.
La Nature ici-bas, sa fille & notre mère,
Nous instruit en son nom, nous guide, nous éclaire ;
De l'instinct des vertus elle aime à nous remplir,
Et dans nos premiers ans nous enseigne à rougir ;
Mais pure en notre enfance, & par l'âge altérée,
Elle pleure ses fils dont elle est ignorée :
Elle pleure, & ses cris que nous n'entendons pas,
S'élèvent contre nous dans la nuit du trépas.

Mais ce qui se trouve dans les éditions suiv
dans celle-ci, est fort supérieur à tous ce mor

(4) Au lieu de ce vers & des onze vers suivans, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723.

D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage
Le Désespoir, la Mort, la Fureur, le Carnage,
Et ces Vices affreux suivis par les Douleurs,
Formés dans les Enfers ou plutôt dans nos cœurs;
L'Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
Qui d'abord en rampant se cache & s'humilie;
Puis tout-à-coup levant un homicide bras,
Fait siffler ses serpens & porte le trépas:
L'Avarice au teint pâle, & la Haine & l'Envie,
Le Mensonge, & sur-tout sa sœur l'Hypocrisie,
Qui, les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distile en soupirant sa rage & son venin.
Le faux Zèle éclatant, &c.

Et, s'il m'est permis de le dire, je trouve dans ces derniers vers plus de force que dans ceux que l'Auteur a mis en leur place, soit dans les éditions de Londres, soit dans celles de 1737 & 1740.

N. B. Il n'y a qu'à comparer, on verra si M. Lenglet ne se trompe pas.

(5) *Etes-vous en ces lieux*, &c.

Au lieu de ce vers & des sept qui le suivent, en voici huit autres qu'on lit dans l'édition de 1723.

Le Sujet révolté, le lâche Adulateur,
Le Juge corrompu, l'infâme Délateur,
Ceux-mêmes qui, nourris au sein de la mollesse,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse;

Ceux qui, livrés sans crainte à des penchans flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs;
Tous enfin, de la Mort éternelles victimes,
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes.
Le généreux Henri, &c.

Et dans celle de 1737, voici comme ces derniers vers sont tournés:

Il est, il est aussi, dans ce lieu de douleurs,
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,
Des foules de Mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse, &c.

On voit par tous ces différens changemens avec quelle extrême attention, & avec quelle sévérité l'Auteur a revu son ouvrage; c'est ainsi que doit en user quiconque travaille pour la postérité.

(6) L'édition de 1723 met ici une longue suite de vers, que l'Auteur a supprimés dans les autres éditions; les voici donc:

Antoine de Navarre, avec des yeux surpris,
Voit Henri qui s'avance, & reconnait son fils:
Le Héros attendri tombe aux pieds de son père;
Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère,
Trois fois son père échappe à ses embrassemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée,
Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
Et ses premiers travaux, & ses derniers exploits.
Tous les Héros en foule accouraient à sa voix:

Les Martels, les Pepins l'écoutaient en silence,
Et respectaient en lui la gloire de la France.
Enfin le saint Guerrier poursuivant ses desseins:
Suivez mes pas, dit-il, au Temple des Destins;
Avançons, il est temps de vous faire connaître
Les Rois & les Héros qui de vous doivent naître.
De ce Temple déjà vous voyez les remparts,
Et ses portes d'airain, &c.

(7) Il y avait dans les précédentes éditions:

Ce Héros dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus & des arts,

(8) Au lieu de ce vers & des dix-huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723:

De l'Empire Français douce & frêle espérance.
O vous qui gouvernez les jours de son enfance,
Vous, Villeroi, Fleury, conservez, sous nos yeux,
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux;
Conduisez par la main son enfance docile;
Le sentier des vertus à cet âge est facile:
Age heureux où son cœur, exempt de passion,
N'a point du vice encor reçu l'impression;
Où d'une Cour trompeuse, ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire;
Age heureux où lui-même, ignorant son pouvoir,
Vit tranquile & soumis aux règles du devoir.
Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître,
Qu'il songe qu'il est homme, en voyant qu'il est Maître;
Qu'attentif aux besoins des Peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux;
Qu'il aime à pardonner; qu'il donne avec prudence
Aux services rendus leur juste récompense;

Qu'il ne permette pas qu'un Ministre insolent
Change son règne aimable en un joug accablant ;
Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue ;
Que de l'amitié même il chérisse les loix,
Bien pur, présent du Ciel, & peu connu des Rois ;
Et que, digne en effet de la grandeur suprême,
Il imite, s'il peut, Henri IV & moi-même.

A l'exception de ce dernier vers, tout ce que l'Auteur a retranché ici n'est pas moins bien que ce qu'il a mis en sa place.

(9) Il y a dans l'édition de 1727 :

Malheureux toutefois dans le cours de sa vie,
D'avoir reçu du Ciel un trop vaste génie.

C'était-là une vérité dure.



NOTES

DE

L'ÉDITEUR.

a) Que l'on admette, ou non, l'attraction de M. Newton, toujours demeure-t-il certain que les globes célestes s'approchant & s'éloignant tour-à-tour, paraissent s'attirer & s'éviter.

b) En Perse les Guèbres ont une Religion à part, qu'ils prétendent être la Religion fondée par Zoroastre, & qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au Soleil, comme à une image du Créateur.

c) Les Théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi, que l'Enfer fût au centre de la Terre, ainsi qu'il était dans la Théologie Païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le Soleil : on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cét usage.

d) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre de Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels avec l'Eucharistie. Le Cardinal de Retz rapporte que, le jour des Barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hausse-col, sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLEMENT.

e) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles & le Purgatoire. Les Anciens eux-mêmes en admettaient un, & on le trouve expressément dans Virgile.

f) LOUIS XII est le seul Roi qui ait eu le surnom de Père du peuple.

g) Sur ces entrefaites mourut GEORGE D'AMBOISE, qui fut justement aimé de la France & de son Maître parce qu'il les aimait tous deux également. (MEZERAY, *grande histoire.*)

h) Parmi plusieurs grands hommes de ce nom, on a eu ici en vue GUY DE LA TRIMOILLE, surnommé LE VAILLANT, qui portait l'oriflamme & qui refusa l'épée de Connétable sous Charles VI.

CLISSON, (le Connétable de) sous Charles VI.

MONTMORENCY. Il faudroit un volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette Maison.

GASTON DE FOIX, Duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

i) GUESCLIN, (le Connetable du). Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le Trône de Pierre le Cruel, & fut Connétable de France & de Castille.

k) BAYARD, (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur & sans reproche.) Il arma François I Chevalier à la bataille de Marignan ; il fut tué en 1523 à la retraite de Rebec en Italie.

l) JEANNE D'ARC, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans), servante d'hôtellerie, née au village de Domremy sur Meuse, qui, se trouvant une force de corps, & une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le Comte de Dunois pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiegne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un Tribunal ecclésiastique, également ignorant & barbare, & brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

m) Le Cardinal Mazarin fut obligé de sortir du Royaume en 1651, malgré la Reine Régente qu'il

gouvernait ; mais le Cardinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, & même malgré le Roi qui était dégoûté de lui.

n) Le peuple, ce monstre féroce & aveugle, détestait le grand Colbert ; au point qu'il voulut déterrer son corps : mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère & respectable.

o) LOUIS XIV.

p) L'ACADEMIE DES SCIENCES, dont les Mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

q) LOUIS DE BOURBON, appellé communément le grand Condé ; & HENRI, Vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands Capitaines de leur temps ; tous deux ont remporté de grandes victoires, & acquis de la gloire, même dans leurs défaites. Le génie du Prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, & celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au-moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Étampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes ; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand homme.

r) Le Maréchal de CATINAT né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde & de la Marsaille, & obéit ensuite sans murmurer au Maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en Philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué son bien, & n'ayant jamais démenti un moment son caractere de modération.

s) Le Maréchal de VAUBAN, né en 1633, le plus grand Ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, 300 places anciennes, &

a bâti 33. Il a conduit 53 siéges, & s'est trouvé 140 actions. Il a laissé 12 volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'État, dont aucun n'a encore été exécuté. Il étoit de l'Académie des Sciences, & lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les Mathématiques à l'avantage de sa Patrie.

t) FRANÇOIS-HENRI DE MONTMORENCY, qui prit le nom de Luxembourg, Maréchal de France, & Duc & Pair, gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de MONSIEUR, frère de Louis XIV; remporta en Chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nervinde, & conquit des Provinces au Roi. Il fut mis à la Bastille, & reçut mille dégoûts des Ministres.

u) On s'était proposé de ne parler dans ce Poëme d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du Maréchal Duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Frédelingue, & celle du premier Hochstet. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrein où se posta, depuis, le Duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres Généraux cette grande victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis, le Marèchal de Villars, ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, & qui ne fut perdue que quand le Maréchal eut été blessé.

Enfin en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, & qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le Maréchal de Villars battit le Prince Eugène à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchienne*, fit lever le siége de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, &c. à discrétion, & fit ensuite la paix à Radstad au nom du

Roi, avec le même Prince Eugène, Plénipotentiaire de l'Empereur.

x) Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

y) Ce Poème fut composé dans l'enfance de Louis XV.

z) Vrai portrait de Philippe, Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

a.1) Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France & la branche d'Espagne semblaient désunies.



LA HENRIADE,

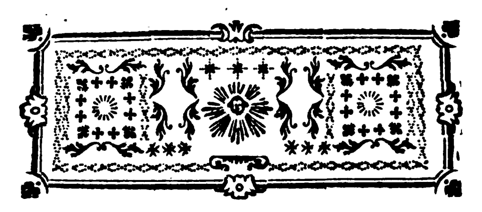
CHANT HUITIEME.

ARGUMENT

DU

CHANT HUITIEME.

Le Comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne & des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait & d'Egmont tué. Valeur & clémence de Henri *le Grand.*



LA

HENRIADE.

CHANT HUITIEME.

DES Etats dans Paris la confuse Assemblée (1)
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri, les Ligueurs, pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir & le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce (a) Lieutenant sans Chef, ce Roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre & de mourir pour lui.

Plein d'un nouvel efpoir, au Con
Tous ces Chefs orgueilleux, veng
Les Lorrains *b*), les Nemours, la
Et l'inconftant Joyeufe *c*), & Sain
Ils viennent : la fierté, la vengean
Le défefpoir, l'orgueil, font peints
Quelques-uns en tremblant femblai
Affaiblis par leur fang verfé dans les
Mais ces mêmes combats, leur fan
Les excitaient encore à venger leur
Tous auprès de Mayenne ils viennen
Tous, le fer dans les mains, jurent
Telle au haut de l'Olympe, aux char
Des enfants de la Terre on peint la t
Entaffant des rochers, & menaçant l
Ivre du fol efpoir de détrôner les Di

La Difcorde à l'inftant, entr'ouvra
Sur un char lumineux fe préfente à le
Courage, leur dit-elle, on vient vous
C'eft maintenant, Français, qu'il faut v
D'Aumale le premier fe leve à ces par
Il court, il voit de loin les lances Efpa
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce fecours
Demandé fi long-temps, & différé touj
Amis, enfin l'Autriche a fecouru la Fran
Il dit : Mayenne alors vers les portes s'av
Le fecours paraiffait vers ces lieux révérés
Qu'aux tombes de nos Rois la Mort a co

[illegible]

Plein d'un nouvel espoir, au Conseil il appelle
Tous ces Chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle
Les Lorrains *b*), les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse *c*), & Saint-Paul, & Brissac.
Ils viennent : la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas
Affaiblis par leur sang versé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur sang, & leurs blessures
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous auprès de Mayenne ils viennent se ranger :
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfants de la Terre on peint la troupe impie,
Entassant des rochers, & menaçant les Cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les Dieux.

La Discorde à l'instant, entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous secourir;
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale le premier se leve à ces paroles;
Il court, il voit de loin les lances Espagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours,
Demandé si long-temps, & différé toujours :
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France.
Il dit : Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés
Qu'aux tombes de nos Rois la Mort a consacrés.

Ce

Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du Soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie;
Ils bénissent le Chef que Madrid leur envoie;
C'était le jeune Egmont *d*) ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné:
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie;
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut, sur l'échaffaud, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
Le fils, courtisan lâche, & guerrier téméraire,
Baisa long-temps la main qui fit périr son père,
Servit par politique aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelle, & secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au secours de Mayenne.
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du Roi
Rapporter à son tour le carnage & l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand Roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat,
Où semblaient attachés les destins de l'Etat! (2)
Près des bords de *e*) l'Iton & des rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature: (3)
La guerre avait long-temps respecté les trésors
Dont Flore & les Zéphyrs embellissaient ces bords.

Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les Bergers de ces lieux coulaient des jours tranquiles :
Protégés par le Ciel & par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des allarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours & des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux ;
La désolation par-tout marche avant eux,
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmèrent ;
Les Bergers pleins d'effroi dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.
Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes :
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les moments lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un coursier fougueux, plus léger que les vents,
Qui fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, & respire la guerre.
On voyait prés de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire & ceints de ses lauriers.
D'Aumont *f*), qui sous cinq Rois avait porté les armes ;
Biron *g*), dont le seul nom répandait les allarmes,
Et son fils *h*), jeune encore, ardent, impétueux ;
Qui depuis.... mais alors il était vertueux.

Sully *i*), Nangis, Crillon, ces ennemis du crime ;
Que la Ligue déteste, & que la Ligue estime :
Turenne *k*), qui, depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance & le nom ;
Puissance malheureuse & trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée. (4)
Essex avec éclat parait au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mélant sa tète altière,
Parait s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillants
Qu'étalaient à l'envi l'or & les diamants,
Dons chers & précieux, dont sa fière Maitresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois,
L'amour de votre Reine, & le soutien des Rois.
Plus loin sont la Trimoille *l*), & Clermont & Feuquières
Le malheureux de Nesle, & l'heureux Lesdiguières *m*)
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces Héros en foule attendaient le signal ;
Et, rangés près du Roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir & le présage.
Mayenne en ce moment, inquiet, abbattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu ;
Soit que de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le Ciel à ses armes propice ;
Soit que l'ame, en effet, ait des pressentiments,
Avant-coureurs certains des grands événements :

Ce Héros cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déja d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſait la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvants de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole & bondit ſur l'herbe;
Tel paraiſſait Egmont: une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, & brûle dans ſon cœur.
Il s'entretient déja de ſa prochaine gloire;
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire:
Hélas! il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance;
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflammait ſa préſence:
» Vous êtes nés Français, & je ſuis votre Roi »);
» Voilà nos ennemis, marchez & ſuivez-moi;
» Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
» Ce panache éclatant qui flotte ſur ma tête;
» Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur.
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,

Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées ;
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux Chefs alors en même temps,
On voit des deux partis voler les combattants.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide ;
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs ;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le Ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du Monde.
Au mousquet réuni, le sanglant coutelas
Déja de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme *o*) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le Démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'Enfer,
Ce qu'ont de plus terrible & la flamme & le fer.
On se mêle, on combat ; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire ;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frere.
La nature en frémit, & ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.
Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglants, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance & se fait un chemin.
Le grand Mornay *p*) le suit, toujoúrs calme & serein.

Il veille autour de lui tel qu'un puissant Génie : (5)
Tel qu'on feignait jadis, aux champs de la Phrygie,
De la terre & des Cieux les moteurs éternels,
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les Ministres terribles,
Ces Puissances des Cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvements intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin;
Aux Chefs des Légions il les porte soudain;
L'Officier les reçoit; sa troupe impatiente
Régle au son de sa voix sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au Prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare en lui parlant plus d'un coup qu'on lui porte :
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son roi seulement son ame est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, & ne la donne pas.
De Turenne déja la valeur indomptée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte & le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats;

Et qui dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré ſon âge, une force nouvelle.
Un ſeul guerrier s'oppoſe à ſes coups menaçants,
C'eſt un jeune Héros à la fleur de ſes ans (6),
Qui, dans cette journée illuſtre & meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas,
Favori des Amours, il ſortait de leurs bras
Honteux de n'être encor fameux que par ſes charmes,
Avide de la gloire, il volait aux allarmes.
Ce jour ſa jeune épouſe en accuſant le Ciel,
En déteſtant la Ligue, & ce combat mortel,
Arma ſon tendre amant, & d'une main tremblante
Attacha triſtement ſa cuiraſſe peſante,
Et couvrit, en pleurant, d'un caſque précieux,
Ce front ſi plein de grace, & ſi cher à ſes yeux.
Il marche vers d'Ailly dans ſa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de pouſſière,
A travers les bleſſés, les morts & les mourants.
De leurs courſiers fougueux tous deux preſſent les flancs,
Tous deux ſur l'herbe unie, & de ſang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une courſe aſſurée:
Sanglants, couverts de fer, & la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils ſe frappent ſoudain.
La terre en retentit, leurs lances ſont rompues:
Comme en un Ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui portant le tonnerre & la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs & volent ſur les vents;

De leur mélange affreux les éclairs rejailliffent ;
La foudre en eft formée, & les mortels frémiffent ;
Mais loin de leurs courfiers, par un fubit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déja brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Difcorde accourut, le Démon de la guerre,
La Mort pâle & fanglante étaient à fes côtés.
Malheureux ! fufpendez vos coups précipités.
Mais un deftin funefte enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un paffage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaiffent pas.
Le fer qui les couvrait, brille & vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuiraffe étincelle;
Leur fang, qui rejaillit, rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur cafque arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, & repouffe la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de réfiftance,
Refpectait fon rival, admirait fa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à fes pieds ce guerrier genéreux.
Ses yeux font pour jamais fermés à la lumière,
Son cafque auprès de lui roule fur la pouffière.
D'Ailly voit fon vifage ; ô défefpoir ! ô cris !
Il le voit, il l'embraffe : hélas ! c'était fon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre fon fein fes parricides armes:
On l'arrête, on s'oppofe à fa jufte fureur ;
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;

Il déteſte à jamais ſa coupable victoire ;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le Soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune & tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords :
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue ;
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue :
Eſt-ce toi, cher amant ? Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus ;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle & ſanglant,
Le regarde, ſoupire, & meurt en l'embraſſant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères !

Mais qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés ?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés ?

C'eſt le jeune Biron ; c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, & bouillant de courroux :
Arrêtez, revenez . . . . lâches, où courez-vous ?
Vous fuir ! vous compagnons de Mayenne & de Guiſe !
Vous qui devez venger Paris, Rome & l'Egliſe !
Suivez-moi, rappellez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, & vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, & même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron ſoutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent ;
Il voit à ſes côtés Parabere expirant ;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière ;
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſière
Percé de coups lui-même il eſt près de périr . . . .
C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle (7).
Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger,
Où Biron trop ardent venait de s'engager.
Il l'aimait non en Roi, non en Maître ſévère,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur & l'inflexible orgueil
Croit le ſang d'un ſujet trop payé d'un coup-d'œil.

Henri de l'amitié ſentit les nobles flammes :
Amitié ! don du Ciel, plaiſir des grandes ames ;
Amitié ! que les Rois, ces illuſtres ingrats,
Sont aſſez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le ſecourir ; ce beau feu qui le guide
Rend ſon bras plus puiſſant, & ſon vol plus rapide.
Biron *q*), qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aſpect de ſon Roi, fait un dernier effort ;
Il rappelle, à ſa voix, les reſtes de ſa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie :
Ton Roi, jeune Biron, t'arrache à ces ſoldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; ſonge du moins à lui reſter fidèle.
Un bruit affreux s'entend. La Diſcorde cruelle
Aux vertus du Héros oppoſant ſes fureurs,
D'une rage nouvelle embraſe les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, & ſa bouche fatale
Fait retentir au loin ſa trompette infernale,
Par ces ſons trop connus d'Aumale eſt excité,
Auſſi prompt que le trait dans les airs emporté.
Il cherchait le Héros, ſur lui ſeul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels au fond des forêts précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers eſclaves de l'homme, & nés pour le carnage,
Preſſent un ſanglier, en ranimant ſa rage :
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur inſtinct belliqueux ;

Les antres, les rochers, les monts en retentiſſent :
Ainſi contre Bourbon mille ennemis s'uniſſent ;
Il eſt ſeul contre tous, abandonné du ſort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des Cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
Il eſt comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la courſe des vents & repouſſe les mers.
Qui pourrait exprimer le ſang & le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir ſon rivage ?
O vous, Mânes ſanglants du plus vaillant des Rois,
Éclairez mon eſprit, & parlez par ma voix.
Il voit voler vers lui ſa Nobleſſe fidelle ;
Elle meurt pour ſon Roi, ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort ſuivaît ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux (8).

Long-temps cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage ;
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil.
Viens, Bourbon criait-il, viens augmenter ta gloire ;
Combattons, c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air :
L'Arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre,
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les Cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent ſa cauſe, & combattent pour lui,

Que la nature entière, attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire.
D'Égmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déja d'avoir verſé ſon ſang.
Le Roi, qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble;
Ainſi que le danger ſon audace redouble,
Son grand cœur s'applaudit d'avoir au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite:
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain;
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ſes yeux s'envelopèrent,
Et ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon père excita ſes remords (9).
Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble & de terreur
S'empare en ce moment de leur troupe allarmée;
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée;
Les Chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.
Les uns ſans réſiſtance à leur vainqueur offerts,
Fléchiſſent les genoux, & demandent des fers.

D'autres d'un pas rapide évitant ſa pourſuite,
Juſqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont ſe précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur courſe,
Et le fleuve ſanglant remonte vers ſa ſource.
Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquile, & maître encor de ſoi,
Voit d'un œil aſſuré ſa fortune cruelle,
Et tombant ſous ſes coups, ſonge à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yéux,
Accuſait les Flamands, la fortune & les Cieux.
Tout eſt perdu, dit il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit ſon Chef, une fureur ſi vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer ſa perte & ſon malheur:
Que vous & Bois-Dauphin, dans ce moment funeſte,
De nos ſoldats épars aſſemblent ce qui reſte.
Suivez-moi, l'un & l'autre, aux remparts de Paris;
De la Ligue en marchant ramaſſez les débris,
De Coligny vaincu ſurpaſſons le courage.
D'Aumale en l'écoutant, pleure & frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteſte, il va l'éxécuter;
Semblable au fier lion qu'un Maure a ſu dompter,
Qui docile à ſon maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connait ſoumet ſa tête horrible,
Le ſuit d'un air affreux, le flatte en rugiſſant,
Et parait menacer même en obéiſſant.

Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés (10).
Des Cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent,
Les Mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il acheverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence:
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur & l'audace:
Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne & moi reconnaissez un Maître,
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être:
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi:
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus.

Leurs yeux ſont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haîne;
Sa valeur les vainquit, ſa vertu les enchaîne;
Et s'honorant déja du nom de ſes ſoldats,
Pour expier leur crime ils marchent ſur ſes pas.
Le généreux vainqueur a ceſſé le carnage,
Maître de ſes guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'eſt plus ce lion qui, tout couvert de ſang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'eſt un Dieu bienfaiſant, qui, laiſſant ſon tonnerre,
Enchaîne la tempête & conſole la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enſanglanté,
La paix a mis les traits de la ſérénité.
Ceux à qui la lumière était preſque ravie,
Par ſes ordres humains ſont rendus à la vie,
Et ſur tous leurs dangers, & ſur tous leurs beſoins,
Tel qu'un père attentif il étendait ſes ſoins.
Du vrai comme du faux la prompte meſſagère,
Qui s'accroît dans ſa courſe, & d'une aîle légère,
Plus prompte que le temps, vole au-delà des mers,
Paſſe d'un pole à l'autre, & remplit l'univers;
Ce monſtre compoſé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte, ou les merveilles,
Qui raſſemble ſous lui la curioſité,
L'eſpoir, l'effroi, le doute, & la crédulité,
De ſa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté,
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.

Le Nord, à cette voix, tréssaillit d'allégresse;
Madrid frémit d'effroi, de honte & de tristesse.
O malheureux Paris, infidèles Ligueurs!
O Citoyens trompés, & vous, Prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos Temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hèlas! Mayenne encor vient flatter vos esprits;
Vaincu, mais plein d'espoir, & maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux Ligueurs incertains deguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
En cachant sa disgrace, il croit la réparer:
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle:
Mais malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, & glaçait tous les cœurs.
La Discorde en frémit, & redoublant sa rage:
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, & n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'Empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, & je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, & le vaincre par lui.

Elle dit ; & ſoudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, & va trouver l'Amour.



VARIANTES

RECUEILLIES

PAR M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT SEPTIEME.

(1) Voici le commencement de ce Chant dans l'édition de 1723.

Paris toujours injuste & toujours furieux,
De la mort de son Roi rendait graces aux Cieux.
Le Peuple qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de sa vaine espérance ;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Tremble dans ses Etats pour la première fois :
Il voyait des Bourbons les forces réunies ;
Du Trône sous leurs pas les routes applanies ;
Un Chef infatigable & plein de fermeté,
Instruit par le travail & par l'adversité ;
Et qui pouvait bien-tôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France :
Il crut qu'il était temps d'envoyer un secours
Demandé si long-tems, & différé toujours.
Des rives de l'Escaut sur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint se joindre à Mayenne.

Presque tous ces vers sont retranchés dans les autres éditions.

(2) Il manque ces quatre vers-ci qui sont dans l'édition de 1723, & qu'on doit restituer.

Henri, loin des remparts de la ville allarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée,
Attirant sur ses pas Mayenne & ses Ligueurs,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.

N. B. L'Auteur les a retranchés, afin que ces mots, *loin des remparts*, ne nuisissent pas à l'unité de lieu.

(3) Après ce vers on lit les suivans dans l'édition de 1723, dont la plûpart sont changés dans les autres éditions.

Là, souvent les Bergers conduisant leurs troupeaux,
Du son de leur musette éveillaient les échos;
Là, les Nymphes d'Anet, d'une course rapide,
Suivaient le daim léger & le chevreuil timide;
Les tranquiles zéphirs habitaient sur ces bords;
Cérès y répandait ses utiles trésors.
C'est-là que le Destin guidait les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées.
Céres en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ses bienfaits naissants dans les sillons.
De l'Eure & de l'Iton les ondes s'allarmérent;
Dans le fond des forêts les Nymphes se cachèrent;
Le Berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitans malheureux, &c.

(4) On voit dans l'édition de 1723 ce qui suit:

Sancy, brave Guerrier, Ministre, Magistrat,
Estimé dans l'Armée, à la Cour, au Sénat;
La Trimoille, Clermont, Tournemine & d'Angenne;
Et ce fier ennemi de la Pourpre Romaine,
Mornay, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur,
Là, paraissaient Givri, Noailles & Feuquières,
Le malheureux de Nesle & l'heureux Lesdiguières, &c.

Ces vers méritent d'être conservés.

(5) Il y a dans l'édition de 1727, & les autres.

Il veille autour de lui, tel qu'un puissant Génie:
Voyez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie?
Ici, près de ce bois, Mayenne est arrêté;
D'Aumale vient à nous; marchons de ce côté.
Ainsi dans la mêlée il l'assiste, il l'escorte, &c.

Les vers de la présente édition sont bien supérieurs.

(6) Cet épisode est bien moins orné & moins touchant dans les premières éditions.

(7) L'édition de 1727 porte ce qui suit:

Que vois-je? c'est ton Roi qui vole à ton secours;
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours:
Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite;
Il arrive, il paraît comme un Dieu menaçant;
D'Aumale, à son aspect, recule en frémissant;
Tout tremble devant lui, tout s'écarte, tout plie, &c.

(8) Voici les vers qui se trouvent à la suite de celui-ci dans l'édition de 1723 :

Egmont, courtisan lâche & soldat téméraire,
Esclave du Tyran qui fit périr son père ;
Malheureux il n'osait, sur un bord étranger,
Chercher dans les combats la gloire & le danger ;
Et de ses fers honteux cherissant l'infamie,
Il n'osait point venger son père & sa patrie.
Il parut, le Héros le fit tomber soudain ;
Le fer étincelant, &c.

(9) Il y avait dans la première édition & dans celle d'Évreux :

Sur son corps tout sanglant, le Roi sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance ;
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, & son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie ;
La Ligue en pâlissait, la guerre était finie ;
Mais d'Aumale & Saint-Paul accourent à l'instant ;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je ? au moment même une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue ;
C'est ainsi qu'autrefois dans ces temps fabuleux,
Que l'amour du mensonge a rendu trop fameux,
Aux pieds de ces remparts qu'Hector ne peut défendre,
Dans ces combats sanglans, aux rives du Scamandre,
On vit plus d'une fois des mortels furieux,
Par un fer sacrilége oser blesser les Dieux.

Mais ce que l'Auteur y a substitué est incomparablement mieux.

(10) Après ce vers, voici ceux qu'on trouve dans l'édition de 1723 :

Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire ;
Henri voulait vous vaincre & non pas vous détruire ;
C'est la seule vertu qui doit vous désarmer ;
Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer.
Il dit, & dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses soldats, il fléchit le courage.
Ce n'est plus ce lion, &c.



NOTES

DE

L'ÉDITEUR.

a) Il se fit déclarer, par la partie du Parlement qui lui demeura attachée, Lieutenant-Général de l'Etat & Royaume de France

b) LES LORRAINS. Le Chevalier d'Aumale dont il est si souvent parlé, & son frère le Duc, etaient de la maison de Lorraine.

CHARLES-EMMANUEL, Duc de NEMOURS, frère utérin du Duc de Mayenne.

LA CHASTRE était un des Maréchaux de la Ligue, que l'on appellait des bâtards qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet la Châtre fit sa paix depuis, & Henri lui confirma la dignité de Maréchal de France.

c) JOYEUSE est le même dont il est parlé au quatrième Chant, remarque a).

SAINT-PAUL, soldat de fortune, fait Maréchal par le Duc de Mayenne, homme emporté, & d'une violence extrême. Il fut tué par le Duc de Guise, fils du Balafré.

BRISSAC s'était jetté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avoat dit qu'il n'etait

bon

ni sur terre, ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV, & lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de Maréchal de France.

(d) Le Comte D'EGMONT, fils de l'Amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelle avec le Prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II, Roi d'Espagne, fut envoyé au secours du Duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les compliments de la ville: celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'Amiral d'Egmont son père: » Ne parlez pas de » lui, dit le Comte: il méritait la mort, c'était un » rebelle «. Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rébelles qu'il parlait, & dont il venait défendre la cause.

(e) Ce fut dans une plaine entre l'Iton & l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

(f) JEAN D'AUMONT, Maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, Gentilhomme de la chambre, & de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III, & Henri IV.

(g) HENRI DE GONTAUD DE BIRON, Maréchal de France, grand-Maître de l'artillerie, était un grand homme de guerre: il commandait à Ivry le corps de réserve, & contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire; » Sire, vous avez fait ce que devait

» faire Biron ; & Biron, ce que devait faire le Roi ». Ce Marechal fut tué d'un coup de canon en 1592, au siège d'Epernai.

h) CHARLES GONTAUD DE BIRON, Maréchal, & Duc & Pair, fils du precédent, conspira depuis contre Henri IV, & fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échaffaud.

i) ROSNY, depuis Duc de SULLY, Surintendant des finances, grand-Maître de l'artillerie, fait Maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d Ivry.

NANGIS, homme d'un grand mérite, & d'une véritable vertu : il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le Duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les Loix.

CRILLON était surnommé le BRAVE. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même Duc de Guise. C'est à ce Crillon, que Henri le Grand écrivit : « Pends-» toi, brave Crillon : nous avons combattu à Arques » & tu n'y étais pas.... Adieu, brave Crillon, je » vous aime à tort & à travers ».

k) HENRI DE LA TOUR D'ORLIEGUES, Vicomte de TURENNE, Maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, Princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses noces le Marechal alla prendre Stenay d'assaut.

Cette Souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric Maurice, Duc de Bouillon, son fils, qui, ayant trempé dans la conspiration de

Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutot contre le Cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa Souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses, & moins de puissance.

l) CLAUDE, Duc de la TRIMOILLE, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage & une ambition démesurée, de grandes richesses, & était le Seigneur le plus considerable parmi les Calvinistes. Il mourut à 38 ans.

m) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple soldat, & finit par être Connétable sous Louis XIII.

BALSAC DE CLERMONT D'ENTRAGUES, oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry; Feuquières & de Nesle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

n) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry : » Ralliez-vous » à mon panache blanc ; vous le verrez toujours au » chemin de l'honneur & de la gloire ».

o) La bayonnette au bout du fusil ne fut en usage que long-tems après. Le nom de *bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes.

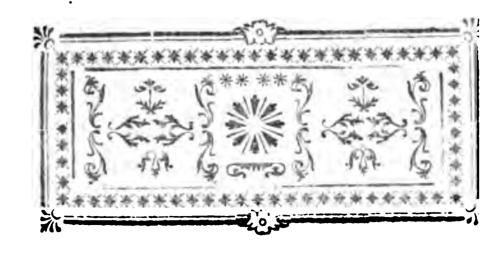
p) DU PLESSIS MORNAY eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille, Il avait effectivement dans l'action le sang-froid dont on le loue ici.

ARGUMENT

DU

CHANT NEUVIEME.

DESCRIPTION *du Temple de l'Amour. La Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de* HENRI *IV. Ce Héros est retenu quelque temps auprès de Madame d'*ESTRÉES *, si célèbre sous le nom de* LA BELLE GABRIELLE. *Mornay l'arrache à son amour, & le Roi retourne à son armée.*



LA HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe & commence l'Asie,
S'élève un vieux palais (a) respecté par les temps :
La Nature en posa les premiers fondemens ;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la Nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrthes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hyvers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore
Et les fruits de Pomone, & les présens de Flore ;

Et la terre n'attend, pour donner ſes moiſſons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des ſaiſons (1).
L'homme y ſemble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De ſa main bienfaiſante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs & ſereins,
Les douceurs, les plaiſirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la ſeule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inſpire les langueurs,
Les voix de mille amants, les chants de leurs maitreſſes,
Qui célèbrent leur honte, & vantent leurs faibleſſes:
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et dans l'art dangereux de plaire & de ſéduire,
Dans ſon Temple à l'envi s'empreſſer de s'inſtruire.
La flatteuſe Eſpérance, au front toujours ſerein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple ſacré les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danſes ingénues.
La molle Volupté, ſur un lit de gazons,
Satisfaite & tranquile, écoute leurs chanſons.
On voit à ſes côtés le Myſtère en ſilence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaiſance,
Les Plaiſirs amoureux, & les tendres Deſirs,
Plus doux, plus ſéduiſants encor que les Plaiſirs.
De ce Temple fameux telle eſt l'aimable entrée;
Mais lorſqu'en avançant ſous la voûte ſacrée,

On porte au ſanctuaire un pas audacieux,
Quel ſpectacle funeſte épouvante les yeux !
Ce n'eſt plus des Plaiſirs la troupe aimable & tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau ſéjour un ſéjour plein d'horreur.
La ſombre Jalouſie, au teint pâle & livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
La Haine, & le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ſes pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, & d'un ſouris perfide
Applaudit en paſſant à leur troupe homicide ;
Le Repentir les ſuit, déteſtant leurs fureurs,
Et baiſſe en ſoupirant ſes yeux mouillés de pleurs.
C'eſt-là, c'eſt au milieu de cette Cour affreuſe,
Des plaiſirs des humains compagne malheureuſe,
Que l'Amour a choiſi ſon ſéjour éternel.
Ce dangereux enfant, ſi tendre & ſi cruel,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre (2),
Donne, avec un ſouris, ou la paix, ou la guerre,
Et répandant par-tout ſes trompeuſes douceurs,
Anime l'Univers, & vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ſes conquêtes,
Il foulait à ſes pieds les plus ſuperbes têtes ;
Fier de ſes cruautés plus que de ſes bienfaits,
Il ſemblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.
La Diſcorde ſoudain, conduite par la Rage,
Ecarte les Plaiſirs, s'ouvre un libre paſſage,

Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, & les yeux enflammés :
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles ?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles ?
Ah ! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphants.
La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquile,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottants de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire, & mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, & vaincre & pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abbattu ;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuyant devant Auguste, & te suivant sur l'onde,
Preférer Cléopâtre à l'Empire du Monde ?

Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du mirthe amoureux ceindre sa tête altière;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien.
Viens, ma cause est la tienne, & ton règne est le
Ainsi parlait ce monstre, & la voûte tremblan
Répétait les accents de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs
D'un souris fier & doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées;
Il fend des vastes Cieux les voûtes azurées;
Et précédé des Jeux, des Graces, des Plaisirs,
Il vole aux Champs Français sur l'aîle des Zéph
Dans sa course, d'abord il découvre avec joie
Le faible Simoïs, & les champs où fut Troie (3).
Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son s
Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile
Où lui-même inspira Théocrite & Virgile,
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouv
De l'amoureux Alphée il conduisit ses eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucl

Aſyle encor plus doux, lieux où dans ſes beaux jours
Pétrarque ſoupira ſes vers & ſes amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure ;
Lui-même en ordonna la ſuperbe ſtructure.
Par ſes adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (c) y ſont encor tracés.
Sur ſa tombe en paſſant les Plaiſirs & les Graces
Répandirent les fleurs qui naiſſaient ſur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi prêt d'en partir pour un plus grand deſſein,
Mêlant à ſes plaiſirs l'image de la guerre,
Laiſſait pour un moment repoſer ſon tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
Pourſuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour ſent à ſa vue une joie inhumaine;
Il aiguiſe ſes traits, il prépare ſa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit ſoudain les éléments armés.
D'un bout du Monde à l'autre appellant les orages,
Sa voix commande aux vents d'aſſembler les nuages,
De verſer ces torrents ſuſpendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre & les éclairs.
Déja les Aquilons, à ſes ordres fidèles,
Dans les Cieux obſcurcis ont déployé leurs aîles ;
La plus affreuſe nuit ſuccède au plus beau jour ;
La Nature en gémit, & reconnait l'Amour.
Dans les ſillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, ſans eſcorte & ſans guide ;

L'Amour en ce moment allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres:
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne & passagère
Conduit au précipice à l'instant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château, tranquile & solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son père,
Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée *d*) était son nom; la main de la Nature
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas (4)
La coupable Beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante & moins belle à Tarse on vit paraître
Celle *e*) qui des Romains avait dompté le Maître,
Lorsque les habitans des rives du Cydnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, helas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier & généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux;
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle.

Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur & serein.
L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre;
Il parait sans flambeau; sans flèches, sans carquois,
Il prend d'un simple enfant la figure & la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,
Un desir inconnu de plaire à ce Héros.
Son teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle;
Que n'espérait-il pas aidé de tant d'appas?
Au-devant du Monarque il conduisit ses pas (1).
L'art simple dont lui-même a formé sa parure,
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature.
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge, & ses trésors naissants;
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable:
Non pas cette farouche & triste austérité,
Qui fait fuir les Amours, & même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les desirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.
Il fait plus; (à l'Amour tout miracle est possible)
Il enchante ces lieux par un charme invincible.

Des mirthes enlacés, que d'un prodigue fein
La terre obéiffante a fait naître foudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage
A peine a-t-on paffé fous leur fatal ombrage,
Par des liens fecrets on fe fent arrêter;
On s'y plait, on s'y trouble, on ne peut les quit
On voit fuir fous cette ombre une onde enchante
Les amants fortunés, pleins d'une douce ivreffe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait fentir fon pouv
Tout y parait changé, tous les cœurs, y foupiren
Tous font empoifonnés du charme qu'ils refpiren
Tout y parle d'amour. Les oifeaux dans les chan
Redoublent leurs baifers, leurs careffes, leurs
Le moiffonneur ardent, qui court avant l'auror
Couper les blonds épis que l'ete fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, & pouffe des foupirs:
Son cœur eft étonne de fes nouveaux defirs:
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiffe en foupirant fes moiffons imparfaites.
Près de lui, la Bergère oubliant fes troupeaux,
De fa tremblante main fent tomber fes fufeaux
Contre un pouvoir fi grand qu'eût pu faire d'E
Par un charme indomptable elle etait attirée,
Elle avait à combattre, en ce funefte jour,
Sa jeuneffe, fon cœur, un Héros, & l'Amour.
Quelque temps de Henri la valeur immorte
Vers fes drapeaux vainqueurs en fecret le rapp

Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, & son ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connait que d'Estrée (6).
Loin de lui cependant tous ses Chefs étonnés
Se demandent leur Prince, & restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût dans ce moment dû craindre pour sa gloire :
On le cherchait en vain ; ses soldats abbattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déja vaincus.
Mais le Génie heureux qui préside à la France,
Ne souffrit pas long-temps sa dangereuse absence.
Il descendit des Cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.
Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un Sage, il regarda la terre;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, aù jeûne consacrés ;
Il alla dans Ivry. Là, parmi la licence,
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'Ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfants de Calvin.
Il s'adresse à Mornay ; c'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida, chez des peuples paiens,
Marc-Aurele, ou Platon, la honte de Chrétiens.
Non moins prudent ami que Philosophe austère,
Mornay sut l'art discret de reprendre & de plaire:

Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours ;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours ;
Avide de travaux, inſenſible aux délices ,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la Cour , & ſon ſouffle infecté
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe , ainſi ton onde fortunée
Roule au ſein ſurieux d'Amphitrite étonnée
Un criſtal toujours pur , & des flots toujours clairs ,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le genéreux Mornay, conduit par la Sageſſe ,
Part , & vole en ces lieux où la douce Molleſſe
Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains ,
Et de la France en lui maitriſait les deſtins.
L'Amour à chaque inſtant redoublant ſa victoire ,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire ;
Les plaiſirs , qui ſouvent ont des termes ſi courts ,
Partageaient ſes moments & rempliſſaient ſes jours.
L'Amour au milieu d'eux découvre avec colère
A côté de Mornay la Sageſſe ſévère ,
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur ,
Il croit charmer ſes ſens , il croit bleſſer ſon cœur :
Mais Mornay mépriſait ſa colère & ſes charmes :
Tous ſes traits impuiſſants s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux ,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins , au bord d'une onde claire ,
Sous un mirthe amoureux, aſyle du myſtère ,

D'Estrée à son amant prodiguait ses appas ;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes ;
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amants :
Ils sentaient cette ivresse & ces saisissements,
Ces transports, ces fureurs qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos,
Les Amours enfantins désarmaient ce Héros :
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée ;
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône, & l'effroi des humains.

La Discorde de loin insulte à sa faiblesse,
Elle exprime en grondant sa barbare allégresse.
Sa fière activité ménage ces instants :
Elle court de la Ligue irriter les serpents,
Et tandis que Bourbon se repose & sommeille ;
De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître : il le voit & rougit.
L'un de l'autre en secret ils craignaient la présence.
Le Sage en l'abordant garde un morne silence ;
Mais ce silence même, & ses regards baissés,
Se font entendre au Prince, & s'expliquent assez.
Sur ce visage austère, où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte & sa faiblesse.

Rarement de ſa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le ſoin (7).
Cher ami, dit le Roi, ne crains point ma colère;
Qui m'apprend mon devoir eſt trop ſûr de me plaire.
Viens, le cœur de ton Prince eſt digne encor de toi;
Je t'ai vu, c'en eſt fait, & tu me rends à moi:
Je reprends ma vertu, que l'Amour m'a ravie:
De ce honteux repos fuyons l'ignominie:
Fuyons ce lieu funeſte, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchainé:
Me vaincre eſt déſormais ma plus belle victoire.
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire;
Et bientôt vers Paris répandant la terreur,
Dans le ſang Eſpagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut ſon Maître.
C'eſt vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous de la France entière auguſte défenſeur,
Vous, vainqueur de vous-même, & roi de votre cœur;
L'Amour à votre gloire ajoûte un nouveau luſtre:
Qui l'ignore eſt heureux, qui le dompte eſt illuſtre.
Il dit: le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô Ciel! attendrit ſes adieux!
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit & qu'il adore,
En condamnant ſes pleurs, il en verſait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part déſeſpéré.
Il part: en ce moment d'Eſtrée évanouie,
Reſte ſans mouvement, ſans couleur, & ſans vie.

D'une ſoudaine nuit ſes beaux yeux ſont couverts ;
L'Amour qui l'apperçoit jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à ſon empire une Nymphe ſi belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ſes bras ; & bientôt cette Amante
R'ouvre à ſa douce voix ſa paupière mourante,
Lui nomme ſon Amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, & les ferme ſoudain.
L'Amour baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ;
Dun eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay toujours ſévère, & toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon Maître trop ſenſible.
La Force & la Vertu leur montrent le chemin,
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le Devoir ſurmonte,
Va cacher loin d'Anet ſa colère & ſa honte.



VARIANTES
RECUEILLIES PAR M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT NEUVIÈME.

(1) AU lieu des huit vers ſuivans, on trouve dans l'édition de 1723, ceux que voici :

Dans ces climats charmans habite l'Indolence.
Les peuples pareſſeux, ſéduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appeſantis qu'énerve le repos.
Dans un loiſir profond, aux ſoins inacceſſible,
La Molleſſe entretient un ſilence paiſible ;
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les ſons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille Amans, &c.

(2) Voici comme l'édition de 1723 a mis ces deux vers :

Sans ceſſe armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en ſa faible main les deſtins de la terre.

(3) L'édition de 1723 met ainſi ce vers :

La campagne où jadis on vit les murs de Troie.

(4) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723

Jamais rien de plus beau ne parut sous les Cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux.

(5) Voici ce que met l'édition de 1723, au lieu de ce vers & de quelques-uns des suivans.

Au-devant du Monarque il conduisit ses pas:
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue,
Il allume en leur ame une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble & ces émotions
Que forment en naissant les grandes passions.

(6) *N'aime, ne voit, n'entend, &c.* Après ce vers, voici ce qu'on lit dans l'édition de 1723:

C'est alors que l'on vit dans les bras du repos,
Les folâtres Plaisirs désarmer ce Héros;
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en voyant dans ses débiles mains,
Ce fer, l'appui du Trône, & l'effroi des humains.
Tandis que de l'Amour Henri goûtait les charmes,
Son absence en son camp répandait les allarmes,
Et ses Chefs étonnés, ses soldats abbattus, &c.

(7) Ces deux vers sont ainsi dans l'édition de 1723.

Tout autre eût d'un censeur haï le front sévère.
Cher ami, dit le Roi, tu ne peux me déplaire.
Viens, le cœur de ton Prince, &c.

NOTES
DE
L'ÉDITEUR.

a) CETTE description du Temple de l'Amour & la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la Scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique; parce que les Peuples de l'Isle de Chypre ont de tout temps passé pour être abandonnés à l'Amour, de même que la Cour de Rome a eu la réputation d'être la Cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus & comme un Dieu de la Fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs & tous les désordres qui l'accompagnent.

b) Vauclufe, *Vallisclusa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source, une maison qu'on appelle la Maison de Pétrarque.

c) Anet fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

d) GABRIELLE D'ESTRÉES, d'une ancienne Maison de Picardie, fille & petite-fille d'un Grand-Maître de l'Artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, & depuis Duchesse de Beaufort, &c.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemies, & arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand Alcandre, écrite par une Princesse de Conti.

e) CLEOPATRE allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, & orné des plus belles peintures ; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or & de soie. Cléopâtre était habillée comme on représentait alors la Déesse Vénus ; ses femmes représentaient les Nymphes & les Graces ; la poupe & la proue étaient remplies des plus beaux enfants déguisés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, au son de mille instruments de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la Déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir & en devint éperdûment amoureux. (PLUTARQUE.)



CHANT

LA HENRIADE,
CHANT DIXIEME.

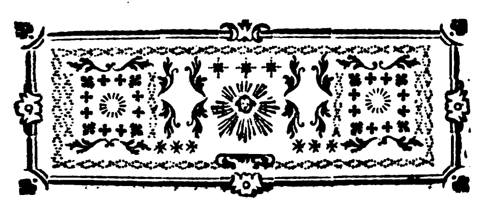
Première Partie. N

ARGUMENT

DU

CHANT DIXIEME.

RETOUR du Roi à ſon Armée. Il recommence le ſiége. Combat ſingulier du Vicomte de Turenne & du Chevalier d'Aumale. Famine horrible qui déſole la Ville. Le Roi nourrit lui-même les habitants qu'il aſſiége. Le Ciel récompenſe enfin ſes vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ſes portes, & la guerre eſt finie.



LA HENRIADE.

CHANT DIXIEME.

Ces moments dangereux, perdus dans la molleſſe (1),
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompait ; Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendards.
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre ;
Quand l'Ange de la France, appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, & ſuſpendit ſes coups.

Déja le camp du Roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les Ligueurs cependant d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenait fiérement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher ;
L'ennemi vient à nous, c'eſt-là qu'il faut marcher ;
C'eſt-là qu'il faut porter une fureur heureuſe :
Je connais des Français la fougue impétueuſe ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu ;
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles :
J'attends tout de nous ſeuls & rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivez, vos Chefs ſont vos remparts.
Il ſe tut à ces mots ; les Ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, & dans leurs yeux confus
Il lut en frémiſſant leur crainte & leur refus.
Eh bien ! pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers ; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris à l'inſtant il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte ;
Il s'avance : un Héraut, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas.

Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire :
D'Aumale vous attend : ennemis, paraiſſez.
Tous les Chefs, à ces mots, d'un beau zèle pouſſés
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage :
Tous briguaient près du Roi cet illuſtre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abbaiſſer l'inſolence.
Combats pour ton pays, pour ton Prince, & pour toi,
Et reçois en partant les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots, lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, & j'en jure par vous.
Il dit ; le Roi l'embraſſe, & Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent :
Sur les deux combattants tous les yeux s'attachèrent ;
Chacun dans l'un des deux voyant ſon défenſeur,
Du geſte & de la voix excitait ſa valeur.
Cependant ſur Paris s'élevait un nuage,
Qui ſemblait apporter le tonnerre & l'orage ;
Ses flancs noirs & brûlants, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomiſſent dans ces lieux les monſtres des Enfers,

Le Fanatiſme affreux, la Diſcorde farouche.
La ſombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats reſpirant les fureurs,
Dieux enivrés de ſang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même inſtant, du haut des Cieux ouverts,
Un Ange eſt deſcendu ſur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des aîles de feu parcourant ſa carrière,
Et laiſſant loin de lui l'Occident éclairé
Des ſillons lumineux dont il eſt entouré.
Il tenait d'une main cette olive ſacrée,
Préſage conſolant d'une paix déſirée:
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race inſolente.
A l'aſpect de ce glaive interdits, déſarmés,
Les monſtres infernaux ſemblent inanimés;
La Terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainſi de ſon autel teint du ſang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philiſtins,
Lorſque du DIEU des Dieux en ſon temple apportée
A ſes yeux éblouïs l'Arche fut préſentée.
Paris, le Roi, l'Armée, & l'Enfer, & les Cieux,
Sur ce combat illuſtre avaient fixé les yeux.

Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un boucli
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens Chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, & le danger moins gran
Leur arme est une épée; & sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un & l'autre s'avance.
O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Descends, juge sa cause, & combats avec moi;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, & tout de ta justice.
D'Aumale répondit: j'attends tout de mon bras
C'est de nous que dépend le destin des combats;
En vain l'homme timide implore un Dieu suprêm
Tranquile au haut du Ciel il me laisse à moi-mêm
Le parti le plus juste est celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre est la seule valeur.
Il dit, & d'un régard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.
Mais la trompette sonne. Ils s'élancent tous de
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur & l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés & parés à l'instant.

Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne, & l'évite:
Tantôt plus rapprochés ils semblent se saisir;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir:
On se plait à les voir s'observer & se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre:
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné (2).
Telle on voit du Soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce crystal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, & ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte & leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux;
Turenne est plus adroit, & moins impétueux:
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur:
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, apperçoit sa faiblesse,
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse.
Enfin d'un coup mortel il lui perce le flanc,
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang.
Il tombe, & de l'Enfer tous les monstres frémirent,
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent:
» De la Ligue à jamais le trône est renversé;
» Tu l'emportes, Bourbon; notre règne est passé.

Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur, étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, & le menace en vain:
Sa redoutable épée échappe de sa main.
Il veut parler, sa voix expire dans sa bouche;
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se léve, il retombe, il ouvre un œil mourant,
Il regarde Paris & meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis, tu frémis, & ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à ses esprits.
Cependant des soldats dans les murs de Paris *a*)
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré:
Chacun voit en tremblant ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, & de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abbattement, la crainte,
Etouffent leurs sanglots, & retiennent leur plainte:
Tout se tait, & tout tremble: un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmente la terreur,
Les cris des assiégeants jusqu'au Ciel s'élevèrent,
Les Chefs & les soldats près du Roi s'assemblèrent:
Ils demandent l'assaut: mais l'auguste Louis (3),
Protecteur des Français, protecteur de son fils,

Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des Éléments le moteur invisible
Contient les Aquilons suspendus dans les airs,
Et pose là barrière où se brisent les mers ;
Il fonde les Cités, les disperse en ruines,
Et les cœurs des humains sont dans ses mains divines.
Henri, de qui le Ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace !
Pouvant les emporter, il les fait investir :
Il laisse à leurs fureurs le temps du repentir.
Il crut [b]) que sans assauts, sans combats, sans allarmes,
La disette & la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé ;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zéle, hélas ! qui ne saurait céder (4),
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hazarder.
Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse ;
Et fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur Maître, ils bravaient leur vainqueur.

Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.
Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour ;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle & cruelle,
Montrant déja la Mort, qui marchait après elle,
Alors on entendit des hurlements affreux.
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, & la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins & ces fêtes,
Où de myrte & de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la Mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, & la mort dans les yeux,
Périssant de misere au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la fin va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux couchés sur la poussière,
Se disputaient encor, à leurs derniers moments,
Les restes odieux des plus vils aliments.

Ces ſpectres affamés, outrageant la nature,
Vont au ſein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les oſſements poudreux,
Ainſi qu'un pur froment, ſont préparés par eux.
Que n'oſent point tenter les extrêmes miſères!
On les vit ſe nourrir des cendres de leurs péres.
Ce déteſtable mets c) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.
Ces Prètres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les miſères publiques,
Bornant à leurs beſoins tous leurs ſoins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels d);
Du Dieu qu'ils offenſaient atteſtant la ſouffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la conſtance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déja les Cieux:
Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé ſur un Prince hérétique,
Paris bientôt ſauvé par des ſecours nombreux,
Et la manne du Ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appâts, ces promeſſes ſtériles,
Charmaient ces malheureux à tromper trop faciles.
Par les Prêtres ſéduits, par les Seize effrayés,
Soumis, preſque contents, ils mouraient à leurs pieds;
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos ayeux nourriſſaient dans leur ſein,
Plus cruels que la mort, & la guerre & la faim.

Les uns étaient venus des campagnes Belgiques ;
Les autres des rochers & des monts Helvétiques :
Barbares [e] dont la guerre eſt l'unique métier,
Et qui vendent leur ſang à qui veut le payer.
De ces nouveaux Tyrans les avides cohortes
Aſſiégent les maiſons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés préſentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles tréſors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à ſa tremblante mère :
De la cruelle faim le beſoin conſumant
Fait expirer en eux tout autre ſentiment ;
Et d'un peu d'aliments la découverte heureuſe
Etait l'unique but de leur recherche affreuſe.
Il n'eſt point de tourment, de ſupplice & d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire [f]
Conſerver le récit de cette horrible hiſtoire !)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reſte d'aliments arraché de ſes mains.
Des biens que lui ravit la Fortune cruelle,
Un enfant lui reſtait, prés de périr comme elle :
Furieuſe, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance, ſa voix, ſa misère & ſes charmes,
A ſa mère en fureur arrachent mille larmes :
Elle tourne ſur lui ſon viſage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;

Trois fois le fer échappe à ſa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, &, d'une voix tremblante,
Déteſtant ſon hymen & ſa fécondité :
Cher & malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'eſt en vain que tu reçus la vie :
Les Tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
Errant & malheureux, pleurer ſur ſes débris ?
Meurs avant de ſentir mes maux & ta miſère ;
Rends-moi le jour, le ſang que t'a donné ta mère ;
Que mon ſein malheureux te ſerve de tombeau,
Et que Paris du moins voye un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuſe, égarée,
Dans les flancs de ſon fils ſa main déſeſpérée
Enfonce, en frémiſſant, le parricide acier ;
Porte le corps ſanglant auprès de ſon foyer,
Et, d'un bras que pouſſait ſa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim, les farouches ſoldats
Dans ces coupables lieux reviennent ſur leurs pas :
Leur tranſport eſt ſemblable à la cruelle joie
Des ours & des lions qui fondent ſur leur proie ;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O ſurpriſe ! o terreur !
Près d'un corps tout ſanglant à leurs yeux ſe préſente
Une femme égarée, & de ſang dégouttante.
Oui, c'eſt mon propre fils, oui, monſtres inhumains,
C'eſt vous qui dans ſon ſang avez trempé mes mains :

Que la mère & le fils vous ſervent de pâture :
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature ?
Quelle horreur à mes yeux ſemble vous glacer tous
Tigres, de tels feſtins ſont préparés pour vous.
Ce diſcours inſenſé, que ſa rage prononce,
Eſt ſuivi d'un poignard qu'en ſon cœur elle enfonce.
De crainte, à ce ſpectacle, & d'horreur agités,
Ces monſtres confondus courent épouvantés :
Ils n'oſent regarder cette maiſon funeſte ;
Ils penſent voir ſur eux tomber le feu céleſte ;
Et le peuple effrayé de l'horreur de ſon ſort,
Levait les mains au Ciel, & demandait la mort.

Juſqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent ;
Son cœur en fut touché, ſes entrailles s'émurent :
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
O Dieu, s'écria-t-il, Dieu qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'oſe,
Des Ligueurs & de moi tu ſépares la cauſe.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains ;
Tu le ſais, je tendais les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs & leurs crimes.
Que Mayenne à ſon gré s'immole ces victimes ;
Qu'il impute, s'il veut, des déſaſtres ſi grands
A la néceſſité, l'excuſe des Tyrans :
De mes ſujets ſéduits qu'il comble la miſère ;
Il en eſt l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le ſuis, c'eſt à moi de nourrir mes enfants,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorants :

Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon Diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le malgré lui de ses vrais ennemis;
Et si trop de pitié me coûte mon Empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire:
» Henri, de ses sujets ennemi généreux,
» Aima mieux les sauver que de régner sur eux.
Il dit (g), & dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée,
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent:
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides & tremblants,
Tels qu'on feignait jadis que des Royaumes sombres
Les Mages à leur gré faisaient sortir les Ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrents,
Appellait les Enfers, & les Mânes errants.
Quel est de ces mourants l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers defenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événements leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instruments des cruautés du Sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,

Secondant de Henri la généreuſe envie,
Au bout d'un fer ſanglant leur apporter la vie.
Sont-ce-là, diſaient-ils, ces monſtres ſi cruels?
Eſt-ce-là ce Tyran ſi terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint ſi plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'eſt la brillante image;
C'eſt un Roi bienfaiſant, le modèle des Rois;
Nous ne méritons pas de vivre ſous ſes loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offenſe.
Puiſſe tout notre ſang cimenter ſa puiſſance!
Trop dignes du trépas dont il nous a ſauvés,
Conſacrons-lui ces jours, qu'il nous a conſervés.
De leurs cœurs attendris tel était le langage:
Mais qui peut s'aſſurer ſur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains diſcours,
Qui quelquefois s'élève, & retombe toujours?
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui conſumaient la France,
Vont ſe montrer en pompe à ce peuple abbattu,
» Combattants ſans courage, & Chrétiens ſans vertu,
» A quel indigne appât vous laiſſez-vous ſéduire?
» Ne connaiſſez-vous plus les palmes du martyre?
» Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
» Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
» Quand Dieu du haut des Cieux nous montre la Couronne,
» Chrétiens, n'attendons pas qu'un Tyran nous pardonne.
» Dans ſa coupable ſecte il veut nous réunir:
» De ſes propres bienfaits ſongeons à le punir.

» Sauvons nos Temples ſaints de ſon culte hérétique.
C'eſt ainſi qu'ils parlaient, & leur voix fanatique,
Maitreſſe du vil peuple, & redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faiſait taire la voix ;
Et déja quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accuſaient en ſecret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs & ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine
Veille ſur les Bourbons, dont il eſt l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis (5);
Et que le Roi des Rois adopterait ſon fils.
Auſſi-tôt de ſon cœur il chaſſa les allarmes;
La Foi vint eſſuyer ſes yeux mouillés de larmes ;
Et la douce eſpérance, & l'amour paternel,
Conduiſirent ſes pas aux pieds de l'Eternel.

Au milieu des clartés du feu pur & durable,
Dieu mit avant les temps ſon trône inébranlable.
Le Ciel eſt ſous ſes pieds : de mille aſtres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puiſſance, l'amour, avec l'intelligence,
Unîs & diviſés compoſent ſon eſſence.
Ses ſaints dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaiſirs enivrés à jamais,
Pénétrés de ſa gloire, & remplis de lui-même,
Adorent à l'envi ſa majeſté ſuprême.
Devant lui ſont ces Dieux, ces brûlants Séraphins,
A qui de l'univers il commet les deſtins.

Il parle, & de la terre ils vont changer la face ;
Des Puiſſances du ſiecle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conſeils éternels accuſent la hauteur.
Ce ſont eux dont la main frappant Rome aſſervie,
Aux fiers enfants du Nord a livré l'Italie,
L'Eſpagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire eſt tombé, tout peuple eut ſes Tyrans :
Mais cette impénétrable & juſte Providence
Ne laiſſe pas toujours proſpérer l'inſolence ;
Quelquefois ſa bonté, favorable aux humains,
Met le ſceptre des Rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ſes yeux ſe préſente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémiſſante :
Père de l'Univers, ſi tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les Peuples & les Rois,
Vois le peuple Français à ſon Prince rebelle ;
S'il viole tes loix, c'eſt pour t'être fidèle.
Aveuglé par ſon zèle il te déſobéit,
Et penſe te venger alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, & l'amour de la terre ;
Avec tant de vertus, n'as-tu formé ſon cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A ſon Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
Ah ! ſi du grand Henri ton culte eſt ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?

Daigne éclairer ce cœur, créé pour te connaître :
Donne à l'Égliſe un fils, donne à la France un Maître.
Des Ligueurs obſtinés confonds les vains projets,
Rends les ſujets au Prince, & le Prince aux ſujets :
Que tous les cœurs unis adorent ta juſtice,
Et t'offrent dans Paris le même ſacrifice.
L'Éternel à ſes vœux ſe laiſſa pénétrer,
Par un mot de ſa bouche il daigna l'aſſurer.
A ſa divine voix les aſtres s'ébranlèrent ;
La terre en tréſſaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le Roi, qui dans le Ciel avait mis ſon appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéreſſait pour lui.
Soudain la Vérité, ſi long-temps attendue,
Toujours chère aux humains, mais ſouvent inconnue,
Dans les tentes du Roi deſcend du haut des Cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle ſe montre à ſes yeux ſatisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.
Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connait, aime enfin ſa lumiere immortelle.
Il avoue avec foi, que la Religion (6)
Eſt au-deſſus de l homme, & confond la raiſon.
Il reconnait l'Egliſe ici-bas combattue,
L'Egliſe toujours une, & par-tout étendue,
Libre, mais ſous un Chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.

Le CHRIST, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus.
Son cœur obéiſſant ſe ſoumet, s'abandonne
A ces myſtères ſaints dont ſon eſprit s'étonne.
Louis, dans ce moment qui comble ſes ſouhaits,
Louis tenant en main l'olive de la paix,
Deſcend du haut des Cieux vers le Héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix;
Il entre *b*) au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, & mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes.
Les Prêtres ſont muets, les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnaît ſon vrai Roi, ſon Vainqueur, & ſon Père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, & trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit;
Et, ſoumettant enfin ſon cœur & ſes Provinces
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des Princes.

FIN.

VARIANTES

RECUEILLIES PAR M. L'ABBÉ LENGLET.

CHANT DIXIEME.

(1) *Ces moments dangereux*, &c.

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723.

Le temps vole, & sa perte est toujours dangereuse.
En vain du grand Bourbon la main victorieuse
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu;
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu.
Ces jours, ces doux moments perdus dans la mollesse,
Rendaient aux ennemis l'audace & l'allégresse.
Déjà dans leur asyle oubliant leur malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.

(2) Tous ces vers n'étaient pas dans les premieres éditions.

(3) *Ils demandaient l'assaut*, &c.

Au lieu de ce vers, & des neuf qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723.

Mais d'un peuple barbare, ennemi généreux,
Henri retint ses traits déjà tournés sur eux;

Il voulait les sauver de leur propre furie :
Haï de ses sujets, il aimait sa patrie ;
Armé pour les punir, prompt à les épargner, &c.

(4) *Mais le faux zèle, hélas !* &c.

Au lieu de ces deux vers, voici ceux que met l'édition de 1723 :

Mais il ne prévit pas, en cette occasion,
Ce que pouvaient les Seize & la Religion.

(5) Au lieu de ce vers & des treize qui suivent, il y avait dans l'édition de 1727 :

Malgré tant de clameurs & de cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les Cieux, &c.
Par des coups effrayans souvent ce Dieu jaloux
A sur les Nations étendu son courroux ;
Mais toujours pour le Juste il eut des yeux propices,
Il le soutient lui-même au bord des précipices,
Epure sa vertu dans les adversités,
Combat pour sa défense & marche à ses côtés.

Et quelques vers après :

Enfin les temps affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le Ciel avait prédits ;
Le saint Roi qui du haut de la voûte divine
Veillait sur le Héros dont il est l'origine,
Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs,
Aux pieds de l'Eternel apporte ses douleurs.

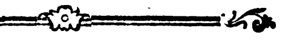
Mais l'Auteur a eu raison de les changer.

(6) Il y avait dans l'édition de 1727 :

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
Ingénieux enfants de cent nouveaux Docteurs.

Fin des Variantes.





NOTES

DE

L'ÉDITEUR.

a) Le Chevalier d'Aumale fût tué dans ce temps-là à S.-Denis, & sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le Vicomte de Turenne n'est qu'une fiction : mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derriere les Chartreux, entre le sieur de Marivaux qui tenait pour les Royalistes, & le sieur Claude de Marolles qui tenait pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple & de l'armée, le jour même de l'assassinat de Henri III; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

b) Henri IV bloqua Paris en 1590 avec moins de vingt mille hommes.

c) Ce fut l'Ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue, qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts : conseil qui fut éxécuté, & qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. (Ces affiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils en mangeaient volontiers les os.)

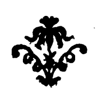
d) On fit la visite, dit, Mézeray, dans les logis des Ecclésiastiques & dans les Couvents, qui se trouvèrent tous pourvus, même celui des Capucins, pour plus d'un an.

e) Les Suisses qui étaient dans Paris à la solde du Duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les Historiens du temps ; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *Barbares*, & non sur leur nation, pleine de bon-sens & de droiture, & l'une des plus respectables nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, & jamais à opprimer celle des autres.

f) Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siége de la ville de Sancerre.

g) HENRI IV fut si bon, qu'il permettait à ses Officiers d'envoyer (comme le dit Mezeray) des rafraîchissements à leurs anciens amis & aux Dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des Officiers. Le Roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Pâris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement que les assiégeants nourrirent les assiégés.

h) Ce blocus & cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, & Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait Catholique en Juillet 1593 ; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événements, parce qu'on écrivait un Poëme, & non une histoire.



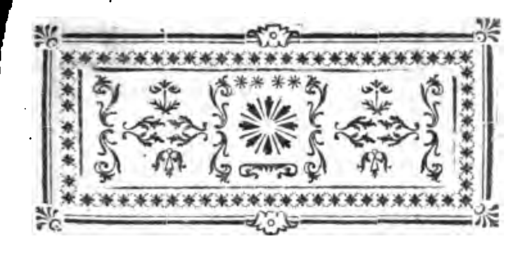
AUTRES NOTES

TIRÉES DE L'ÉDITION

DE

L'ABBÉ LENGLET,

Et de quelques éditions précédentes.



AUTRES NOTES

TIRÉES DE L'ÉDITION

DE

L'ABBÉ LENGLET,

Et de quelques éditions précédentes.

CHANT PREMIER.

Vers 30, Page 62.

Les Peuples à ses pieds, &c.

Le Duc d'Anjou fut élu Roi de Pologne, par les mouvements que se donna Jean de *Montluc*, Evêque de Valence, Ambassadeur de France en Pologne; &

Henri n'alla qu'à regret recevoir cette Couronne: mais ayant appris en 1574 la mort de son frère, il ne tarda point à revenir en France.

Vers 35, Page 62.

Quélus & Saint-Malgrin, Joyeuse & d'Epernon.

La note de l'édition de 1723 est très-étendue, & contient même beaucoup de vérités & de curiosités historiques.

Maugiron, Saint Maigrin, Joyeuse & d'Epernon.

C'étaient eux qu'on appellait les Mignons de Henri III. St.-Luc, Livarot, Villequier, Duguast, & sur-tout Quélus, eurent part aussi & à sa faveur & à ses débauches. Il est certain qu'il eut pour ce dernier une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse on lui avait déja reproché ses goûts; il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même Duc de Guise, qu'il fit depuis tuer à Blois. Le Docteur Boucher, dans son livre, *De justâ Henrici Tertii abdicatione*, ose avancer que la haîne de Henri III pour le Cardinal de Guise, n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuyés dans sa jeunesse; mais ce conte

ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III mêlait avec ses Mignons la Religion à la débauche ; il faisait avec eux des retraites, des pélerinages, & se donnait la discipline. Il institua la Confrérie de la Mort, soit pour la mort d'un de ses Mignons, soit pour celle de la Princesse de Condé sa maitresse ; les Capucins & les Minimes étaient les Directeurs des Confrères, parmi lesquels il admit quelques Bourgeois de Paris ; ces Confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine noire avec un capuchon. Dans une autre Confrérie toute contraire, qui était celle des Pénitents blancs, il n'admit que ses Courtisans. Il était persuadé, aussi-bien que certains Théologiens de son temps, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude : on tient que les statuts de ces Confrères, leurs habits, leurs règles, étaient des emblêmes de ses amours, & que le Poëte Desportes, Abbé de Tyron, l'un des plus fins Courtisans de ce temps-là, les avait expliqués dans un livre, qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse & dans l'afféterie d'une femme co-

quette; il couchait avec des gants d'une peau particulière ; pour conſerver la beauté de ſes mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de ſa Cour ; il mettait ſur ſon viſage une pâte préparée, & une eſpèce de maſque par-deſſus : c'eſt ainſi qu'en parle le livre des Hermaphrodites, qui circonſtancie les moindres détails ſur ſon lever, & ſur ſes habillements. Il avait une exactitude ſcrupuleuſe ſur la propreté dans la parure : il était ſi attaché à ces petiteſſes, qu'il chaſſa un jour le Duc d'Eſpernon de ſa préſence, parce qu'il s'était préſenté devant lui ſans eſcarpins blancs & avec un habit mal boutonné.

Louis de Maugiron, Baron d'Ampus, dont il eſt ici queſtion, était l'un des Mignons pour qui Henri III eut le plus de faibleſſe: c'était un jeune homme d'un grand courage & d'une grande eſpérance. Il avait fait de fort belles actions au ſiége d'Iſſoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette diſgrace lui laiſſait encore aſſez de charmes pour être infiniment du goût du Roi; on le comparait à la Princeſſe d'Eboli, qui étant borgne comme lui, était dans le méme temps maitreſſe de Philippe II, Roi d'Eſpagne. On dit que

ce fut pour cette Princeſſe & pour Maugiron, qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvellés depuis.

Lumine Acon dextro, capta eſt Leonida ſiniſtro,
Et poterat formâ vincere uterque Deos.
Parve puer, lumen quod habes, concede puellæ;
Sic tu cæcus Amor, ſic erit illa Venus.

Maugiron fut tué le 27 d'Avril 1578, en ſervant Quélus dans ſa querelle.

Paul Stuard de Cauſſade de Saint-Maigrin, Gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III autant que Quélus & Maugiron, & mourut d'une manière auſſi tragique; il fut aſſaſſiné le 21 Juillet de la même année, dans la rue St. Honoré, ſur les onze heures du ſoir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boiſſy, où étaient morts ſes deux amis, & il y mourut le lendemain de 34 bleſſures qu'il avait reçues la veille. Le Duc de Guiſe le Balafré fut ſoupçonné de cet aſſaſſinat, parce que Saint-Maigrin s'était vanté d'avoir couché avec la Ducheſſe de Guiſe. Les mémoires du temps rapportent que le Duc de Mayenne fut reconnu parmi les aſſaſſins, à ſa barbe large & à ſa main faite en épaule de mouton. Le Duc de Guiſe ne paſſait pourtant point pour un homme trop ſévère ſur la con-

duite de sa femme, & il n'y a pas d'apparence que le Duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le Roi baisa Saint-Maigrin, Quélus & Maugiron après leur mort, les fit raser, & garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de l'Étoile dit que ces trois Mignons moururent sans aucune Religion; Maugiron en blasphêmant; Quélus en disant à tout moment: Ah! mon Roi, mon Roi! *sans dire un seul mot de Jésus-Christ, ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à S.-Paul; le Roi leur fit élever dans cette Eglise trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose & en vers, en latin & en françois; on y comparait Maugiron à Horatius-Coclès & à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les antiquités de Paris, imprimées sous le règne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monuments; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus.

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

(Tiré de l'édition de 1723.)

Vers 39, Page 63.

Des Guises cependant, &c.

C'étaient deux frères; l'un Henri, Duc de Guise, fils de celui qui fut tué à Orléans par Poltrot. & lui-même tué à Blois par ordre de Henri III en 1588 : l'autre était Louis de Lorraine, Cardinal de Guise, tué à Blois aussi-bien que son frère. Le Duc de Guise surtout était le Chef de la Ligue, & contraignit Henri III d'abandonner & le Louvre & Paris, à la journée des Barricades. C'est ce qui est exprimé par le quarante-sixième vers : *Du Louvre*, &c.

Vers 149, Page 66.

Comme le nom de M. de Sully se trouve dans l'édition de 1723, je place ici une remarque fort curieuse sur ce Seigneur, que M. de Voltaire y avait jointe.

On a choisi, dit M. de Voltaire, le Duc de Sully, parce qu'il était de la Religion prétendue Réformée, qu'il fut tou-

jours inséparablement attaché à sa Religion & à son Maître, & que depuis même il alla Ambassadeur en Angleterre. Il naquit à Rosny en 1559, & mourut à Villebon en 1641. Ainsi il avait vu Henri II & Louis XIV. Il fut grand-Voyer & grand-Maître de l'Artillerie, grand-Maître des ports de France, Surintendant des finances, Duc & Pair & Maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de Maréchal, comme une marque de disgrace. Il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand-Maître de l'Artillerie, que la Reine Régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, & encore meilleur Ministre, incapable de tromper le Roi, & d'être trompé par les Financiers; il fut infléxible pour les Courtisans, dont l'avidité est insatiable, & qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appellaient le *Négatif*, & l'on disait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère il ne plut jamais qu'à son Maître, & le moment de la mort de Henri IV fut celui de sa disgrace. Le Roi Louis XIII le fit revenir à la Cour quelques années après, pour lui demander ses avis. Il y vint, quoiqu'avec répugnance. Les jeunes

Courtisans qui gouvernaient Louis XIII, voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux Ministre, qui reparaissait dans une jeune Cour avec des habits & des airs de mode passés depuis long-temps. Le Duc de Sully, qui s'en apperçut, dit au Roi : Sire, quand le Roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaire, qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins & les bouffons de la Cour.

Il composa dans la solitude de Sully des mémoires, dans lesquels règne un air d'honnête-homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la Cour, sous la Régence de Marie de Médicis.

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du Roi;
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi :
Adieu munitions, adieu grands équipages :
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages;
Adieu faveurs, grandeurs, adieu le tems qui court,
Adieu les amitiés & les amis de Cour, &c.

Il ne voulut jamais changer de Religion; cependant il fut des premiers à

conseiller à Henri IV d'aller à la Messe. Le Cardinal du Perron l'exhortant un jour à quitter le Calvinisme, il lui répondit: Je me ferai Catholique, quand vous aurez supprimé l'Evangile; car il est si contraire à l'Eglise Romaine, que je ne peux pas croire que l'un & l'autre aient été inspirés par le même Esprit.

Le Pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son Ministère; le Pape finissait sa lettre comme un bon Pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, & conjurait le Duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le Duc lui répondit sur le même ton; il l'assura qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de Sa Sainteté. Cette lettre est dans ses mémoires. (*Tiré de l'édit de 1723.*) Mais la substitution du nom de Mornay, que le Poète a mis à la place de celui de Sully, a obligé l'Auteur d'y mettre une autre remarque, qu'on trouve dans les variantes, p. 21, & dans les notes, p. 26.

Vers 293, Page 72.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire, &c.

Dans l'édition de 1723, la rencontre du Vieillard se fait en Angleterre, au-

lieu que dans les autres éditions elle se fait dans l'île de Jersey ; & voici la note de M. de Voltaire sur cet endroit, dans son édition de 1723, qui regarde ce prétendu voyage de Henri IV en Angleterre.

Ceux qui n'approuvent point cet épisode peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le mensonge à la vérité, dans une histoire si récente ; que les savants dans l'histoire de France en doivent être choqués, & les ignorants peuvent être induits en erreur ; que si les fictions ont droit d'entrer dans un Poème épique, il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles ; que, quand on personnifie les passions, que l'on peint la Politique & la Discorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant Henri IV, &c. personne ne peut être trompé à ces peintures ; mais que, lorsque l'on voit Henri IV passer la mer pour demander du secours à une Princesse de sa Religion, on peut croire facilement que ce Prince a fait effectivement ce voyage ; qu'en un mot un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination de Poète que comme un mensonge d'Historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire peuvent opposer à ces raisons, que non-seulement il est permis à un Poète d'al-

térer l'hiſtoire dans les faits, qui ne ſont pas des faits principaux ; mais qu'il eſt impoſſible de ne le pas faire ; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement diſpoſé par le hazard, qu'on pût en faire un Poème épique ſans y rien changer ; qu'il ne faut pas avoir plus de ſcrupule dans le Poème, que dans la tragédie, où l'on pouſſe beaucoup plus loin la liberté de ces changements ; car ſi l'on était trop ſervilement attaché à l'hiſtoire, on tomberait dans le défaut de Lucain, qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un Poème épique. A la vérité il ſerait ridicule de tranſporter des événements principaux & dépendants les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, & la Saint-Barthélemi avec les Barricades. Mais l'on peut bien faire paſſer ſecrettement Henri IV en Angleterre, ſans que ce voyage, qu'on ſuppoſe ignoré des Pariſiens mêmes, change en rien la ſuite des événements hiſtoriques. Les mêmes Lecteurs qui ſont choqués qu'on lui faſſe faire un trajet de mer de quelques lieues, ne ſeraient point étonnés qu'on le fît aller en Guyenne, qui eſt quatre fois plus éloignée. Que ſi Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais ; s'il l'a rendu amoureux

de Didon, qui vivait trois cents ans après lui : on peut ſans ſcrupule faire rencontrer enſemble Henri IV & la Reine Eliſabeth, qui s'eſtimaient l'un l'autre, & eurent toujours un grand deſir de ſe voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un temps très-éloigné : il eſt vrai ; mais ces événements, tout reculés qu'ils étaient dans l'Antiquité, étaient fort connus. L'Iliade & l'hiſtoire de Carthage étaient auſſi familières aux Romains, que nous le ſont les hiſtoires les plus récentes : il eſt auſſi permis à un Poëte Français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'Hiſtoire & de la Fable eſt une regle établie & ſuivie, non-ſeulement dans tous les Poëmes, mais dans tous les romans. Ils ſont remplis d'aventures, qui, à la vérité, ne ſont pas rapportées dans l'Hiſtoire, mais qui ne ſont pas démenties par elle. Il ſuffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un temps, où l'Hiſtoire ne donne point à ce Prince d'autres occupations. Or il eſt certain, qu'après la mort des Guiſes, Henri a pu faire ce voyage, qui n'eſt que de quinze jours au plus, & qui peut aiſément être de huit. D'ailleurs cet épiſode eſt d'autant plus vraiſemblable, que la Reine Eliſabeth envoya

effectivement six mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais. De plus il faut remarquer qu'il n'y a que Henri IV, le Héros du Poème, qui puisse conter dignement l'histoire de la Cour de France, & qu'il n'y a guères qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de savoir si les choses que se disent Henri IV & la Reine Elisabeth, sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, & pour autoriser ceux qui l'approuvent,

Vers 313, Page 72.

Aux murs de Westminster, &c.

C'était anciennement une Abbaye & une ville unie à celle de Londres, & où il y a maintenant un Chapître de Chanoines. (*Voyez au Poème la note h.*)

Vers 331, Page 73.

Du Vainqueur des Anglais il apperçoit la tour.

La Tour de Londres est un vaste bâtiment flanqué de plusieurs tours, bâti sur les bords de la Tamise par Guillaume le Conquérant, Duc de Normandie, & depuis Roi d'Anglererre. C'est dans ce vieux château qu'est l'arsenal, la garde des archives de la Couronne, la monnoie, & même la prison des criminels d'État. (*Tiré en partie de l'édition de 1737.*)

CHANT SECOND.

Vers 5, Page 89.

Je ne décide point, &c.

QUELQUES lecteurs, peu attentifs, pourront s'effaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule, & de leur faire considérer que les mêmes paroles, qui seraient une impiété dans la bouche d'un Catholique, sont très-séantes dans celle d'un Roi de Navarre. Il était alors Calviniste; beaucoup de nos Historiens même nous le peignent flottant entre les deux Religions; & certainement, s'il ne jugeait de l'une & de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait se défier des deux cultes, qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne dans tout ce Poëme pour un homme de bien qui cherche de bonne-foi à s'éclaircir; par-là on satisfait à l'obligation de tout Écrivain, qui doit être moral & instructif. (*Tiré de l'édition de 1723.*

Vers 88, Page 92.

Mon pere malheureux, à la Cour enchaîné.

Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père du plus intrépide & du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible & le moins décidé : il était Huguenot, & sa femme Catholique. Ils changèrent tous deux de Religion presqu'en même temps.

Jeanne d'Albret fut depuis Huguenote opiniâtre ; mais Antoine chancela toujours dans sa Catholicité, jusques-là même qu'on douta dans quelle Religion il mourut. Il porta les armes contre les Protestants, qu'il aimait ; & servit Catherine de Médicis, qu'il détestait.

Il songea à la Régence après la mort de François II. La Reine-Mère l'envoya chercher : » Je sais, lui dit-elle, que vous » prétendez au Gouvernement : je veux » que vous me le cédiez tout-à-l'heure » par un écrit de votre main, & que » vous vous engagiez à me remettre la » Régence, si les États vous la défèrent ». Antoine de Bourbon donna l'écrit que la Reine lui demandait, & signa ainsi son déshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuscrits de M. le premier Président de Mesmes :

Marc-Antoine qui pouvait être
Le plus grand Seigneur & le Maître
De ſon pays, s'oublia tant,
Qu'il ſe contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une Royne.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuſe conjuration d'Amboiſe, un nombre infini de Gentilshommes vinrent offrir leurs ſervices & leurs vies à Antoine de Navarre : il ſe mit à leur tête ; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grace pour eux. Songez ſeulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux Capitaine ; la nôtre eſt au bout de nos épées.

Il mourut à l'âge de 44 ans d'un coup d'arquebuſe, reçu dans l'épaule gauche au ſiège de Rouen où il commandait. Sa mort arriva le 17 Novembre 1562, le trente-cinquième jour de ſa bleſſure. L'incertitude qu'il avait eue pendant ſa vie le troubla dans ſes derniers moments : & quoiqu'il eût reçu ſes Sacrements ſelon l'uſage de l'Egliſe Romaine. on douta s'il ne mourut point Proteſtant. Il avait reçu le coup mortel dans la tranchée dans le temps qu'il piſſait. Auſſi lui fit-on cette épitaphe.

Ami Français, le Prince ici giſſant
Vécut ſans gloire & mourut en piſſant.

Il y en a une dans M. le Laboureur qui ressemble à celle-là, & finit par le même hémistiche. M. Jurieu assure que, lorsque Louis Prince de Condé était en prison à Orléans, le Roi de Navarre son frère allait solliciter le Cardinal de Lorraine, & que celui-ci recevait assis & couvert le Roi de Navarre. qui lui parlait debout, & nue-tête : je ne sais où M. Jurieu a pu déterrer ce fait. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 93, Page 92.

Condé qui vit en moi le seul fils de son frère.

La remarque de l'édition de 1723 est trop curieuse, pour ne la pas mettre ici. La voici donc.

Louis de Condé, frère d'Antoine, Roi de Navarre, le septieme & dernier des enfants de Charles de Bourbon, Duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires, nés pour le malheur, & pour la gloire de leur patrie. Il fut longtemps le Chef des Réformés; & mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du Comte de la Rochefoucault, son beau-frère, lui donna un coup de pied

qui lui caſſa la jambe. Ce Prince, ſans daigner ſe plaindre, s'adreſſa aux Gentilshommes qui l'accompagnaient : Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuiſent plus qu'ils ne ſervent dans une armée. Un moment après il leur dit, avec un bras en écharpe & une jambe caſſée : Le Prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puiſque vous le ſuivez, & chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le Prince ſe fut rendu priſonnier à Dargence dans cette bataille, arriva un tres-honnête & tres-brave Gentilhomme, nommé Monteſquiou, qui, ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était Monſieur le Prince de Condé : *Tuez, tuez, mordieu* ! dit-il, & lui tira un coup de piſtolet dans la tête. Ce Prince était boſſu & petit ; & cependant plein d'agréments, ſpirituel, galant, aimé des femmes. On fit ſur lui ce vaudeville :

Ce petit homme tant joli
Toujours cauſe & toujours rit,
Et toujours baiſe ſa mignonne.
Dieu gard' de mal ce petit homme.

La Maréchale de S.-André ſe ruina pour lui, & lui donna, entr'autres préſents, la terre de Vallery, qui depuis eſt de-

venue la sépulture des Princes de la maison de Condé.

Jamais Général ne fut plus aimé de ses soldats ; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes, & sur-tout pour les Reîtres qui étaient venus à son secours, & qui menaçaient de l'abandonner. Il osa proposer à son armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire ; &, ce qui ne pouvait jamais arriver que dans une guerre de Religion, & sous un Général tel que lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné, sous François II, à Orléans à perdre la tête ; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un Pair, Prince du Sang, qui ne pouvait être jugé que par la Cour des Pairs, les Chambres assemblées, obligé de répondre devant des Commissaires : mais ce qui parut le plus étrange, fut que ces Commissaires mêmes fussent tirés du corps du Parlement. C'étaient Christophe de Thou, depuis premier Président & pere de l'Historien, Barthélemi Faye, Jacques Viole, Conseillers ; Bourdin, Procureur Général ; & du Tillet, Greffier, qui tous, en acceptant cette commission,

dérogeaient

dérogeaient à leurs priviléges, & s'ôtaient par-là la liberté de réclamer leurs droits, si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes dans l'occasion d'autres Juges que leurs Juges naturels. On prétend que Madame Renée de France, fille de Louis XII, & Duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même temps, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de Cour, dont on se servit pour perdre ce Prince, qui se nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le répréſentait : il y avait pour légende *Louis XIII, Roi de France.* On fit tomber cette médaille entre les mains du Connétable de Montmorenci, qui la montra tout en colére au Roi, persuadé que le Prince de Condé l'avait fait frapper. (*Tiré presque tout de l'édition de 1723.*) Il est parlé de cette médaille dans *Brantôme*, & dans *Vigneul de Marville.*

Vers 107, Page 93.

Coligni, de Condé le digne successeur, &c.

Gaspard de Coligni, Amiral de France, &c. après la mort du Prince de Condé, fut déclaré Chef du parti des Réformés

en France. Catherine de Médicis & Charles IX furent l'attirer à la Cour pour le mariage de Henri IV & de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX & de Henri III. Il fut massacré le jour de la S.-Barthélemi ; c'était principalement à ce Seigneur qu'on en voulait. (*Tiré en partie de l'édition de 1707.*) Mais je ne veux pas omettre ici la remarque de l'édition de 1723. La voici.

Quelques personnes ont reproché à l'Auteur de la Henriade d'avoir fait son Héros, dans ce second chant, d'un Huguenot révolté contre son Roi, & accusé, par la voix publique, de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au Souverain, qui doit faire le principal caractère d'un Héros Français : mais il faut considérer que c'est ici Henri IV qui parle ; il avait fait ses premières campagnes sous l'Amiral, qui lui avait tenu lieu de père. Il avait été accoutumé à le respecter, & ne devait, ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, sur-tout après la justification publique de Coligni, qui ne pouvait point paraître douteuse au Roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce Prince à regarder comme un crime,

dans l'Amiral, son union avec la maison de Bourbon contre des Lorrains & une Italienne. Quant à la Religion, ils étaient tous deux Protestants; & les Huguenots, dont Henri IV était le Chef, regardaient l'Amiral comme un Martyr.

Vers 167, Page 95.

Je ne suis point injuste, & je ne prétends pas
A Médicis encore imputer son trépas.

Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres Huguenots, mourut après cinq jours d'une fievre maligne: le temps de sa mort, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage aurait pu donner à la Cour; enfin sa maladie, qui commença après avoir acheté des gants & des collets parfumés chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la Reine, & qui passait pour un empoisonneur public; tout cela fit croire qu'elle était morte de poison. On dit même que ce René se vanta de son crime, & on osa dire publiquement, qu'il en préparait autant à deux grands Seigneurs, qui ne s'en doutaient pas. Mezerai, dans sa grande histoire, semble favoriser cette opinion, en disant que les Chirurgiens qui ouvrirent le corps de la Reine, ne

touchèrent point à la tête, où l'on ſoupçonnait que le poiſon avait laiſſé des traces trop viſibles. On n'a point voulu mettre ces ſoupçons dans la bouche de Henri IV, parce qu'il eſt juſte de ſe défier de ces idées, qui n'attribuent jamais la mort des Grands à des cauſes naturelles. Le peuple, ſans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un Prince, ceux à qui cette mort eſt utile. On pouſſa la licence de ces ſoupçons juſqu'à accuſer Catherine de Médicis de la mort de ſes propres enfants ; cependant il n'y a jamais eu de preuves, ni que ces Princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il eſt ici queſtion, ſoient morts empoiſonnés.

Il n'eſt pas vrai (comme le prétend Mézerai) qu'on n'ouvrit point le cerveau de la Reine de Navarre ; elle avait recommandé expreſſément qu'on viſitât avec exactitude cette partie après ſa mort. Elle avait été tourmentée toute ſa vie de grandes douleurs de tête, accompagnées de démangeaiſons, & avait ordonné qu'on cherchât ſoigneuſement la cauſe de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ſes enfants, s'ils en étaient atteints. La *Chronologie Novennaire* rapporte formellement que Caillard Médecin, & Deſnœuds ſon Chirurgien, diffé-

quèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très-sain ; qu'ils apperçurent seulement de petites bubes d'eau, logées entre le crâne & la pellicule qui enveloppe le cerveau, ce qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la Reine s'était plainte ; ils attestèrent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abscès formé dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient Huguenots, & qu'apparemment ils auraient parlé de poison, s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre, qu'ils furent gagnés par la Cour : mais Desnœuds, Chîrurgien de Jeanne d'Albret, Huguenot passionné, écrivit depuis des libelles contre la Cour : ce qu'il n'eût pas fait, s'il se fût vendu à elle ; & dans ces libelles il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable, qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis, eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née en 1530 de Henri d'Albret, Roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, sœur de François I. A l'âge de douze ans Jeanne fut mariée à Guillaume, Duc de Clèves ;

elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le Pape Paul III, & elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux Prédicateurs de la Ligue de dire publiquement dans leurs sermons contre Henri IV, qu'il était bâtard : mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guises, & entr'autres ce François de Guise, qu'on dit avoir été si bon Chrétien, abusèrent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon, au point de lui persuader de répudier sa femme, dont il avoit des enfants, pour épouser leur nièce & se donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le Roi de Navarre ne donnât dans ce piège. Jeanne d'Albret mourut à 44 ans le 9 Juin 1572.

M. Bayle, dans ses réponses aux questions d'un Provincial, dit qu'on avait vu de son temps en Hollande le fils d'un Ministre, nommé Goyon, qui passait pour petit-fils de cette Reine. On prétendait, qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée en secret à un Gentilhomme nommé Goyon, dont elle avait eu ce Ministre. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Vers 236, Page 97.

On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort.

Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'Amiral à Rome, comme l'assurent les Protestants. Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps, écrite de la main de Coligni. La populace traîna son corps par les rues, & le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Mont-Faucon.

Le Roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa Cour à Mont-Faucon, jouir de cet horrible spectacle. Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'Amiral sentait mauvais, il répondit comme Vitellius : Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Le Parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Grêve, ses enfants déclarés roturiers, & incapables de posséder aucune charge, sa maison de Châtillon sur Loin rasée, les arbres coupés, &c. & que tous les ans on ferait une procession le jour de la S.-Barthélemi, pour

remercier Dieu de la découverte de la conſpiration à laquelle l'Amiral n'avait pas ſongé.

Le parlement avait mis quelques années auparavant ſa tête à cinquante mille écus ; il eſt aſſez ſingulier que ce ſoit préciſément le même prix qu'il mit depuis à celle du Cardinal Mazarin. Le génie des François eſt de tourner en plaiſanterie les événements les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *paſſio Domini noſtri Gaſpardi Coligni, ſecundùm Bartholomæum.*

Mézerai rapporte, dans ſa grande hiſtoire, un fait dont il eſt très permis de douter ; il dit que, quelques années auparavant, le Gardien du Couvent des Cordeliers de Saintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'Amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait aſſaſſiné, qu'il ſerait jeté par les fenêtres, & enſuite pendu lui-même.

De nos jours un Financier ayant acheté une terre qui avait appartenu aux Coligni y trouva dans le parc, à quelques pieds ſous terre, un coffre de fer rempli de papiers, qu'il fit jeter au feu, comme ne produiſant aucun revenu. (*Tiré de l'édition de 1723, & de celle de 1737.*)

Vers 292, Page 99.

Le Roi, le Roi lui-même, &c,

Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même dans ses mémoires. *Quand il fut jour, le Roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, & voyant aucuns dans le Faux-bourg S.-Germain qui se remuaient & se sauvaient, il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avait, & en tirait tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tirait si loin : incessamment criait : Tuez, tuez.*

Voici maintenant de quelle manière est couchée la note de l'édition de 1723.

Le Roi, le Roi lui même, au milieu des bourreaux.

Charles IX avait eu la barbarie de tirer lui-même avec une arquebuse sur les Huguenots qu'il voyait fuir. Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le Maréchal de Tessé, que dans son enfance il avait vu un vieux Gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les Gardes de Charle IX. Il interrogea ce vieillard sur la S.-Barthélemi, & lui demanda s'il était vrai que ce Roi eût tiré sur les Huguenots. C'é-

tait moi, Monſieur, répondit le vieillard, qui chargeais ſon arquebuſe.

Henri IV dit publiquement plus d'une fois, qu'après la S.-Barthélemi une nuée de corbeaux étaient venus ſe percher ſur le Louvre, & que pendant ſept nuits le Roi, lui & toute la Cour entendirent des gémiſſements, & des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange. Il diſait que quelques jours avant les maſſacres, jouant aux dés avec le Duc d'Alençon & le Duc de Guiſe, il vit des gouttes de ſang ſur la table ; que par deux fois il les fit eſſuyer, que deux fois elles reparurent, & qu'il quitta le jeu ſaiſi deffroi.

Vers 305, Page 100.

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure, &c.

Mézerai dans ſa grande hiſtoire dit que le jeune Caumont, ſon père, & ſon frère, couchaient dans un même lit ; que ſon père & ſon frére y furent maſſacrés & qu'il échappa comme par miracle, &c. C'eſt ſur la foi de cet hiſtorien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonſtances dont Mézerai appuie ſon récit ne me permettaient pas de douter

de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte: mais depuis M. le Duc de la Force m'a fait voir les mémoires manuſcrits de ce même Maréchal de la Force, écrits de ſa propre main: le Maréchal y conte ſon aventure d'une autre façon; cela fait voir comme il faut ſe fier aux hiſtoriens.

Voici l'Extrait des particularités curieuſes que le Maréchal de la Force raconte de la Saint-Barthélemi.

Deux jours avant la S.-Barthélemi, le Roi avait ordonné au Parlement de relâcher un Officier qui était priſonnier à la Conciergerie; le Parlement n'en ayant rien fait, le Roi avait envoyé quelques-uns de ſes Gardes enfoncer les portes de la priſon, & tirer de force le priſonnier; le lendemain le Parlement vint faire ſes remontrances au Roi. Tous ces Meſſieurs avaient mis leur bras en écharpe, pour faire voir à Charles IX qu'il avait eſtropié ſa juſtice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit: & au commencement du maſſacre on perſuada d'abord aux Huguenots, que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une ſédition excitée dans le peuple à l'occaſion de l'affaire du Parlement.

Cependant un maquignon, qui avait

vu le Duc de Guiſe entrer avec des ſatellites chez l'Amiral de Coligni, & qui ſe gliſſant dans la foule avait été témoin de l'aſſaſſinat de ce Seigneur, courut auſſitôt en donner avis au ſieur de *Caumont de la Force*, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force & ſes deux fils logeaint au fauxbourg S. Germain, auſſi-bien que pluſieurs Calviniſtes. Il n'y avait point encore de pont qui joignît ce fauxbourg à la ville. On s'était ſaiſi de tous les bateaux par ordre de la Cour, pour faire paſſer les aſſaſſins dans le fauxbourg. Ce maquignon ſe jette à la nage, paſſe à l'autre bord, & avertit M. de la Force de ſon danger. La Force était déja ſorti de ſa maiſon; il aurait encore eu le temps de ſe ſauver; mais voyant que ſes enfants ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine eſt-il rentré chez lui que les aſſaſſins arrivent. Un nommé Martin à leur tête entre dans ſa chambre, le déſarme lui & ſes deux enfants, & lui dit avec des ſerments affreux qu'il faut mourir. La Force lui propoſa une rançon de deux mille écus, le Capitaine l'accepte; la Force lui jure de la payer dans deux jours; & auſſi-tôt les aſſaſſins, aprés avoir tout pillé dans la maiſon,

disent à la Force & à ses enfants de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, & leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule : c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la riviere, & les amènent dans la ville. Le Maréchal de la Force assure qu'il vit la rivière couverte de morts : son père, son frére & lui abordèrent devant le Louvre : là ils virent égorger plusieurs de leurs amis, & entr'autres le brave de Piles, père de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De-là le Capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits-Champs, fit jurer à la Force que ni lui ni ses enfants ne sortiraient point de-là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats Suisses, & alla chercher quelques autres Calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux Suisses, touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire ; il répondit qu'il avait donné sa parole, & qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus, & l'on allait les délivrer au Capitaine Marrin, lorsque le Comte de Coconas (celui-là même à

qui depuis on coupa le cou) vint dire à la Force que le Duc d'Anjou demandait à lui parler. Auſſi-tôt il fit deſcendre le père & les enfants, nue tête & ſans manteau. La Force vit bien qu'on le menait à la mort; il ſuivit Coconas en le priant d'épargner ſes deux enfants innocents. Le plus jeune âgé de treize ans, qui s'appellait Jacques Nompar, & qui a écrit ceci, éleva la voix, & reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur diſant qu'ils en ſeraient punis de Dieu. Cependant les deux enfants ſont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-Champs; on donne d'abord pluſieurs coups de poignard à l'ainé, qui s'écrie: *Ah! mon pére, ah! mon Dieu, je ſuis mort.* Dans le même moment le père tombe percé de coups ſur le corps de ſon fils. Le plus jeune, couvert de leur ſang, mais qui par un miracle étonnant n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier auſſi: *Je ſuis mort*; il ſe laiſſa tomber entre ſon père & ſon frère, dont il reçut les derniers ſoupirs. Les meurtriers les croyant tous morts s'en allèrent en diſant; *Les voilà bien tous trois.* Quelques malheureux vinrent enſuite dépouiller les corps; il reſtait un bas de toile au jeune de la Force; un marqueur du jeu

de paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile ; en le tirant il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant : *Hélas!* dit-il, *c'est bien dommage : celui-ci n'est qu'un enfant, que pouvait-il avoir fait?* Ces paroles de compassion obligèrent le petit de la Force à lever doucement la tête, & à lui dire tout bas : Je ne suis pas encore mort. Ce pauvre homme lui répondit : *Ne bougez, mon enfant, ayez patience.* Sur le soir il le vint chercher ; il lui dit : *Levez-vous, ils n'y sont plus,* & lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda : *Qui est ce jeune garçon ? C'est mon neveu,* lui dit-il, *qui s'est enivré : vous voyez comme il s'est accommodé : je m'en vais bien lui donner le fouet.* Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, & lui demanda trente écus pour sa récompense. De-là le jeune de la Force se fit conduire déguisé en gueux jusqu'à l'arsenal chez le Maréchal de Biron son parent, grand-Maître de l'Artillerie ; on le cacha quelque temps dans la chambre des filles : enfin sur le bruit que la Cour le faisait chercher pour s'en défaire on le fit sauver en habit de Page sous le nom de Baupuy.

CHANT TROISIEME.

Vers 300, Page 122.

Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue.

Le Duc de Guiſe fut tué le vendredi vingt-troiſième Décembre de l'an 1588, à huit heures du matin. Les Hiſtoriens diſent qu'il lui prit une faibleſſe dans l'antichambre du Roi, parce qu'il avait paſſé la nuit avec une femme de la Cour (c'était Madame de Noirmoutier, ſelon la tradition.) Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort, diſent que ce Prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du Conſeil, commença à ſoupçonner ſon malheur par les mouvements qu'il apperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Eſpinac, Archevêque de Lyon, ſon confident. Celui-ci, qui en méme temps ſe douta de quelque choſe, lui dit en préſence de Larchant, Capitaine des Gardes, à propos d'un habit neuf que le Duc portait : *Cet habit eſt bien léger au temps qui court : vous en auriez dû prendre*

un plus fourré. Ces paroles prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celle du Duc. Cependant, pour entrer dans la chambre du Roi, il passa par une petite allée, qui conduisait à un cabinet; dont le Roi avait fait condamner la porte. Le Duc ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait; dans le moment plusieurs de ces Gascons, qu'on nommait les quarante-cinq, le percent avec des poignards que le Roi leur avait distribués lui-même.

Montsery, ou Montsivry, fut celui qui donna le premier coup: il fut suivi de Lognac, de la Bastide, de S.-Malin, &c. qui se jetèrent en même temps sur le Duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille, contre laquelle il s'appuya en tombant, & qui fut la premiere teinte de son sang. Quelques Lorrains, en passant par Blois, ont baisé cette pierre, & la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point dans le poème de la mort du Cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois; il est aisé d'en voir la raison: c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du poème, parce

que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage. (*Édition de 1723.*)

Vers 323, 324, Page 123.

Cette grandeur sans borne, à ses desirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère.

On lit dans la grande histoire de Mézerai, que le Duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au Roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au Duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, & surtout à un chef de parti.





CHANT QUATRIEME.

Vers 251, 252, Page 144.

Cet heureux temps n'est plus, le Sénat de la France
Eteint presqu'en mes mains les foudres que je lance.

QU'IL me soit permis d'ajoûter ici quelques observations sur la note qui se trouve au poème, marquée *d*, tirée de l'édit. de 1737. *On sait, &c.*

*) Il ne s'agit point de Parlement du temps de S. Louis ; le Parlement n'ayant été fixé que dans le commencement du quatorzième siècle. L'histoire marque que ce furent les envoyés de S. Louis qui firent à ceux du Pape la réponse du Roi, & ils firent connaitre depuis à l'Empereur Fréderic II, que, comme la Couronne de France vient par un droit successif, il était plus glorieux d'être Roi de France, que d'être Empereur ; dignité

*) N B. *Cette observation est de M. l'Abbé Lenglet, & l'auteur de la Henriade a avoué que cet Abbé avait raison, & que l'auteur des premières notes avait attribué au Parlement de Paris ce qui ne lui appartient pas.*

qui ne s'obtient que par élection, & qu'il suffisait à Robert d'être frère d'un aussi grand Prince que le Roi de France.

Vers 450, Page 151.

Potier, cet homme juste, &c.

Voici la remarque des deux éditions de 1723 & 1737.

(*Nicolas Potier de Novion de Blancménil, Président à Mortier.*) Il se nommait *Blancménil*, a cause de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maison de Lamoignon, par le mariage de sa petite-fille avec le Président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas à la vérité conduit à la Bastille avec les autres membres du Parlement; car il n'était pas venu ce jour-là à la grand'-Chambre; mais il fut depuis emprisonné au Louvre, dans le temps de la mort de Brisson. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce Président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrette avec Henri IV. Les Seize lui firent son procès dans les formes afin de mettre de leur côté les apparences de la justice, & de ne plus effaroucher le peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin comme Blancménil allait être condamné à être pendu, le Duc de Mayenne revint à Paris. Ce Prince avait toujours eu pour Blancménil une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu; il alla lui-même le tirer de prison: le prisonnier se jeta à ses pieds, & lui dit: Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de Henri IV, mon légitime Roi; je vous reconnaîtrai toute ma vie pour mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon Maître. Le Duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa & le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de Blancménil, sont encore dans les papiers de M. le Président de Novion d'aujourd'hui.

Bussi-le-Clerc avait été d'abord Maître en fait d'armes, & ensuite Procureur: quand le hazard & le malheur des temps l'eurent mis en quelque crédit, il prit le surnom de *Bussi*, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux *Bussi d'Amboise*. Il se faisoit aussi nommer *Bussi Grande-Puissance*.

CHANT CINQUIEME.

Vers 53, Page 165.

Clément, &c.

LA fiction qui règne dans ce cinquième chant, & qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des Ligueurs, & le fanatisme des Moines de ce temps, firent passer pour certain dans l'esprit du peuple, ce qui n'est ici qu'une invention du poète.

L'on imprima & l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait qu'un Ange lui avait apparu, & lui avait ordonné de tuer le Tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public, que quelques Confrères de Jacques Clément, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit & avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne & par la superstition. Quoi qu'il en soit, Clément se prépara au parricide, comme un bon Chrétien

ferait au Martyre, par les mortifications & par la prière. On ne peut douter qu'il n'y eût de la bonne-foi dans son crime; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter, plutôt comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques Clément sortit de Paris le dernier Juillet 1589, & fut amené à S.-Cloud par la Guèle, Procureur-Général. Celui-ci, qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce Moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil : son breviaire était auprès de lui, tout gras, & ouvert au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin, dans le poème, de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des Prédicateurs de la Ligue, qui se servaient de l'Ecriture-Sainte pour prêcher le parricide. (*Tiré de l'édition de 1723.*)



CHANT SIXIEME.

LE sixième & le septiéme chant sont ceux où M. de Voltaire a fait le plus de changements *). Celui qui était le sixième dans la premiere édition de 1723, est le septième dans l'édition de Londres in 4° & dans les autres qui l'ont suivie ; ainsi le commencement de ce chant est tiré du chant neuvième de l'édition de 1723. Il y aura peu de différences à recueillir entre ces deux éditions ; nous rassemblerons seulement celles de l'édition de 1737. L'Auteur fait d'abord une remarque générale, qui est que, comme on a plus d'égard dans un poème épique à l'ordonnance du dessin, qu'à la chronologie, on a placé, immédiatement aprés la mort de Henri III, les États de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après. C'est ce que l'Auteur ex-

*) N B. *Que, quand on imprima la Henriade en 1723, sous le nom de la Ligue, cet ouvrage n'était pas encore achevé. Il fut imprimé même avec beaucoup de lacunes, sur une copie qui fut dérobée à l'Auteur, & qui fut beaucoup altérée à l'impression.*

plique

plique plus en détail dans la remarque ſur le neuvième chant : dans l'édition de 1723. La voici.

Il y aura ſans doute des lecteurs qui ſeront étonnés de la ſuppreſſion de pluſieurs événements conſidérables dans le neuvième chant, & de quelques dérangements de chronologie qu'ils y trouveront. Cette matière mérite d'être éclaircie.

Ce chant contient trois faits principaux : 1. les États de Paris ; 2. le ſiége de cette ville ; 3. la converſion de Henri IV, qui occaſionna la réduction de cette ville. Mais ce dernier article eſt réſervé pour le chant dixième dans les éditions ordinaires.

Selon la vérité de l'hiſtoire, Henri le Grand aſſiégea Paris quelque temps après la bataille d'Ivry en 1590 au mois d'Avril. Le Duc de Parme lui en fit lever le ſiège au mois de Septembre. La Ligue long-temps après, en 1593, aſſembla les États pour élire un Roi à la place du Cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu ſous le nom de Charles X, & qui était mort depuis deux ans & demi : & ſur la fin de la même année 1593, au mois de Juillet, le Roi fit ſon abjuration dans S.-Denis, & n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594.

De tous ces événements, n
mé l'arrivée du Duc de Parm
tendu regne de Charles, C
Bourbon : il eſt aiſé de s'ap
que faire paraître le Duc de
la ſcene, eût été avilir Henri I
du poéme, & agir préciſém
le but de l'ouvrage ; ce qui
faute impardonnable.

A l'égard du Cardinal de
ce n'était pas la peine de bleſſ
ſi eſſentielle dans tout ouvrag
en faveur d'un Roi en peintu
ce Cardinal. Il ſerait auſſi inu
le poème, qu'il le fut dans le
la Ligue. En un mot, on paſſe
lence le Duc de Parme, parce q
trop grand; & le Cardinal de B
parce qu'il était trop petit. O
obligé de placer les États de Par
le ſiège, parce que, ſi on les e
dans leur ordre, on n'aurait pas
mêmes occaſions de mettre dan
jour les vertus du Héros ; on n
pas pu lui faire donner des vivre
aſſiégés, ni le faire auſſi-tôt récom
ſer de ſa généroſité. D'ailleurs, les
de Paris ne ſont point du nombr
événements qu'on ne peut dérang
leur point chronologique ; la poëſie
met la tranſpoſition de tous les faits



CHANT SEPTIEME.

Vers 269, page 217.

Et vous, brave Amazone, &c.

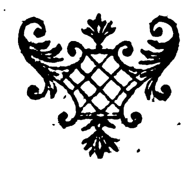
VOICI ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans; c'est Monstrelet, Auteur contemporain, qui parle.

» Et l'an 1428 vint devers le Roi Charles de France à Chinon où il se tenait, » une pucelle, jeune fille âgée de vingt » ans, nommée Jeanne, laquelle était » vêtue & habillée en guise d'homme, » & était née des parties entre Bourgogne & Lorraine, d'une ville nommée » Droimi, à présent Donremi, assez près » de Vaucouleur; laquelle pucelle Jeanne » fut grand espace de temps chambrière » en une hôtellerie, & était hardie de » chevaucher chevaux, les mener boire, » & faire telles autres apertises & habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire; & fut mise à voie, » & envoyée devers le Roi, par un Chevalier nommé Messire Robert de Baudrencourt, Capitaine, de par le Roi, » de Vaucouleur, &c.

On ſait comment on ſe ſervit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient beſoin d'un miracle ; il ſuffit qu'on l'ait cru envoyée de Dieu pour qu'un Poète ſoit en droit de la placer dans le Ciel avec les Héros. Mézerai dit tout bonnement que *S. Michel, le Prince de la Milice Céleſte*, apparut à cette fille, &c. Quoi qu'il en ſoit, ſi les François ont été trop crédules ſur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faiſant brûler ; car ils n'avaient rien à lui reprocher que ſon courage & leurs défaites. (*Tiré de l'édition de 1723.*)

Je voudrais bien ajoûter un mot de remarque à ce ſujet, ſans faire néanmoins une diſſertation. Peut-on s'empêcher de louer le courage & la réſolution ſi prudente & ſi bien concertée d'une fille de vingt ans, élevée & nourrie dans la campagne, uniquement occupée à la garde des moutons; fille ſimple dans ſes mœurs, toujours ſage dans ſa conduite & dans ſes réponſes, ſans ſe démentir en rien, tant qu'elle fut à la tête de nos armées ? Elle avait paru devant le Roi en 1429, avec une fermeté & une réſolution extraordinaires; mais toujours cependant avec une modeſtie convenable à ſon ſexe & à ſon âge. Elle lui promit de délivrer

sa ville d'Orléans, & de le conduire à Reims pour y être sacré ; ce qu'elle exécuta avec autant de prudence que de vigueur. N'est-ce pas un prodige de voir que les idées d'une pauvre fille sans talents & sans expérience renversent les desseins les mieux concertés de ces hommes prudents, & même si bien établis dans le Royaume ; & que, par une conduite simple, mais généreuse, elle énerve les forces les plus redoutables que l'on connût alors ? Cependant, bien des Auteurs du temps même avouent qu'il y eut quelque chose de surnaturel dans la conduite de cette fille : c'est ce qui est examiné dans le livre de *l'Histoire justifiée contre les Romans*.



CHANT HUITIEME.

Vers 102, page 243. après ce vers,

Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée, &c.

on voit dans l'édition de 1723 ce qui suit.

Sanci, brave guerrier, Ministre, Magistrat, &c.

SUR quoi l'Auteur fait une remarque très-curieuse au sujet de M. de Sanci.

Nicolas de Harlai de Sanci fut successivement Conseiller au Parlement, Maître des requêtes, Ambassadeur en Angleterre & en Allemagne, Colonel-Général des Suisses, premier Maître-d'hôtel du Roi, Surintendant des finances; & réunit ainsi en sa personne le Ministère, la Magistrature & le commandement des Armées. Il était fils de Robert de Harlai, Conseiller au Parlement, & de Jacqueline Morvilliers; il naquit en 1546, & mourut en 1629.

N'étant encore que Maître des requêtes il se trouva dans le Conseil de Henri III, lorsqu'on délibérait sur les moyens de soutenir la guerre contre la Ligue; il pro-

pofa de lever une armée de Suiffes. Le Confeil, qui favait que le Roi n'avait pas un fou, fe moqua de lui : *Meffieurs*, dit Sanci, *puifque de tous ceux qui ont reçu du Roi tant de bienfaits, il ne s'en trouve pas un qui veuille le fecourir, je vous déclare que ce fera moi qui leverai cette armée.* On lui donna fur-le-champ la commiffion & point d'argent, & il partit pour la Suiffe. Jamais négociation ne fut fi fingulière ; d'abord il perfuada aux Genevois & aux Suiffes de faire la guerre au Duc de Savoie, conjointement avec la France: il leur promit de la Cavalerie qu'il ne leur donna point; il leur fit lever dix mille hommes d'Infanterie, & les engagea de plus à donner cent mille écus. Quand il fe vit à la tête de cette armée, il prit quelques places au Duc de Savoie ; enfuite il fut tellement gagner les Suiffes, qu'il engagea l'armée à marcher au fecours du Roi. Ainfi on vit pour la première fois les Suiffes donner des hommes & de l'argent.

Sanci dans cette négociation dépenfa une partie de fes biens ; il mit en gage une partie de fes pierreries, & entre autres ce fameux diamant, nommé le Sanci, qui eft à préfent à la Couronne.

Ce diamant, qui paffait pour le plus beau de l'Europe, avait d'abord appar-

tenu au malheureux Roi de Portugal, Don Antoine, chassé de son pays par Philippe II. Don Antoine s'était réfugié en France, n'ayant pour tout bien qu'une selle garnie de pierreries, & un petit coffre dans lequel il y avait quelques diamants. Celui dont il est question, est un diamant assez large qu'il mettait à son chapeau, & qu'il aimait beaucoup. Ce fut celui dont il se défit le dernier; il le mit en gage entre les mains de Sanci, qui lui prêta quarante mille francs sur cet effet. Le Roi n'étant point en état de rendre cette somme, le diamant demeura à Sanci, qui fut honteux d'avoir, pour une somme si modique, une pièce d'un si grand prix. Il envoya dix mille écus au Roi Don Antoine, & il eût pu même en donner davantage.

Sanci étant Surintendant des finances sous Henri IV, fut disgracié, au rapport de M. de Thou, parce qu'il avait dit à la Duchesse de Beaufort, que ses enfants ne seraient jamais que des fils de P..... Il y a plus d'apparence que le Roi lui ôta les finances, parce qu'il s'accommodait beaucoup mieux de Rosni. Sanci même ne fut point disgracié, puisque le Roi en 1604 le nomma Chevalier de l'Ordre.

Il s'était fait Catholique quelque temps

après Henri IV, disant qu'il fallait être de la Religion de son Prince. Ce fut sur cela que d'Aubigné, qui ne l'aimait pas, composa l'ingénieuse & mordante satyre intitulée : *La Confession Catholique de Sanci*, imprimée avec le Journal de Henri III. (*Tiré de l'édition de 1723*)

Voyez page 262 le vers 10 de la variante 9.

Frappe le Grand Henri d'une atteinte imprévue.

Ce vers donne lieu à l'Auteur de faire dans l'édition de 1723, une remarque qui n'est point dans les autres éditions, parce que l'on a supprimé les vers qui y ont donné lieu.

La voici cependant.

Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre dans ses Gardes le soldat qui l'avait blessé.

Le Lecteur s'apperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le Grand, dans un Poème où il faut observer l'unité d'action. Ce Prince fut blessé à Aumale : il sauva la vie au Maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont-là des événements qui méritent d'être mis en œuvre par le Poète : mais il ne peut les placer dans les temps

où ils sont arrivés; il faut qu'il rassemble, autant qu'il peut, ces actions séparées, qu'il les rapporte à la méme époque: en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties: sans cela il est absolument impossible de faire un Poème épique, fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivry; mais il courut un grand risque de la vie: il fut même enveloppé de trois Cornettes Wallonnes, & y aurait péri, s'il n'eût été dégagé par le Maréchal d'Aumont & par le Duc de la Trimoille. Les siens le crurent mort quelque temps, & jettèrent de grands cris de joie, quand ils le virent revenir l'épée à la main, tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du Roi à Aumale, Duplessis-Mornai lui écrivit: *SIRE, Vous avez assez fait l'Aléxandre, il est temps que vous fassiez le César; c'est à nous à mourir pour Votre Majesté, & ce vous est gloire, à vous, SIRE, de vivre pour nous; & j'ose vous dire que ce vous est devoir.*

Il n'y a rien sur les IX & Xe Chants.

Fin des Notes historiques,

& de la première Partie.

